Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-44824/fragment/page=0002

Ao 219 d

THÉATRE

DE MESSIEURS

DE PIIS ET BARRÉ.

TOME PREMIER.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-44824/fragment/page=0007

Si tour à tour, Roscius et Zoïle
Ne m'avoient pas contrarié,
On m'auroit vu fidele au Vaudeville,
Comme on me voit fidele à l'amitié.

Pieces Fugit. de M. DE PIIS.

THÉATRE
DE
M. DE PIIS,
ÉCUYER, SECRÉTAIRE INTERPRETE DE MONSEIGNEUR COMTE D'ARTOIS;
ET
DE M. BARRÉ,
AVOCAT EN PARLEMENT;

CONTENANT les Opéra-Comiques en Vaudevilles, et autres Pieces qu'ils ont composées en société, pour le Théâtre Italien, depuis 1780 jusqu'en 1783.

TOME PREMIER.

A LONDRES.

M. DCC. LXXXV.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-44824/fragment/page=0009

TABLE

Des Pieces contenues dans le premier Volume.

CASSANDRE OCULISTE, ou L'OCULISTE DUPE DE SON ART, Comédie-Parade.

ARISTOTE AMOUREUX, ou LE PHILOSOPHE BRIDÉ, Opéra Comique.

LES VENDANGEURS, ou LES DEUX BAILLIS, Divertissement.

CASSANDRE ASTROLOGUE, ou LE PRÉJUGÉ DE LA SYMPATHIE, Comédie-Parade.

LES ÉTRENNES DE MERCURE, ou LE BONNET MAGIQUE, Opéra Comique.

LA MATINÉE ET LA VEILLÉE VILLAGEOISES, ou LE SABOT PERDU, Divertissement.

COMPLIMENT PRONONCÉ A LA CLOTURE DU THÉATRE ITALIEN.

Universitäts- u. Landesbibliothek Halle/S.

L 121,

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-44824/fragment/page=0010

CASSANDRE OCULISTE, OU L'OCULISTE DUPE DE SON ART,

COMÉDIE-PARADE,

En un Acte et en Vaudevilles;

Représentée, pour la premiere fois, à Paris, le Mardi 30 Mai 1780; et à Versailles, devant LEURS MAJESTÉS, *le Vendredi 3 Novembre suivant, par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi.*

PERSONNAGES.

CASSANDRE, Oculiste.
LÉANDRE, Eleve de Cassandre.
PIERROT, Valet de l'Oculiste.
ISABELLE, Aveugle.
COLOMBINE, Fiancée à Cassandre.
UN PAYSAN.
UNE PAYSANE.
Troupe de Curieux.

La Scene est à Chaillot, dans l'appartement d'Isabelle.

CASSANDRE OCULISTE, OU L'OCULISTE DUPE DE SON ART, COMÉDIE-PARADE.

SCENE PREMIERE.

LÉANDRE, PIERROT.

PIERROT.

AIR : *Quand un tendron vient dans ces lieux.*

MONSIEUR, Cassandre vous attend
Avec impatience.

LÉANDRE.

Aussi pour le servir, vraiment,
Ai-je fait diligence.
Chacun sait que c'est à Chaillot
Qu'il doit se signaler tantôt,

PIERROT.

PIERROT.

Oh, oh, oh ! Ah, ah, ah !
Tout Paris sans doute y viendra.

AIR : *Pour un maudit péché.*

A qui n'a jamais vu,
Procurer la lumiere,

LÉANDRE.

Est pour toute la terre
Un miracle imprévu.

PIERROT.

J'aurois dans le Mercure,
A nos Bourgeois ravis,
Donné de cette cure,
Avis.

LÉANDRE.

AIR : *V'là ce que c'est que d'aller au bois.*

J'ai fait imprimer des billets,
Que des gens apostés exprès,
Sur les quais,
Donnent par paquets
A tous ceux qui passent,
Et qui les remplacent.

PIERROT.

Ces papiers-là, Monsieur, souvent,
Autant en emporte le vent.

LÉANDRE.

AIR : *De la Poste de Paris.*

L'Europe entiere le saura ;
Car son Courier en parlera :

Il en sera fait mention
Et dans le Journal de Bouillon ;
Et, pour y mettre plus de prix,
Dans les Affiches de Paris.

PIERROT.

AIR : *Je suis sur le Pont d'Avignon.*

Et la Gazette d'Avignon ?

LÉANDRE.

AIR : *Maris, qui voulez fuir l'affront.*

Bon !
Chacun sait que dans ces lieux,
Par une adresse nouvelle,
Cassandre doit ouvrir les yeux
De la charmante Isabelle.

PIERROT.

Je voudrois, quant à moi,

LÉANDRE.

Quoi ?

PIERROT.

Je voudrois, dis-je,
Que chaque Quinze-Vingt
Vînt
Voir ce prodige.

AIR : *Madelon, qu'avez-vous donc ?*

Mais d'où vous vient en ce moment
Cet accès de tristesse soudaine ?
Seriez-vous donc, en le prônant,
Jaloux de sa gloire prochaine ?

LÉANDRE.

Ah, ah!
Ce n'est pas cela,
Qui cause ma peine.

AIR : *Je n'ai pas d'autre bien que ma vielle.*

Cassandre, hélas! à ce qu'on répand,
Avec Colombine a fait treve...

PIERROT.

Oui, c'est Isabelle qu'il prend.

LÉANDRE.

Ah! la certitude m'acheve.
Par un charme fatal,
Non content d'être son éleve,
Je suis son rival.

AIR : *O ma tendre Musette.*

Quand je vis cette Belle,
(Qui ne me voyoit pas)
A l'insu même d'elle,
Etaler tant d'appas;
Mon cœur à se contraindre,
Loin de s'accoutumer,
Commença par la plaindre,
Et finit par l'aimer.

PIERROT.

AIR : *Servantes, quittez vos paniers.*

Morbleu! que ne l'avez-vous dit?
Vous fûtes trop modeste,
Et ce délai, sans contredit,
Va vous être funeste.

Au surplus, un moment suffit :
Le tems est court, mais il s'agit
Que vous mettiez vîte à profit
Le peu qui vous en reste.

LÉANDRE.

AIR : *L'amitié seule me séduit.*

Ne crois pas qu'à la courtiser,
Jamais mon cœur se détermine.

PIERROT.

Mon Maître devoit épouser
L'incomparable Colombine.

LÉANDRE, *avec emphase.*

Il n'importe, Pierrot,
Et je mourrai plutôt
Que de manquer à l'amitié si tendre
Qui me lie à Monsieur Cassandre.

PIERROT.

AIR : *Sous le nom de l'amitié.*

Sous le nom de l'amitié,
Fausse délicatesse !
Soufflez-lui sa maîtresse ;
Ah ! si c'étoit sa moitié,
Vous tâcheriez sans cesse
D'en tirer aile ou pié,
Sous le nom de l'amitié.

LÉANDRE.

AIR : *De Monsieur Jérôme.*

Ne fais pas le mauvais plaisant ;
Où Cassandre est-il à présent ?

PIERROT.

Près d'elle il fait le complaisant.

LÉANDRE.

J'y vais aussi m'y rendre...

PIERROT.

Arrêtez
Et redoutez
De trop les surprendre.

LÉANDRE.

AIR : *Jardinier, ne vois-tu pas ?*

En ce cas, va m'annoncer,
Et pour te faire entendre...

PIERROT.

J'aurai grand soin de tousser,
En criant avant d'entrer :
Léandre, Léandre, Léandre.

SCENE II.

LÉANDRE, *seul.*

AIR : *De nos moutons le nombre augmente.*

PAUVRE Léandre ! quel martyre,
D'aimer, et de n'oser le dire !
Cassandre, après tout, me nourrit,
Me loge, m'habille et m'instruit.
Envers lui je serois parjure,

Si je cherchois les moyens d'être heureux.
Ah! tendre amour, amitié pure,
Ne sauroit-on vous accorder tous deux? *bis.*

AIR: *Dans de vastes appartemens.*

Mais pourquoi m'alarmer ainsi?
Supposez qu'Isabelle ici
Vivement l'intéresse;
A cet objet rempli d'appas,
Peut-être encor n'aura-t-il pas
Découvert sa foiblesse.

SCENE III.

CASSANDRE, LÉANDRE.

CASSANDRE.

AIR: *Du Vaudeville du Sorcier.*

AMI, de ma prochaine gloire,
Viens aujourd'hui prendre ta part,
Et sois témoin de la victoire
Que la nature cede à l'art.
Pour mettre à fin mon entreprise,
Ce soir dans un cercle éclatant,
Je fais tant, tant,
Que tout le monde avec surprise,
Autour de moi va s'écrier:
C'est un sorcier! *bis.*

LÉANDRE.

AIR : *O gué lan la, lan laire.*

Oui, dans ces circonstances,
Ne doutez pas
Qu'ici vos connoissances
Ne portent leurs pas ;
Les femmes, les femmes sur-tout,
Qui, depuis un tems, pour briller en tout,
Ont aux expériences
Su prendre goût.

AIR : *Du Vaudeville du Tableau parlant.*

Mais qui s'en réjouit?
C'est votre Colombine...
Ce succès l'éblouit,
Elle en jouit.

CASSANDRE, *à part.*

Ce qu'il dit m'assassine.

LÉANDRE.

Cette Beauté divine
Compte, à votre retour,
Sur votre amour.

CASSANDRE.

AIR : *De la Confession.*

Oh, par la corbleu !
Parlons du point qui nous rassemble ;
L'amour n'est qu'un jeu,
Quand pour la gloire on est en feu.

LÉANDRE.

Mais, Monsieur, vous étiez, ce me semble,
Fiancés ensemble?

CASSANDRE.

Oh, par la corbleu! &c.

LÉANDRE.

AIR: *Reçois dans ton galetas.*

Dans un tel emportement,
J'entrevois quelque mystere;
Parlez-moi sincérement.

CASSANDRE.

Avec toi je ne puis me taire;
Je t'avouerai bonnement,
Que j'ai violé mon serment.

bis.

LÉANDRE.

AIR: *Toujours seule, disoit Nina.*

Enfin, m'en voilà donc certain?
(*à Cassandre.*)
Vous, Cassandre, infidele!

CASSANDRE.

Que veux-tu? c'étoit mon destin
D'adorer Isabelle.
Léandre, il est vrai qu'autrefois
Sur moi Colombine eut des droits;
Mais Isabelle me parla,
Et pour jamais la voilà
Là.
(*Il porte la main sur son cœur.*)

AIR : *On compteroit les diamans.*

Non, jamais la nature au jour
Ne mit un plus charmant ouvrage;
Elle a la taille faite au tour,
Elle a la fraîcheur du bel âge.
S'il pouvoit loger un œil noir
Sous sa paupiere à demi-close....
Mais, attendons jusqu'à ce soir
Avant d'en dire quelque chose.

Après tout, mon cher, sur ce point,
Si je suis contraint au silence,
La pauvre Isabelle n'a point
A rougir de ma réticence.
Il lui manque encor deux beaux yeux :
Eh bien, ce n'est pas une affaire ;
Elle n'en ressemble que mieux
A l'Enfant qui regne à Cythere.

LÉANDRE.

AIR : *Vous l'ordonnez, je me ferai connoître.*

Il est trop vrai, la Belle vous enflamme;
Mais devez-vous compter sur son retour?
Et par quel sens votre sincere amour
Auroit-il pu passer jusqu'à son ame?

CASSANDRE.

Même air.

Elle a pour moi le cœur sensible et tendre,
Et la chose est facile à concevoir :
Elle n'a pas le plaisir de me voir ;
Mais qu'est-ce auprès de celui de m'entendre?

SCENE IV.

SCENE IV.

PIERROT et les Précédens.

PIERROT.

AIR : *Pan, pan, pan.*

Sur le bruit de vos talens,
Pour vous consulter, je pense,
De ce lieu des Paysans,
A la porte sont frappans.
(Les Paysans en dehors.)
Pan, pan,
Ouvrez-nous en diligence,
Pan, pan.

PIERROT.

Attendez quelques instans.

CASSANDRE.

AIR : *Réveillez-vous, belle endormie.*

Pierrot, fais cesser ce tapage;
Ils sont venus mal-à-propos:
La veille de mon mariage,
Je n'ai besoin que de repos.

AIR : *Nous nous marierons Dimanche.*

Nous, pour préparer sa guérison,
Sauvons-nous chez Isabelle :

Toi, Pierrot, fais entendre raison
A cette vile séquelle.

PIERROT.

Ce grouppe de gens
Indigens
Fait peine.

CASSANDRE.

Le Lundi
Ou le Vendredi,
Qu'il vienne.
Médecin vanté
N'a de charité
Que deux fois dans la semaine.

SCENE V.

PIERROT et LES PAYSANS.

PIERROT.

AIR : *De la Béquille.*

IL est trop occupé
Pour pouvoir vous entendre.

LES PAYSANS.

J'ons pourtant ben frappé.

PIERROT.

Oui, mais il faut descendre.

(*Ils s'en vont tous, à l'exception d'un Paysan & d'une Paysane.*)

LE PAYSAN.

Est-ce que j'ons l'encolure
D'in d'mandeux de gratis ?
Lisais sus nor' figure ;
Et n'jugeais pas l'shabits.

PIERROT.

AIR : *Un Chanoine de l'Auxerrois.*

C'est qu'on vient ici tous les jours
Nous endormir de beaux discours,
Peu suivis de pistoles ;
Et pour la gloire de notre art,
Nous ne devons point au hasard
Débiter nos paroles.

LE PAYSAN.

Morguoi ! v'là ben du carillon;
Calmais vot' colere
A c'doux son.
(*Il frappe sur son gouffet.*)

PIERROT.

Bon, bon, bon,
Votre argent est bon,
Mais on est en affaire.

LA PAYSANE.

AIR : *Sans dépit, sans légéreté.*

Si vous ne daignez pas m'accouter,
Vous m'caus'rais eun' douleur amere,
Tous les jours pour v'nir consulter,
Je n'échappons pas à not' mere.

PIERROT.

AIR : *N'avez-vous pas vu Fanchette.*

Mais dans cet endroit, de grace,
La Belle, que voulez-vous ?
Ce minois qui nous agace,
N'y peut venir, entre nous,
Que pour qu'on lui fasse
Les yeux doux.

LE PAYSAN.

AIR : *Du pas redoublé de l'Infanterie.*

Si vot' Maît' se croit au-dessus de ça,
Baillais vous-même audience.

PIERROT.

Oh ! dans le fauteuil que voilà,
J'ai presque sa science.
(*Il s'asseoit.*)

LE PAYSAN.

A vot' air j'nous sentons déja
Remplis de confiance.

PIERROT.

Puisque c'est ainsi, touchez-là...
Et comptez... votre chance.
(*On lui donne de l'argent.*)

LE PAYSAN.

AIR : *Des simples jeux de son enfance.*

Y s'agit donc de Marguerite,
Dont j'somm' l'époux, sus vot' respect:
Oh d'ça, c'est eun' femm' qui mérite;
Quant à l'honneur gny a rian d'suspect.

Mais d'vant que j' l'eus prise en minage,
Tout' les fill' m'sembloient laid s'auprès.
Et d'puis que j'sons dans l'mariage,
All' m'semb' avoir tout pu d'attraits.

PIERROT.

AIR : *Vaudeville des Chasseurs.*

Le cas me paroît des plus rares.

LE PAYSAN.

Aussi vos remed's'ront-i suivis.

PIERROT.

Ami, des Charlatans ignares
Te donneroient d'autres avis :
Mais, quant à nous, voici le nôtre :
En leur faisant un doux accueil,
Pour les voir toutes du même œil,
Epouse-les l'une après l'autre. *bis.*

LE PAYSAN.

AIR : *Allez-vous-en, gens de la noce.*

J'vons en demander la permettance
Au brav' Seigneur de not' canton :
Morguai ! queu puits d'intelligence !
J'gag'rois qu'vot' Maît' n'en sait pas pu long.
Oh ! pour ça, non,
Et j'vous répond,
D' vous accorder la préférence,
En fait de consultation.

SCENE VI.

PIERROT et LA PAYSANE.

PIERROT.

AIR : *Sous un ormeau.*

LA belle Enfant,
C'est à votre tour maintenant :
Venez franchement
Me conter de bout en bout
Tout.

LA PAYSANE.

AIR : *Du serin qui t'a fait envie.*

J'aimons, en dépit de ma mere,
Colin, qui n'a que son troupiau;
Mais all' me dit d'un air sévere
Qu'il est laid ; moi, je l'trouvons biau.
Or, j'nons pas tout' deux la barlue.
Parlais, Monsieu, parlais, j'vous croi.
Qui de nous deux a bonne vue,
Ou de ma mere, ou bian de moi ?

Tout au rebours all' veut que j' préfere
Un vieux Monsieu, tout cousu d'or ;
All' dit qu'il est taillé pour plaire,
Ma fin, moi, j' n'en tomb' pas d'accord.
Or, j' n'ons pas tout'deux la barlue, &c.

PIERROT.

AIR : *Charmantes fleurs, quittez les prés de Flore.*

De tout ceci, nous concluons, ma chere,
Que vous n'avez rien à vous reprocher.
Si l'intérêt aveugle votre mere,
L'Amour aussi peut bien vous aveugler.

LA PAYSANE.

AIR : *L'autre jour étant assis.*

Queu parti prendrai-j' t'y donc ?

PIERROT.

Vîte, allez chez un Notaire,
Epousez-moi le barbon,
C'est une excellente affaire.
Dans ce cas seulement,
Comme il faut être honnête,
Invitez poliment
Le jeune homme à la fête.

LA PAYSANE.

AIR : *Çà que je te mette.*

Monsieu, vot' sarvante,
J' somm' reconnoissante.
Monsieu, vot' sarvante,
Mais j' n'ons point d'argent.

PIERROT.

Eh bien ! autrement
Il faut qu'on me contente.

LA PAYSANE.

Monsieu, vot' sarvante, &c.

PIERROT, *courant après elle.*

AIR : *J'ai du bon tabac.*

Un petit baiser,
Charmante poulette,
De vous acquitter
C'est le seul moyen.

LA PAYSANE.

Il est à Colin.

PIERROT.

Parbleu ! je le tien.

LA PAYSANE.

Ah ! vous l'avais pris sans qu'on vous l' parmette :
Colin, après tout, me le rendra bien.

SCENE VII.

PIERROT, *seul.*

AIR : *Je suis Carmélite, moi.*

PUISQU'IL suffit d'ordonnances légeres
Et de tons imposans,
Pour attraper les baisers des Bergeres
Et l'or des Paysans,
Oh ! par ma foi !
Sans être sur la liste,
Je suis Oculiste,
Moi.
Je suis Oculiste.

SCENE VIII.

PIERROT, et COLOMBINE *en homme.*

COLOMBINE.

AIR : *L'avez-vous vu, mon Bien-aimé?*

L'AMI, c'est sans doute en ces lieux
Que le fameux Cassandre,
Par un succès miraculeux,
Ce soir doit nous surprendre.

PIERROT.

Vous avez dit la vérité,
C'est mon Maître sans vanité.

COLOMBINE.

J'aurois été
Très-enchanté
De voir comme il opere.
En fait de curiosité,
Moi, je tiens de ma mere.

PIERROT.

AIR : *Sans le savoir.*

Monsieur est amateur, je pense.

COLOMBINE.

Sans l'extrait de quelque science
Je ne puis m'endormir le soir;
Le jour je babille et je glose :

Dans les cafés il me faut voir ;
Là, je parle de toute chose,
Sans rien savoir.

PIERROT, *à part.*

AIR : *Palsembleu, Monsieur le Curé.*

Parbleu, j'ai vu... je ne sais où...
Cette friponne de mine :
Eh mais ! oui... Non... Allons donc, je suis fou.
Si, ma foi ! c'est Colombine.

COLOMBINE.

AIR : *A la Ville, ainsi qu'à la Cour.*

Eh bien ! puis-je obtenir de toi ?

PIERROT, *riant sous cape.*

Volontiers, Monsieur, suivez-moi :
Mais, pour éviter une erreur,
Comment faut-il qu'on vous présente ?

COLOMBINE.

Quoi ?...

PIERROT.

Sera-ce comme Amateur ?
Sera-ce comme Amante ?

COLOMBINE, *à part.*

AIR : *Le Démon malicieux et fin.*

Pierrot est malicieux et fin.

PIERROT.

Mon enfant, le tour n'est pas malin.
Ce déguisement vous embarrasse,

Sans rien cacher à mes regards surpris.
Je découvre en vous certaine grace ;
Le sexe perce à travers les habits.

COLOMBINE.

AIR : *Il étoit un oiseau gris.*

Que dit cet impertinent ?
Eh ! mais vraiment,
Sied-il ainsi d'outrager
Un étranger ?
Ces quolibets insensés
Sont mal places.
Si j'en croyois mon courroux...

PIERROT.

Apaisez-vous.
Ce Tailleur est un mal-adroit ;
Il fait un sur-tout trop étroit.
Ah ! cachez vos charmes, car on les voit.

COLOMBINE.

AIR : *Pour une fois.*

Dans ce cas, plus de mystere
Avec mon ami Pierrot.

PIERROT.

Quand on devient nécessaire,
On cesse d'être un maraud :
Vîte en un mot,
Comptez l'affaire
Qui vous a conduite à Chaillot.

COLOMBINE.

AIR : *Lisette est faite pour Colin.*

Je viens, sous ce déguisement,
Surprendre ici ton Maître.
Je ne devrois pas cependant
Courir après un traître ;
Mais, le sexe, sur son chemin,
Dans ces tems de misere,
Ne rencontre, dessous sa main,
Que des célibataires.

PIERROT.

AIR : *Il n'est pire eau que l'eau qui dort.*

J'excuserois votre active tendresse,
Si mon cher Maître étoit dans son printems.
Oh ! mais, peut-être aimez-vous la vieillesse
Pour être veuve en peu de tems?

COLOMBINE, *avec de grands gestes outrés.*

AIR : *Toujours le même.*

Fi donc, Pierrot ! quel sentiment barbare !
Moi, desirer de voir finir ses jours !
Ah ! je les chéris trop, quoique son cœur s'égare;
Puisse le Ciel prospere en alonger le cours,
Même aux dépens de ceux qu'il te prépare !

AIR : *Tous les pas d'un discret Amant.*

Et comment ne pas consentir
A s'attacher par l'hyménée,
Un vieillard forcé de sortir
Plus de vingt fois dans la journée?

On

On peut braver, soir et matin,
Les traits de son humeur jalouse :
Car, en épousant un Médecin,
C'est la liberté qu'on épouse.

PIERROT.

AIR : *Il n'est point de bonne fête, sans lendemain.*

Mais, de Monsieur Cassandre
Que croyez-vous obtenir ?
A l'objet le plus tendre
Il est tout près de s'unir.
Quiconque scelle sa flamme
Par le saint nœud de l'hymen,
Ne peut prendre une autre femme
Le lendemain.

COLOMBINE.

AIR : *Un Cordelier d'une riche encolure.*

A se venger mon cœur se détermine :
Ici Colombine
Veut avec éclat
Arracher à l'ingrat
Ce que tantôt sa sience fatale
Donne à ma rivale ;
Si bien, qu'entr'eux
Deux
Ils n'auront que deux yeux.

PIERROT.

AIR : *Que je regrette mon amant !*

D'agir aussi cruellement
Gardez-vous bien, je vous conjure.

COLOMBINE.

Soit : mais je veux voir clairement,
Fût-ce par un trou de serrure,
Cette charmante aveugle-là,
Sa guérison, & cœtera.

PIERROT.

AIR : *Triste raison.*

Ce cabinet vous offre un sûr asyle :
A la sourdine il faut vous y glisser.
Et, s'il se peut, demeurez-y tranquille
En observant ce qui va se passer.

COLOMBINE.

Même air.

Dans cet endroit je consens à me rendre,
Et je ressemble, hélas ! dans ma douleur,
A ces maris, qui sur eux savent prendre
D'être témoins de leur propre malheur.

SCENE IX.

PIERROT, *seul.*

AIR : *Ne donnons jamais à nos femmes.*

JE suis prêt à verser des larmes,
Tant son destin me fait pitié !
Et de ses cruelles alarmes
Mon cœur éprouve la moitié.

Qu'elle a de pouvoir sur mon ame,
Puisque je trahis mon Maître ! mais
Quand il faut obliger une femme,
Pierrot ne recule jamais. *bis.*

SCENE X.

PIERROT, CASSANDRE, LÉANDRE et ISABELLE.

ISABELLE, *un bandeau sur les yeux.*

AIR : *De l'Amour quêteur.*

De plaisir, de crainte et d'amour,
Tour-à-tour,
Mon ame est saisie.

CASSANDRE.

Pierrot ferme la jalousie ;
Il suffit d'un demi-jour.

LÉANDRE.

Trop d'éclat tout d'un coup, sans doute,
Pourroit nuire à notre dessein.

ISABELLE.

Mais donnez-moi donc la main, *bis.*
Messieurs, je n'y vois goutte. *bis.*

CASSANDRE.

AIR : *La lumiere la plus pure.*

La lumiere la plus pure
Brillera bientôt pour toi.

Tu me verras, je te jure,
Aussi-bien que je te voi.
A mon ame transportée,
Permets la citation :
Tu seras la Galathée
D'un nouveau Pygmalion.

ISABELLE.

AIR : *Comme v'là qu'est fait ?*

J'entends raisonner de la terre,
Où je ne conduis pas
Mes pas ;
Du soleil qui le jour l'éclaire ;
De la lune qui luit
La nuit :
Mais mon cher Amant m'intéresse
Encor plus que tout autre objet ;
Et, dans l'excès de ma tendresse,
Je veux d'abord voir en effet
Comme il est fait. . .

CASSANDRE.

AIR : *Du Vaudeville de la Clochette.*

J'admire la reconnoissance
Que tu me témoignes d'avance.
Agissons sans plus différer :
Je ne veux plus te faire attendre,
Dussent les curieux se rendre
Quand j'aurai fini d'opérer.

LÉANDRE.

Mon ami, j'entends la sonnette.

PIERROT.

On y va. Drelin ! drelin ! drelin !

LÉANDRE.

Ne seroit-il pas plus honnête,
Si c'est du sexe féminin,
Que nous lui présentions la main ? *bis.*

CASSANDRE.

AIR : *Vous avez raison, la Plante.*

Vous avez raison, Léandre,
Et je vais suivre Pierrot.

ISABELLE.

Quoi ! vous me quittez, Cassandre !

CASSANDRE.

Oh ! je reviendrai bientôt.
(*à part.*)
Dieu ! comme elle a l'ame tendre !
C'est la femme qu'il me faut.

(*Léandre accompagne Cassandre jusqu'à la porte, & revient sur ses pas sans être entendu d'Isabelle.*)

SCENE XI.

LÉANDRE et ISABELLE.

ISABELLE, *se croyant seule.*

AIR : *Vois-tu ces côteaux se noircir !*

Plus de soucis, plus de douleur,
Je touche au comble du bonheur.
L'art va dissiper l'ombre,
Qui de son voile sombre
Me dérobe les Cieux.
Que cet instant m'est précieux !
Quel avenir délicieux !
Celui qui sait me plaire
Doit ouvrir, tour-à-tour,
Mes yeux à la lumiere,
Et mon cœur à l'amour.

LÉANDRE, *à part.*

AIR : *Contre un engagement je me crus affermi.*

Je devrois profiter
D'un si doux tête-à-tête.
Je devrois tout tenter,
Mais l'amitié m'arrête.
Cet aveu m'embarrasse,
Et je ne ferai pas

Ce qu'un autre à ma place
Feroit en pareil cas.

ISABELLE.

AIR : *Babet, que t'es gentille.*

Cassandre est de retour,
Je l'entends qui soupire.

LÉANDRE, *à part.*

Cassandre ! oh ! le bon tour !
N'allons pas la dédire ;
Ici, sans témoins,
Profitons du moins
De cette erreur complette.
(*Il contrefait la voix de Cassandre.*)
Oui, c'est moi, mon aimable enfant,
Jamais près de toi, franchement,
Je ne vole aussi promptement
Que mon cœur le souhaite... *bis.*

ISABELLE.

AIR : *Guillot un jour trouva Lisette.*

Où sont donc ces gens d'importance
Que vous avez dû recevoir ?

LÉANDRE, *d'abord un peu embarrassé de la question.*

Là-bas, avant que je commence,
Sans doute on les a fait asseoir...
Ce Léandre, par sa présence,
Dans les bornes de la prudence,
A tantôt su me contenir.
Pour m'en venger, donne d'avance
La main qui doit m'appartenir. *bis.*

ISABELLE.

Même air.

Cassandre, je vous l'abandonne :
Prêt à former un doux lien,
Un tendre Amant, sans qu'on s'étonne,
Peut anticiper sur son bien.

LÉANDRE.

Si j'osois ! mais non, j'appréhende.
Cette faveur est par trop grande :
Laisse-moi te prendre un baiser.

ISABELLE.

Ah ! mon ami, quelle demande !
Je ne puis te le refuser. *bis.*

AIR : *Zirphile, je voudrois la voir.*

Cassandre ! . . .

LÉANDRE.

Quel ravissement ! (*Cassandre entre.*)

ISABELLE.

Mon cher Cassandre, quel moment charmant !

CASSANDRE.

J'admire
Le pressentiment
Qui lui fait dire
Que j'entre à présent.

SCENE XII.

LÉANDRE, ISABELLE, CASSANDRE, PIERROT, Troupe de Curieux.

PIERROT, *aux Curieux.*

AIR : *Jupin dès le matin.*

Messieurs, sans balancer,
Entrez vous placer ;
Nous allons commencer.
Ah ! combien
De monde il nous vient !
Je m'en doutois bien,
Car il n'en coûte rien.
(*aux hommes.*)
Par-là si je vous mets,
C'est tout exprès.
Voisinage d'attraits
Rend trop distraits ;
Derriere ces bonnets
A grands plumets,
D'ailleurs, Messieurs, moi, je vous plaindrois.
Mais, sur-tout si c'est beau,
Criez, bravo.
Point de prévention,
Attention ;
Dans l'opération
Mon Maître n'a jamais été long.

CASSANDRE, *aux Curieux.*

AIR : *Not' Demoiselle a dit oui.*

Vous croyez qu'à son sujet
La gloire m'enflamme.
Mais sachez que mon projet
Est de mériter la main de cet objet. *bis.*

LES CURIEUX.

Je lui laisserois son bandeau,
Si c'étoit ma femme;
Je lui laisserois son bandeau,
Femme clairvoyante est souvent un fardeau. *bis.*

CASSANDRE.

AIR : *Le premier du mois de Janvier.*

Morbleu ! songez donc à quel point
Une Belle qui n'y voit point
Peut se méprendre, quoique sage;
Il est plus prudent, voyez-vous,
Que femme apporte à son époux
Un œil ou deux en mariage

AIR : *Je ne sais pas ce que je sens.*

Amour, Amour, c'est à présent
Qu'il faut signaler ta puissance:
Cede à nos vœux, Dieu bienfaisant;
(*Les Curieux & lui.*)
Viens, augmente encore { sa / ma } science.

(*Cassandre mettant ses lunettes.*)

Daigne aussi, dans ces doux travaux,
Me seconder, mon cher Eleve.

LÉANDRE.

Que j'entrevois d'attraits nouveaux
Sous ce bandeau que je souleve !

LES CURIEUX.

Eh bien ! eh bien !

CASSANDRE.

Tout est fini, je croi,
Regardez-moi,
Belle
Isabelle.

ISABELLE.

AIR : *Ah ! mon Dieu, que je l'échappai belle !*

Ah ! grand Dieu, quelle horrible figure !
(*à Léandre.*)
Cassandre, en vos bras, recevez-moi, je vous conjure !
Faut-il que dans cette conjoncture
Cet homme odieux
Prenne
L'étrenne
De mes yeux ?

CASSANDRE.

AIR : *Si j'en juge d'après mon cœur.*

O Ciel ! aurois-je dû m'attendre
A subir un pareil affront ?
Elle me paroissoit si tendre :

(*à Léandre.*)

Mon ami, détrompez-la donc.

LÉANDRE.

La belle enfant, je suis Léandre,
Et voilà votre bienfaiteur.

ISABELLE.

Oh ! nenni, vous êtes Cassandre,
Si j'en juge d'après mon cœur. *bis.*

CASSANDRE.

Même air.

Mais tu répondois à ma flamme ?

ISABELLE.

Une aveugle a droit de rêver.
Je tiens aux traits que dans mon ame
L'Amour même avoit su graver.
Je ne les trouve qu'en Léandre;
A lui je m'unis désormais,
Et vous pouvez, Monsieur Cassandre,
Lui dire à quel point je l'aimois. *bis.*

LÉANDRE.

AIR : *Nous autres bons Villageois.*

Le destin m'a secondé :
Je t'adorois à la sourdine.

CASSANDRE.

Je sens mon cœur poignardé.

PIERROT, *à part.*

Bonne affaire pour Colombine !

LES CURIEUX, *en saluant Cassandre.*

Pour nous, vous nous avez montré
Le talent le plus avéré.

CASSANDRE, *impatient.*

Et non, Messieurs, en vérité,
Vous avez bien de la bonté.

SCENE XIII & derniere.

COLOMBINE et les Précédens.

COLOMBINE, *sortant du cabinet, l'épée à la main.*

AIR : *Lubin a la préférence.*

RANGEZ-VOUS, que j'extermine
Ce vieillard insolent,
Parjure à son serment,
Qui de ma sœur Colombine
Oublia qu'il étoit l'amant.

CASSANDRE, *courant de côté et d'autre.*

Amis, sauvez-moi, je tremble.
Les malheurs m'accablent tous ensemble.

COLOMBINE, *en garde.*

Ventrebleu!

CASSANDRE, *à genoux.*

Mon Dieu!

COLOMBINE.

Ah! vous mourrez!

CASSANDRE.

Je l'épouse quand vous voudrez.

COLOMBINE, *ôtant son chapeau.*

Ah! puisqu'il en est ainsi,
Vous n'irez pas loin, la voici.

CASSANDRE, *se relevant.*

Avec le Chœur. { Parbleu! la réplique
Est unique :
Donnons-nous la main;
Treve au chagrin,
Qu'un double hymen
Nous unisse demain.

AIR, *de l'Angloise de la Reine.*

Aux vœux
Langoureux
D'un vieux,
Quand un aveugle tendron
Répond,
Il doit, d'après cette leçon,
Laisser ses yeux tels qu'ils sont.

COLOMBINE.

Dans le dessein de me venger,
Je venois te dévisager;
Mais je veux, fripon,
Pour ton pardon,
Laisser tes yeux tels qu'ils sont.

LÉANDRE et ISABELLE.

Pour nous, qu'en ce jour
L'Amour

Joint par un engagement
Charmant,
Puisse à jamais notre union
Laisser nos yeux tels qu'ils sont!

PIERROT, *au Public.*

Un Auteur,
Dans sa vive ardeur,
Voit en beau
Son Drame nouveau.
Rarement il apperçoit
Un endroit
Mal-adroit,
Ou froid:
Messieurs dans ce cas,
Tout bas,
Plaignez un aveuglement
Si grand;
Et pour sa consolation,
Laissez ses yeux tels qu'ils sont.

FIN.

ARISTOTE AMOUREUX, OU LE PHILOSOPHE BRIDÉ,

OPÉRA COMIQUE,

En un Acte et en Vaudevilles;

Représenté, pour la premiere fois, par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, le Vendredi 11 Août 1780.

PERSONNAGES.

ALEXANDRE.
ARISTOTE.
ORPHALE, jeune Indienne.
IRZA, Suivante d'Orphale.
GARDES.
COURTISANS et INDIENS.

La Scene est dans les Indes.

ARISTOTE AMOUREUX, OU LE PHILOSOPHE BRIDÉ, OPÉRA COMIQUE.

(*Le Théatre représente un Camp, borné à gauche par la Tente encore fermée d'Aristote, et à droite, par celle d'Alexandre, devant laquelle sont deux Gardes immobiles qui chantent les Couplets suivans. On voit un Char auprès de la Tente d'Alexandre.*)

SCENE PREMIERE.

LES DEUX GARDES.

LE PREMIER GARDE.

AIR : *Du pas redoublé de l'Infanterie.*

MORBLEU ! l'Inde, à ce que je crois,
N'a rien qui nous convienne.

LE SECOND GARDE.

Si faut-il que dans l'Inde un mois
La Troupe au moins se tienne.

LE PREMIER GARDE.

Sur ce délai que tu prévois,
Quelle idée est la tienne ?

LE SECOND GARDE.

C'est qu'Alexandre est un grivois,
Et qu'il aime une Indienne.

LE PREMIER GARDE.

Même air.

Si son Précepteur le savoit !

LE SECOND GARDE.

Mais tu railles, je pense ?
L'âge du Prince est un brevet
Contre la remontrance.

LE PREMIER GARDE.

Aristote est accoutumé
A lui parler de même,
Et comme il n'a jamais aimé,
Il ne veut pas qu'on aime.

LE SECOND GARDE.

AIR : *Ah ! si j'avois connu M. de Catinat.*

Va, de tous ces Docteurs qui combattent leurs sens,
L'Amour en tapinois a souvent eu l'encens ;
Et si le Roi venoit me sonder sur cela,
Je lui dirois, Seigneur...

LE PREMIER GARDE.

Quoi donc?

LE SECOND GARDE.

Rien: le voilà.

SCENE II.

LES GARDES; ALEXANDRE, *une lettre à la main.*

ALEXANDRE.

AIR: *Paris est au Roi.*

ORPHALE est, ma foi,
Un morceau de Roi;
Je suis tout transporté dès que je la voi;
Mais de mon côté lui fais-je la loi?
Dans le fond je lui croi
Du penchant pour moi.
Holà! Garde,
Il me tarde
Qu'elle embellisse ces lieux:
Courez vîte,
Je l'invite
A tromper les yeux
Par trop curieux
Du Maître ennuyeux
Qui dans ce séjour

Sait tout le long du jour
Lui fermer ma Cour;
Mais qui les matins, fort heureusement,
Dans cette tente-là dort profondément.

(*Le Garde à qui Alexandre a remis la lettre sort, l'autre rentre dans la Tente.*)

SCENE III.

ALEXANDRE *seul.*

AIR : *Un jour, me demandoit Hortence.*

Qu'ELLE éprouve, en lisant ma lettre,
Le feu qui vient de la dicter,
Et mon cœur ose se promettre
Que rien ne pourra l'arrêter.
Tu fuis en vain, rapide Aurore;
Tes progrès ne m'alarment pas.
Je te verrai renaître encore,
Si je m'élance dans ses bras.

Mineur.

De nos matinales pensées,
Le tribut appartient aux Dieux;
Les miennes leur sont adressées.
Quand ton char vient ouvrir les Cieux,
Bellone et le Dieu de Cythere
Se les disputent tour-à-tour?

Mais, la seconde est pour la Guerre,
Et la premiere est pour l'Amour.

AIR : *Comment faire.*

Qu'entends-je ? et d'où vient donc ce bruit?
Chez mon Maître il fait pourtant nuit.
Approchons et prêtons l'oreille:
Seroit-ce lui ? chut ! il faut voir :
Il m'est important de savoir
S'il sommeille.

SCENE IV.

ALEXANDRE, et ARISTOTE *endormi dans sa Tente.*

ARISTOTE, *rêvant.*

AIR : *Tout roule aujourd'hui dans le monde.*

QUE mes leçons philosophiques
Vont opérer de changement !
Les Courtisans plus véridiques
Agiront sans déguisement,
Et par les Grands moins despotiques,
Le peuple sera moins pillé. . . .

ALEXANDRE.

Il rêve, en dormant, le bon-homme,
Comme
Quand il est éveillé.

ARISTOTE.

Second Couplet.

Ah ! si ma morale subsiste,
Les Médecins ne tueront plus ;
Les Cliens verront le Juriste
Leur sauver des frais superflus ;
Et sobre enfin, le moindre Artiste
Sera décemment habillé. . .

ALEXANDRE.

Il rêve, en dormant, le bon-homme,
Comme
Quand il est éveillé.

ARISTOTE.

Troisieme Couplet.

Enfin, pour derniere victoire
Alexandre, par moi réduit,
Effacera de sa mémoire
La jeune Indienne qu'il poursuit,
Et du desir seul de la gloire
Son grand cœur sera chatouillé. . .

ALEXANDRE, *laissant tomber le rideau de la Tente avec une sorte de colere.*

Il rêve, en dormant, le bon-homme,
Comme
Quand il est éveillé.

SCENE V.

SCENE V.

ALEXANDRE, IRZA, et LE GARDE *dans le fond du Théâtre.*

LE GARDE, *à Irza, dans le fond du Théâtre.*

AIR : *Dans les Gardes Françoises.*

SI la Garde Royale
A su t'intéresser,
Du service d'Orphale
Au nôtre il faut passer :
Tu seras Vivandiere
A la suite du Camp ;
Cet état-là, ma chere,
N'est pas sans agrément.
(*Le Garde se retire.*)

ALEXANDRE, *appercevant Irza.*

AIR : *Valet chez une Fermiere.*

O ciel ! devois-je m'attendre
Qu'Orphale ne voudroit pas
Accompagner ici tes pas ?
Mon billet étoit si tendre !

IRZA.

Allez, Seigneur Alexandre,
N'en prenez point de courroux,

C'est lorsqu'on craint de se rendre,
Qu'on évite un rendez-vous.

ALEXANDRE.

AIR : *Attendez-moi sous l'orme.*

Mais sans se compromettre,
Elle pouvoit, je croi,
Sur la foi de ma lettre
Voler auprès de moi.

IRZA.

Quand un Grand de sa flamme
Veut nous entretenir,
Vous sentez qu'une femme
Aime à le voir venir.

ALEXANDRE.

AIR : *Le premier du mois de Janvier.*

En allant moi-même la voir,
Je n'aurois fait que mon devoir;
Mais las! quels destins sont les nôtres!
Premiers Esclaves de nos cours,
Lorsque nous sortons, c'est toujours
Accompagnés de plusieurs autres.

IRZA.

AIR : *Des billets doux.*

Mais en y mettant du secret:
Vous lui deviez votre portrait
Dans cette conjoncture.
Elle ne fait que répéter,

Qu'on a du plaisir à porter
Son Amant en peinture.

ALEXANDRE.

AIR : *Pere, je me confesse.*

J'ai prévu cela,
Car le voilà :
Mais tiens, vois-tu, ma chere,
Aux dépens de la sincérité
Appelle m'a flatté.
Plus je le considere,
Et plus j'entre en colere.
Un Grand,
Pour son argent,
N'est jamais ressemblant.

IRZA.

AIR : *Des portraits à la mode.*

Ah! que dites-vous? je le trouve charmant.
Quoi! vous vouliez donc qu'Appelle, bonnement,
Vous représentât tout naturellement,
C'étoit la vieille méthode.
Pour peu que l'on soit peint avec agrément,
Et que, par hasard, quelque petit diamant
Alentour des traits forme un cordon brillant,
Voilà les portraits à la mode.

ALEXANDRE.

AIR : *La jeune Iris.*

Remets encor cette bague mignone
A la Beauté dont je me sens épris :
Ma chere Irza, c'est l'Amour qui la donne,
Et je conviens que c'est-là tout son prix.

(*à part.*)
Petit anneau, tout près de sa jointure,
Sans la blesser, forme un étroit lien;
Offre à son doigt une juste mesure,
Comme son cœur s'accorde avec le mien.

IRZA.

AIR : *Lise demande son portrait.*

Vous allez par de tels présens
Captiver ma Maîtresse :
En vous, Seigneur, de tous nos Grands
Je reconnois l'adresse.
(*à part.*)
Ah ! que ces bijoux ont d'effet
Sur l'ame d'une femme !
Quel droit n'a pas l'amant qui fait
Briller ainsi sa flamme !

ALEXANDRE.

AIR : *En roulant ma brouette.*

Es-tu satisfaite ?
J'ai fait faire ici
Ce char qu'en cachette
Je lui donne aussi.

IRZA.

Il est d'un goût rare ;
Quels dessins finis !

ALEXANDRE.

Appelle y prépare
Un dernier vernis.

IRZA.

AIR : *Le Port Mahon est pris.*

Alexandre
Est si tendre,
Qu'Orphale enfin s'y laissera prendre;
Mais peut-elle s'attendre
Qu'en ce climat lointain
Votre penchant certain
Fixera son destin?
Un Conquérant
Si grand
Qui prend
Dans un instant
Cent villes qu'il désole,
Qui d'un pôle à l'autre pôle
Vole,
Amant non moins frivole,
Si-tôt qu'il est vainqueur
D'un seul cœur,
En veut deux, et puis trois,
Et puis quatre à la fois.

ALEXANDRE.

De l'aimer constamment
Je te fais le serment.

IRZA, *examinant la bague et le portrait.*

D'une flamme aussi belle,
Je cours donc lui porter la nouvelle.

ALEXANDRE.

Ne reviens pas sans elle.

(*Elle sort.*)

O ciel! en ce moment,

J'apperçois mon pédant
Qui défend
Tout charmant
Sentiment.

SCENE VI.

ALEXANDRE, ARISTOTE.

ARISTOTE, *sans voir Alexandre.*

AIR: *Une fille, qui toujours sautille.*

D'UNE belle,
Fût-elle
Rebelle,
Le Sage fait bien
D'éviter l'entretien.
(*Appercevant le Prince.*)
S'il se fie
A sa philosophie,
L'Amour tôt ou tard
Fait sauter ce rempart.

ALEXANDRE.

Quels propos! qu'avez-vous à dire
Contre un sexe qui nous attire,
Et qu'hormis vous, tout le monde admire?
Ne peut-on pas savoir entre nous,
D'où provient ce courroux?

ARISTOTE.

De Bellone
Brisant la couronne,
Pouvez-vous ainsi
Végéter sans souci?

ALEXANDRE, *lestement.*

Quand la guerre
A dépeuplé la terre,
Je fais mes efforts
Pour réparer ses torts.

ARISTOTE.

AIR : *Dans ma jeunesse.*

(*à part.*)
Ah! quel espiégle!
(*à Alexandre.*)
Jadis à mon aspect,
Timide et circonspect,
Vous aviez un respect
Qui n'étoit pas suspect
Pour nous et pour la regle.
Aujourd'hui ce n'est plus cela,
Monsieur se dissipe,
Monsieur s'émancipe;
Bravant tout principe,
Il me prend en grippe,
Et l'État va
Cahin, caha. *bis.*

ALEXANDRE.

AIR : *Ce fut par la faute du sort.* (de Florine.)

Vos discours ne prévaudront pas
Sur la beauté de ma maîtresse;

Car je lui trouve autant d'appas
Que vous vous trouvez de sagesse :
Et puisque nos goûts sont connus,
Briguons tous les deux sans réserve,
Moi, la ceinture de Vénus,
Et vous, le manteau de Minerve.

Second couplet.

Si l'étude tient lieu d'amour
A la froide et triste vieillesse,
La tendresse peut à son tour
Servir d'étude à la jeunesse :
L'école d'un joli minois
Doit avoir le pas sur les vôtres,
Quand il s'agit d'apprendre aux Rois
Qu'ils sont hommes comme les autres.

ARISTOTE.

AIR : *Pour héritage.*

De ta démence,
Pour arrêter le cours,
A la science
Il faut avoir recours.

ALEXANDRE.

Graves Docteurs,
Je ne veux plus vous suivre :
Ce que vous cherchez dans un livre,
Je le trouve ailleurs.

ARISTOTE.

Second couplet.

A ton génie,
Pour en chasser ces traits,

L'astronomie
Offre tous ses attraits.

ALEXANDRE.

Grace aux beaux yeux
De celle que j'adore,
En me fatigant moins encore,
Je me trouve aux cieux.

ARISTOTE.

Troisieme couplet.

Combien de terres
Il te reste à dompter !
Viens sur mes spheres
Avec moi les compter.

ALEXANDRE.

Laissons cela,
J'en veux prendre à ma guise ;
N'attends pas que mon œil s'épuise
Sur ces globes-là..

ARISTOTE.

AIR : *Tout au beau milieu des Arlennes.*

Au fond de quelque solitude,
C'en est donc fait, je vais me retirer :
Dans ma tendre sollicitude,
Sur votre perte, hélas ! je vais pleurer.
O tems ! ô mœurs !
Tous ces appas trompeurs
Vous gâteront le cœur.

ALEXANDRE.

Allez, mon maître, allez, je n'ai pas peur.

ARISTOTE.

AIR : *Où s'en vont ces gais Bergers !*

C'est trop braver ma fureur,
Et me narguer en face ;
Mais voyez quel air moqueur
Il joint à son audace ?
Où sont-ils mes droits de Précepteur ?

ALEXANDRE.

D'autres ont pris leur place.

(*Aristote rentre en colere.*)

SCENE VII.

ALEXANDRE, *seul.*

AIR : *En amour c'est au village.*

UN pédant est à l'enfance
Ce qu'à l'arbre est un appui.
Quand on a pris sa croissance,
On n'a plus besoin de lui.
Aristote en vain querelle ;
S'il a pour lui la raison,
A vingt ans, c'est de ma Belle
Que je veux prendre leçon.

SCENE VIII.

ALEXANDRE, ORPHALE, IRZA.

ALEXANDRE.

AIR: *Pour une fois.*

Mais j'entends quelqu'un, je pense...
Est-ce Orphale que je vois ?

ORPHALE.

Seigneur, c'est une imprudence
Qu'à ma suivante je dois.

IRZA, *à part.*

Il falloit bien, par convenance,
Se faire au moins prier deux fois.

ORPHALE, *ironiquement.*

AIR: *Qu'il est doux, qu'il est agréable.*

J'ignore en quoi ma présence
Pourroit ici vous charmer ;
N'écoutez que la défense
Qu'on vous a faite d'aimer.
C'est, quand un penchant commence,
Que l'on peut le réprimer.
Je vous plais ; mais, à votre âge,
Un Roi qui connoît l'usage
Doit, pour bien placer son cœur,
Consulter son Gouverneur.

ALEXANDRE.

AIR : *Pot-pourri de plusieurs contredanses.*

De ta beauté,
Je suis enchanté.
En vérité,
Aristote
Radote ;
De ta beauté,
Je suis enchanté,
Et je me ris de sa sévérité.
D'abord
Il a tort,
S'il croit encor
Etre le Mentor
D'Alexandre ;
Car auprès
De tes attraits,
Je ne saurois
Me rendre
A ses arrêts.

Autre contredanse.

Je ne puis souffrir
Qu'il me gronde,
Et m'engage à te fuir,
Pour courir
Conquérir
Tout le monde.
Peut-il décrier
Le repos d'un guerrier
Qui veut marier
Le myrthe au laurier ?

Autre

Autre contredanse.

Eh! que m'importe une autre victoire,
Quand je triomphe au loin chaque jour?
Je suis accablé de gloire,
Et n'ai besoin que d'amour.
Belle
Cruelle,
Accepte ici des fers
Du maître, ou peu s'en faut, de l'univers;
Il croiroit bien
Qu'il n'y possede rien,
Si ton cœur n'étoit vaincu par le sien.

ORPHALE.

AIR : *Non, je n'aimerai jamais que vous.*

Toute ma réponse est dans mes yeux :
Qu'un retour sincere est facile à connoître!
Toute ma réponse est dans mes yeux,
Ce que je dirois ne la rendroit pas mieux.

ALEXANDRE.

Second Mineur.

Divine Orphale, à mon bonheur
Rien ne manqueroit, si mon maître
Ne s'obstinoit, avec fureur,
A fronder ma fidelle ardeur.

IRZA.

N'est-ce que cela? Pour un moment,
Livrez-nous un peu ce sage
Si sauvage;
Nous l'amenerons facilement
A confirmer tout par son consentement.

ALEXANDRE.

Premier Mineur.

Voilà la tente, où cet homme intraitable
S'ensevelit loin d'un sexe charmant;
Mais il sera sans doute inébranlable;
Il n'a jamais connu le sentiment.

IRZA.

Laissez-nous seules dans ce séjour;
Fiez-vous à l'art dont la femme est capable;
Vous rirez peut-être à votre tour:
Allez seulement rassembler votre Cour.

(*Orphale et Irza font un à parte Pantomime.*)

ALEXANDRE, *à part.*

AIR: *Du Vaudeville de Florine.*

Des filets qu'Irza lui prépare,
Mon maître est homme à s'esquiver;
Il n'est point, tant il est bizarre,
D'appas qu'il ne puisse braver.
S'il trouve une beauté suprême,
Il fuit au lieu de l'observer;
Son œil se baisse, et Vénus même
Ne le lui feroit pas lever.

(*Il sort.*)

SCENE IX.

ORPHALE ET IRZA.

ORPHALE.

AIR : *Du haut en bas.*

Quoi ! c'est ainsi
Qu'il faudra que je le désarme ?

IRZA.

Oui, c'est ainsi :
C'est pourquoi je me cache ici.
Quand vous aurez fini le charme,
C'est moi qui sonnerai l'alarme.
(*Irza se cache derriere la Tente d'Aristote.*)

ORPHALE.

Quoi ! c'est ainsi.

SCENE X.

ORPHALE, *seule.*

AIR : *Chansons, chansons.*

Je ne sais pas, sur ma parole,
Comment me tirer d'un tel rôle,
Mais commençons :
Pour l'attirer hors de sa tente,

Risquons d'une voix séduisante
Quelques chansons.

AIR : *Que l'aveu que tu me dois.*

Circé, dont les chants
Touchans
Flattoient tous les soldats d'Ulysse,
Abusa de ses accens
Pour leur ôter jusqu'au bon sens.
Mais quel caprice !
A quelle fin
Cet artifice
Trop inhumain ?
Elle devoit à sa Cour
Ne les fixer que par l'Amour...

(*S'étonnant de ne pas voir sortir Aristote.*)

Mais ce grave personnage
Est distrait par quelqu'ouvrage...
Dieu d'Amour, venge tes droits :
C'est un sage
Qui se rit de ton carquois.
Viens, redouble mon courage ;
Pour le soumettre à tes loix,
Ajoute un charme à ma voix.

Circé, &c.

SCENE XI.

ORPHALE, ET ARISTOTE, *ouvrant les rideaux de sa Tente.*

ARISTOTE.

AIR : *Monseigneur, vous ne voyez rien.*

Qui me trouble ici sans sujet !
N'est-ce pas la voix d'une femme ?
Ce ne peut être que l'objet
Pour qui mon Disciple s'enflamme.
Oh ! comme je vais lui parler
Et la contraindre à s'en aller....

(*Appercevant Orphale.*)

Qu'elle est, qu'elle est bien !
Rentrons vîte pour n'en voir rien.

(*Il rentre dans sa Tente.*)

AIR : *Travaillez, bon Tonnelier.*

Je sentois déja ma raison
Tomber dans un état critique.
J'ai besoin de contrepoison ;
Ouvrons un traité de Logique :
Mais d'où vient cet aveuglement ?
Je ne puis suivre un argument.

ORPHALE, *en dehors.*

Raisonnez, raisonnez,

Si vous pouvez,
Lorsque vos sens sont captivés.

ARISTOTE.

Second couplet.

Morbleu ! je ne démordrai pas
De ma morgue philosophique.
Pour m'étourdir sur ses appas,
Achevons nôtre poétique ;
Mais mon esprit reste en chemin,
Le style tombe de ma main.

ORPHALE.

Ecrivez, écrivez,
Si vous pouvez,
Lorsque vos sens sont captivés.

ARISTOTE, *sortant de sa Tente.*

AIR : *Chantons lætamini.*

Çà, d'un ton redoutable,
Chassons-la de ces lieux ;
Et pour être intraitable,
Baissons toujours les yeux...
Mais encore une fois,
Je sens mon œil sournois,
Sur ce joli minois
Tourner en tapinois.

ORPHALE.

AIR : *Que ne suis-je la fougere.*

N'êtes-vous pas Aristote ?

ARISTOTE.

Je pense que je le suis.
Mais que vois-je ? elle sanglotte.

ORPHALE.

Vous causez tous mes ennuis.
Ignorez-vous qu'Alexandre,
Refroidi par vos discours,
Vient enfin de me défendre
De songer à nos amours ?

Second couplet.

Quand le maître de la terre
Parut jaloux de mon cœur,
Je l'avoûrai, j'étois fiere
De subjuguer ce vainqueur.
Aujourd'hui qu'il est de glace,
Grace à vos moralités,
Quel amant tiendra la place
De celui que vous m'ôtez ?

ARISTOTE.

AIR : *Nous avons une terrasse.*

Je répands aussi des larmes,
Mon courroux périt,
Et mon cœur s'attendrit.
Tâchons pourtant sur ses charmes
De n'arrêter que mon esprit...
C'étoit un service à vous rendre,
Que de vous ravir Alexandre ;
Car vous devez envisager
Qu'il n'est ici que passager,
Et que vous courez grand danger.

ORPHALE.

Il auroit eu beau voyager,

Rien n'auroit pu le dégager,
J'en avois ce gage léger.
(*Elle porte sa main sous le nez d'Aristote.*)

ARISTOTE.

O ciel ! faut-il qu'en voyant cet anneau,
Je voie aussi qu'elle a la main jolie ?

ORPHALE, *à part.*

Je crois qu'il donne un peu dans le panneau.

ARISTOTE.

Quel rude assaut pour ma Philosophie !

ORPHALE.

Quoi ! pour le bonheur de ma vie,
Je n'aurai donc que son portrait ?
(*Elle lui montre le portrait d'Alexandre, qu'elle porte au col en médaillon.*)

ARISTOTE.

Hélas ! je m'oublie !
Ah ! quelle folie !

ORPHALE.

Voilà, trait pour trait,
Sa figure chérie.

ARISTOTE.

Y verrois-je double ?
Ma raison se trouble ;
A mon œil distrait
Le portrait
Disparoît.

ORPHALE.

AIR : *Lison dormoit.*

Sans votre leçon indiscrete,
Le Prince alloit, dès aujourd'hui,
Pour venir danser sur l'herbette,

Laisser sa majesté chez lui.
Nous devions former avec grace,
Dans cet espace
Que voilà,
Lui, ce pas-ci, moi, ce pas-là;
Jamais je n'aurois été lasse.
Lui, ce pas-ci, moi, ce pas-là;
Mais vous avez rompu cela.

ARISTOTE, *à part.*

AIR : *Réveillez-vous, belle endormie.*

Combien j'ai de torts auprès d'elle!
Mais ne puis-je les réparer?
Pour le coup, ma vertu chancelle,
Et je vais tout lui déclarer.

ORPHALE.

AIR : *Pour les placer dans mes cheveux.* (des Mariages Samnites.)

Ce joli char que vous voyez,
Est encore un don d'Alexandre:
Il n'auroit pas pu se défendre
D'y joindre deux brillans coursiers;
Mais j'ai le présage funeste
Que je n'y pourrai monter jamais.
Le Roi me quitte, et désormais
Je ne dois plus m'attendre au reste.

ARISTOTE.

AIR : *Ah! l'on me retire d'un grand embarras.*

Crois que je partage
Ton accablement;

C'en est fait, le Sage
Fait place à l'Amant.

ORPHALE.

Ah! ah! ah! quel dommage
D'avoir un char élégant
Sans en faire usage!

ARISTOTE.

AIR: *Des simples jeux de son enfance.*

Si cette voiture légere
A tant de quoi te récréer,
Un esclave, après tout, ma chere,
A deux coursiers peut suppléer.

ORPHALE.

Un esclave! ah! quel badinage!
En compté-je un seul dans ces lieux?

ARISTOTE.

Qu'on feroit un bel attelage
De tous ceux qu'y font vos beaux yeux! *bis.*

AIR: *Pour voir un peu comment ça fra.*

Pour être au rang de vos amis,
J'en passerois par cette épreuve.

ORPHALE.

Ma foi! vous y seriez admis,
Si vous m'en donniez cette preuve.

ARISTOTE.

Tout de bon! Mais on me verroit.

ORPHALE.

Un baiser vous consoleroit.

ARISTOTE.

Oh! je ne tiens pas à cela;
Au fond du char, montez, ma Reine.

ORPHALE.

Donnez-moi la main. M'y voilà.

ARISTOTE, *dans le brancard.*

Par où faut-il que je vous mene?

ORPHALE.

Passez d'abord ces cordons-là
Pour voir un peu comment ça fra.

AIR: *A pied comme à cheval.* (*)

Soyez tel qu'un cheval,
Docile à mon signal,
Ou ce cordon fatal,
D'un coup brutal,
Dans mon caprice original,
Sur votre dos philosophal,
Se permettroit quelque régal
Dont vous vous trouveriez fort mal.
Pourtant si votre amour est loyal,
Tout doit vous paroître égal.
Évitez d'être pris en défaut;
Tâtez d'abord si les rênes vont comme il faut,
Et gardez que mon chariot
Par-dessus vous ne fasse un saut.
Allons, partirez-vous bientôt?
Le baiser sera pour tantôt.
Quel train il va! Pauvre nigaut,
Est-ce ainsi que vous allez le trot?
Si ça ne vous gêne pas trop,

(*) On s'est permis dans le milieu de l'air quelques légers changemens que les paroles rendoient nécessaires.

Passons tout de suite au galop.
Tâchez dans vos transports ardens,
De prendre un peu le mors aux dents.
Mais, tenez, ne vous essoufflez pas:
Vous n'allez bien que le pas.

(*Aristote emmene Orphale derriere la Tente d'Alexandre.*)

SCENE XII.

IRZA, *seule.*

AIR: *Ah! ah! ah! Monsieur l'Magister.* (De l'Amoureux de quinze ans.)

AH! ah! ah! Monsieur l'Magister,
Vous voilà pris, et vlà qu'est clair.
Mais je crois que vous êtes loin
D'attendre
Alexandre;
Et de l'en rendre
Le témoin,
Je vais prendre
Soin.

SCENE XIII.

IRZA, ALEXANDRE; SUITE DE GARDES ET DE COURTISANS.

IRZA.

AIR: *Toujours va qui danse.*

AH! Prince, j'allois vous chercher.
Accourez au plus vîte;
Dans sa tente il faut nous cacher;
Guettons le liévre au gîte.

ALEXANDRE, *ne voyant personne dans la Tente d'Aristote.*

Avec mon maître, ah! j'en frémis,
Orphale est échappée!

IRZA, *jouissant de son embarras.*

A lui faire voir du pays,
La Belle est occupée.

AIR: *Va-t-en voir s'ils viennent, Jean.*

Mais sans blesser votre amour,
Ensemble ils font route;
Et dans l'instant leur retour
Calmera sans doute
Ces soupçons trop indiscrets
Qui déja vous tiennent.
Les voici qui viennent,
Paix!
Les voici qui viennent.

SCENE XIV et derniere.

Les précédens, *cachés dans la Tente d'Aristote*; ARISTOTE, ORPHALE.

ORPHALE.

AIR: *Du Prévôt des Marchands.*

Mais, mais, c'est une trahison;
Arrêtez donc, petit fripon.
Chez lui je pense qu'il m'entraîne.

ARISTOTE.

Chacun à son tour; sans façon,
Il vous faut accepter, ma Reine,
Un mauvais dîner de garçon.

AIR: *Nous autres bons Villageois.*

Chez nous autres gens abstraits,
Quoique la table soit frugale,
Apollon se met en frais,
Lorsque c'est Vénus qu'il régale.
J'ai deux amphores de vin grec
Que nous mettrons ensemble à sec.

ORPHALE.

Mais, Aristote, en vérité,
Vous avez bien de la bonté.

ARISTOTE, *tirant le char tout près de sa Tente.*

Second couplet.

De ton amitié pour moi,
Enfin, j'aurai donc une marque.

Je ris quand je pense au Roi:
Car tu n'as pas fait au Monarque
L'honneur de descendre chez lui,
Et moi, je t'emmene aujourd'hui.

ALEXANDRE, *sortant de la Tente d'Aristote, et donnant la main à Orphale pour descendre du char.*

Mais, Aristote, en vérité,
Vous avez bien de la bonté.

AIR: *Mon cher agneau, quel triste sort!*

Comment peut-on se décider
A se laisser ainsi brider? *bis.*
Je vous cherchois,
Et je disois:
Où peut-il être?
Là-bas, sans doute, au pied d'un hêtre,
A tracer de sa propre main,
Des leçons pour le genre humain.

ARISTOTE.

Quel contretems,
Et quels instans!

ALEXANDRE.

Ah! mon cher Maître!

(*En chœur.*)

Comment peut-on se décider
A se laisser ainsi brider? *bis.*

ORPHALE.

Si vous l'aviez vu bondissant,
D'un coup de tête caressant;
Il étoit plein de gentillesse.

ARISTOTE.

Ah! quel chagrin! quelle tristesse!
Otez-moi du col ce ruban.

ALEXANDRE.

Si vous étiez encore enfant,
Cela pourroit passer peut-être;
Mais un savant!

ORPHALE.

Mais un pédant!

LES COURTISANS et LES GARDES.

Mais, Aristote!

ALEXANDRE.

Ah! mon cher Maître!

(*En chœur.*)

Comment peut-on se décider
A se laisser ainsi brider? *bis.*

AIR: *On compteroit les diamans.*

Mais déja de ton Souverain
Voilà que la pitié s'empare:
Viens, je veux t'ôter de ma main,
Cette bride qui te dépare;
C'est avoir fait assez le fou,
Que de la porter à ton âge;
A te la laisser sur le cou,
Nous risquerions bien davantage.

ARISTOTE.

AIR: *Andanté de l'ouverture du Déserteur.*

Ah! mon Roi, soyez heureux;
Unissez-vous tous deux:
J'excuse
La ruse
Qui m'ouvre enfin les yeux
Sur le pouvoir impérieux
Du plus petit de tous les Dieux.

ALEXANDRE.

AIR : *Quand on est mort, c'est pour long-tems.*

Ne songeons plus qu'au doux lien
Qui va joindre ton cœur au mien
En face du peuple Indien.

ORPHALE.

Mon cœur vole au-devant du tien.

LES GARDES, *à Aristote.*

Et vous, vous ne dites plus rien ?

ARISTOTE.

Comme vous, je trouve tout bien.

VAUDEVILLE.

AIR : *De la contredanse des Batteurs en grange.* (En commençant par le Mineur.)

Premier couplet.

ARISTOTE.

Ami du sexe qui tout enchaîne,
Gardez-vous bien de me condamner :
Lorsque c'est la beauté qui nous mene,
Nous pouvons bien nous laisser mener ;
Et le Sage le plus rebelle
Est, comme moi, vaincu tôt ou tard :
A l'instant qu'il rêve à l'écart,
Crac ! Vénus l'attele
A son char.

Second couplet.

ALEXANDRE.

D'un œil rapide, au sein de la gloire,
Tâchez de suivre un fier conquérant ;
Dans la carriere de la victoire
D'abord il marche à pas de géant.
Mais tout est dit, si quelque belle
En son chemin s'offre par hasard,
Voilà mon Héros en retard,
Crac ! Vénus l'attele
A son char.

Troisieme couplet.

IRZA.

Ne nous prévalons pas trop des chaînes
Dont nous chargeons un sexe orgueilleux ;
C'est à l'instant qu'on lui tient les rênes
Qu'il est souvent le plus dangereux.
Ce n'est pas assez d'être belle,
Il faut savoir conduire avec art,
Sans quoi l'on se voit mener par
Celui qu'on attele
A son char.

Quatrieme couplet.

ORPHALE, *au Public.*

Reconnoissez ce vieux Vaudeville,
Qui de Thalie esclave joyeux,
La promenoit jadis par la ville,
Et s'échappa long-tems de ces lieux.

Thalie aujourd'hui le rappelle,
Et, s'il vous plaît par son air gaillard,
Messieurs, caressez ce fuyard,
Pour qu'on le rattele
A son char.

(*On reprend en chœur le dernier couplet.*)

FIN.

LES VENDANGEURS, OU LES DEUX BAILLIS, DIVERTISSEMENT

En un Acte et en Vaudevilles;

Représenté, pour la premiere fois, à Paris, le Mardi 7 Novembre 1780; et à Versailles, devant LEURS MAJESTÉS, *le Vendredi suivant, par les Comédiens Italiens Ordinaires du Roi.*

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-44824/fragment/page=0091

PERSONNAGES.

Le Pere LA JOIE, Vigneron et Cabaretier.
LUCETTE, Fille du Pere la Joie.
COLINET, Amoureux de Lucette.
LE BAILLI du Lieu.
LE BAILLI du Village voisin.
PREMIERE VENDANGEUSE.
SECONDE VENDANGEUSE.
PREMIER VENDANGEUR.
SECOND VENDANGEUR.
UNE VIEILLE.
Troupe de Vendangeurs et de Vendangeuses.

Le Théâtre représente d'un côté, le Cabaret du Pere la Joie, & de l'autre une Balançoire attachée à deux arbres. Le fond de la Scene est borné par un côteau dont les vignes ne sont pas encore vendangées.

LES VENDANGEURS, OU LES DEUX BAILLIS, DIVERTISSEMENT.

SCENE PREMIERE.

LE BAILLI du Lieu, LUCETTE, COLINET.

(*Colinet paroît d'abord au haut de la colline.*)

LE BAILLI.

AIR : *Dans un verger Colinette.*

OU courez-vous, ma Bergere,
Avec ce joli panier ?

LUCETTE.

Dans la vigne de mon pere,
Monsieur, je vais travailler.

LE BAILLI.

Croyez-en la chansonnette
De Martin le Tonnellier :

En vendange une fillette
Court souvent plus d'un danger.

LUCETTE.

AIR : *De la fanfare de Saint-Cloud.*

Si vous voulez que je reste,
Ne me serrez pas la main.

LE BAILLI.

Près d'une fille modeste,
Moi, je vais droit mon chemin.
Souvent d'un propos trop leste
On la voit s'effaroucher ;
Ce n'est qu'en joignant le geste
Qu'on parvient à la toucher.

LUCETTE.

AIR : *D'un bouquet de romarin.*

Soyez moins entreprenant
Si je vous enflamme ;
Contre un feu si pétulant
Ma vertu réclame.
Colinet est mon amant,
Il n'en feroit pas autant ;
Ce n'est pas ainsi qu'il prend
Des droits sur mon ame.

Si Colinet quelquefois
Des champs me ramene,
A m'offrir un bras courtois,
Il se risque à peine.
Quand au son du flageolet,

Je

Je danse avec Colinet,
Ce n'est qu'en tremblant qu'il met
Sa main dans la mienne.

LE BAILLI.

AIR : *Je ne saurois danser, ma pantoufle est trop étroite.*

Vous avez grand tort,
Colinet sera volage;
Vous avez grand tort,
Nous serions bien mieux d'accord.

LUCETTE.

Si j'avois du sort
Reçu deux cœurs en partage;
Il auroit d'abord
Le premier... puis l'autre encor.
(*Colinet s'approche doucement de Lucette.*)

LE BAILLI.

Même air.

Ce Berger n'a rien :
Vous serez dans la misere.
D'un heureux lien
L'argent seul est le soutien.

LUCETTE et COLINET.

Nous sommes sans bien,
Mais nous saurons nous en faire :
Nous sommes sans bien,
(*Puis se montrant réciproquement.*)
Mais non ; car voici le mien.

LE BAILLI.

Même air.

Mon courroux s'accroît.
Pour vous séparer de force,
J'emploîrai mon droit,
Comme Bailli de l'endroit.

LUCETTE et COLINET.

Si puissant qu'on soit,
Entre l'arbre et son écorce,
Jamais on ne doit
(Comme on dit) mettre le doigt.

(*Le Bailli sort brusquement.*)

SCENE II.

LUCETTE, COLINET.

COLINET.

AIR: *C'est la fille à Simonette.*

AFIN d'arrêter la suite
De ses propos menaçans,
Ayons recours au plus vîte
A celui dont tu dépends.
Pour l'honneur d'une famille
A l'usage il faut céder:
Ce qu'on demande à la fille,
C'est au pere à l'accorder.

LUCETTE.

AIR : *La nuit quand j'pense à Jeannette.*

Si sa vendange prospere
Et se termine aujourd'hui,
Tu seras le doux salaire
Que j'exigerai de lui.
Sur l'aveu que je dois faire,
Sois moins pressant, par pitié :
Le plaisir que l'on differe
En augmente de moitié.

COLINET.

AIR : *Adieu paniers, vendanges sont faites.*

Si c'est-là ce que tu projettes,
Je vais hâter mes compagnons.
Encore un jour, et nous dirons :
Adieu paniers, vendanges sont faites.

SCENE III.

Le Pere LA JOIE, COLINET, LUCETTE.

Le Pere LA JOIE, *sur le devant de la Scene.*

AIR : *Aussi-tôt que la lumiere.*

SANS cesse il faut que l'on guette
Jeune fille et vin nouveau ;
L'une fuit sous la coudrette,
Et l'autre échappe au tonneau.
Mais afin que tout demeure

Dans un semblable repos,
On doit apprêter sur l'heure,
Des maris et des cerceaux.

AIR : *Lorsque Dieu fit Adam.*

Jadis quand fille aimoit,
Malgré tout son stratagême,
Sans peine on la devinoit
A son embarras extrême.
Or, si l'amour se fait encor de même,
Ma fille aime;
Au moindre mot qu'on dit
De ce Berger qui la suit,
Elle rougit.

AIR : *Nous nous marierons Dimanche.*

Quand de bon matin
Dans le champ voisin
Il faut l'envoyer, je tremble...
Si quelque hasard
La fait rentrer tard,
C'est bien pis encor, je tremble...
Si son teint me semble
Animé,
Je tremble....
Si son mouchoir n'est pas fermé,
Je tremble....
C'est un parti pris:
Calmons nos esprits
En les mariant ensemble.

LUCETTE et COLINET.

AIR : *La rose et le bouton.*

Moment délicieux !...

Le Pere LA JOIE.

Quoi ! tous les deux ?
Ah ! petite indiscrete,
Vous pourrez, sans rougir,
Demain cueillir
Ce qu'hymen vous apprête,
Et ce qu'Amour plus fripon,
Souvent, sans tant de façon,
Cueille en cachette....
La rose et le bouton
D'amourette !

LUCETTE.

La rose !

COLINET.

Et le bouton !

Le Pere LA JOIE.

AIR : *Allez vous-en, gens de la noce.*

Mes chers enfans, point de louange ;
Allez réparer vos loisirs.
C'est bien le moins que si j'arrange
Cette affaire au gré de vos desirs,
Vous preniez soin de ma vendange,
Comme j'ai soin de vos plaisirs.

SCENE IV.

Le Pere LAJOIE, LE BAILLI du Lieu voisin.

LE BAILLI.

AIR : *Des Trembleurs.*

QUE faites-vous, jarnonbille ?
Par-tout où garçon et fille,
L'un bien fait, l'autre gentille,
Se rencontrent deux à deux ;
Retenez de moi, Compere,
Que toujours avec mystere
Le petit Dieu de Cythere
S'introduit au milieu d'eux.

Le Pere LA JOIE.

AIR : *Sachez qu'au village, j'ons de la vartu.*
Vous êtes Bailli du voisinage,
Mais chacun sait ici son devoir ;
Et sur les Beautés de ce village,
Vous n'avez, je pense, aucun pouvoir.

LE BAILLI.

Un pareil discours peut-il s'entendre ?
Faut-il vous apprendre
Qu'on est revêtu
D'une autorité qui peut s'étendre
Jusques à défendre
Par-tout la vertu ?

AIR : *Tendre fruit des pleurs de l'Aurore.* (*)

Oui, ce Colinet pourroit plaire à votre Lucette.

LE PERE LA JOIE.

J'espere en effet, que pour toujours il lui plaira.

LE BAILLI.

Je les ai cent fois vus jouer à la climusette.

LE PERE LA JOIE.

C'est par d'autres jeux que bientôt il l'amusera.

LE BAILLI.

C'est son innocence, hélas! que le perfide guette.

LE PERE LA JOIE.

Eh bien, voyez-vous, je gage qu'il l'attrapera.

LE BAILLI.

AIR : *Accompagné de plusieurs autres.*

Lucette auroit été mon fait,
Et mon coffre-fort, en effet,
En vaut, je pense, bien un autre.

LE PERE LA JOIE.

C'étoit pour elle un grand bonheur,
Mais, en lui faisant cet honneur,
N'auriez-vous pas risqué le vôtre?

Même air.

Pardonnez-moi si, sans façon,
J'entre à l'instant dans ma maison.
Ces Vendangeurs-là sont les nôtres.
Comme ils ont travaillé beaucoup,
Ils ont besoin de boire un coup,
Accompagné de plusieurs autres.

(*) *Ce Couplet n'est que de la prose rimée. On a cru pouvoir se le permettre pour suivre plus exactement la marche de l'air.*

SCENE V.

Les deux BAILLIS, LUCETTE, COLINET, *Et la troupe des Vendangeurs sur le Côteau.*

LUCETTE.

AIR: *Ah! quel plaisir d'aimer!* (de la Fête d'Amour.)

AH! qu'il est doux de vendanger
Près d'un jeune Berger!
Quand un panier est trop pesant,
C'est lui qu'on intercede,
Et son bras complaisant
Vient toujours à notre aide.

COLINET.

Second Couplet.

Fillette chancelle souvent
Sur un côteau glissant;
Mais son amoureux la retient
Lorsque le pied lui cede.
C'est alors qu'un grand bien
Résulte d'un peu d'aide.

SECONDE VENDANGEUSE.

Troisieme Couplet.

En vendange on ne perd jamais
Le fruit de ses bienfaits,

Et lorsque la danse a son tour,
Tout bas notre cœur plaide
Pour ceux qui, dans le jour,
Sont venus à notre aide.

PREMIERE VENDANGEUSE.

Quatrieme Couplet.

J'apprends encore à vendanger,
Il faut m'encourager;
Si petit que soit mon panier,
Sans Maman qui m'obsede,
Je ne saurois nier
Que je prendrois un aide.

UNE VIEILLE.

Cinquieme Couplet.

Je vois chaque cep dégarni;
Tout le monde a fini,
Mais le mien reste le dernier:
Quand on est vieille et laide,
Pour remplir son panier
On ne trouve plus d'aide.

LE BAILLI *du Lieu.*

AIR: *T'es dans tes atours, moi d'même;* (de l'Amoureux de quinze ans.)

Je suis furieux!
LE SECOND BAILLI.
Moi d'même. *bis.*
LE PREMIER BAILLI.
Je crois leur licence extrême.

LE SECOND BAILLI.
Moi d'même.

LE PREMIER BAILLI.
Ami, dans ces lieux,
Je suis tout blême
De les voir joyeux.

LE SECOND BAILLI.
Moi d'même.

LE PREMIER BAILLI.
Mais que je hais ce Colinet!

LE SECOND BAILLI.
Moi d'même.

LE PREMIER BAILLI.
J'ai vu comment il badinoit.

LE SECOND BAILLI.
Moi d'même.

LE PREMIER BAILLI.
Cela me déplaît.

LE SECOND BAILLI.
A moi d'même.

LE PREMIER BAILLI.
Je lui dirai net.

LE SECOND BAILLI.
Parbleu! moi d'même.

LE PREMIER BAILLI.
Que j'aime beaucoup...

LE SECOND BAILLI.
Moi d'même.

LE PREMIER BAILLI, *craignant de s'être trop avancé.*
Le bon ordre en tout.

LE SECOND BAILLI.
Moi d'même.

AIR : *Tout consiste dans la maniere.*

Mettons nos habits d'ordonnance
Pour faire un coup d'autorité.
Un Bailli doit plus qu'on ne pense
Tenir à la formalité ;
Et quand à se montrer sévere
Il se résout,
C'est son manteau, mon cher Confrere,
Qui fait tout.

(Ils sortent.)

SCENE VI.

LUCETTE, COLINET, VENDANGEURS et VENDANGEUSES.

COLINET.

AIR : *On compteroit les diamans.*

Nous voilà donc au rendez-vous
Que l'accoutumance désigne,
Pour y venir comme des fous
Danser en sortant de la vigne.
Par ainsi selon nos desirs,
Deux à deux que chacun s'arrange ;
Car la fatigue des plaisirs
Est le repos de la vendange.

LUCETTE.

AIR : *Laissez-nous donc dormir.*

Quand mon Berger me mene,
Je danse toujours bien :
Mais, en formant la chaîne,
J'ai presque du chagrin
De donner l'autre main
A mon second voisin.

PREMIER VENDANGEUR.

AIR : *On compteroit les diamans.*

Quant à moi, je vais jusqu'au soir
Balancer ma chere Ninette,
Et celles qui viendront s'asseoir
Comme elle, sur l'escarpolette.
Pour charmer ainsi leurs loisirs,
Il faudra bien que je m'arrange ;
Mais la fatigue des plaisirs
Est le repos de la vendange.

PREMIERE VENDANGEUSE.

AIR : *Laissez-nous donc dormir.*

On perd souvent la tête
Pour se trop balancer ;
Mais ce jeu qu'on apprête,
Quel que soit son danger,
Bien moins que mon Berger,
Me la fera tourner.

SECOND VENDANGEUR.

AIR : *On compteroit les diamans.*

Sur-tout, amis, n'oublions pas
Ces tables ici que l'on nous dresse.

Aussi-tôt

Aussi-tôt que je serai las,
J'y veux boire avec ma Maîtresse.
C'est quand Bacchus daigne remplir
Deux tasses que l'Amour échange,
Que la fatigue du plaisir
Se répare avec la vendange.

SECONDE VENDANGEUSE.

AIR : *Laissez-nous donc dormir.*

De ce nectar qui trouble,
Quand on boit trop, hélas!
On dit qu'on y voit double;
Si j'étois dans ce cas,
Je ne me plaindrois pas
De voir deux fois Lucas.

(*Les Vendangeurs se grouppent différemment, de maniere que les uns paroissent occupés à boire, & les autres à se balancer, pendant que les Vendangeuses dansent la Bourrée suivante.*)

SCENE VII.

Les Précédens, le Pere LA JOIE.

Le Pere LA JOIE, *en s'accompagnant d'un tambourin.*

AIR : *As-tu vu la lune, Jean!* (Bourée Saintongeoise.)

POUR animer nos chansons,
La gaieté se passe
De violons et de bassons,
Et de contre-basse.

Mais l'ennui parmi les Grands
Seche tant leurs ames,
Qu'il faut beaucoup d'instrumens
Pour ces grandes Dames.

Bref, chez nous, sans tout ce train,
Un bal s'exécute;
Il ne faut qu'un tambourin,
Avec une flûte.

COLINET.

AIR: *Toujours va qui danse.*

Papa, montez sur ce tréteau,
Marquez-nous la cadence;

Avant de percer le tonneau,
Que la ronde commence.
On veut, lorsque l'on est en eau,
Du vin en abondance;
Nous vuiderons notre caveau,
Car toujours boit qui danse.

Le Pere LA JOIE.

AIR : *Allons donc, Mademoiselle.* (Ronde *.)

C'est la petite Therese,
Qui voudroit du chasselas;
All' en voit biaucoup cheux Blaise,
Mais Blaise n'en donne pas.
V'là qu'un soir alle s'échappe
Pour l'y voler du raisin;
Las! doit-on mordre à la grappe } *Bis avec*
Dans la vigne à son voisin } *le Chœur.*

Ce sont les Moineaux, je gage,
Dit notr' homme en ajustant
Un chapiau, comm' c'est l'usage,
Sur un bâton de sarmant.
Les oisiaux par cette attrape
S'enfuiront de mon jardin;
Ils iront mordre à la grappe } *Bis avec*
Dans la vigne à mon voisin. } *le Chœur.*

I croioit qu'on intimide
Fillette comme un oisiau;

(*) *Les Vendangeurs & Vendangeuses dansent cette Ronde, tandis que le Pere la Joie la chante.*

Mais bon ! rian ne la décide
A fuir devant un chapiau.
Or Thérese en rit sous cape,
Et le soir nouviau larcin,
All' revient mordre à la grappe } *Bis avec*
Dans la vigne du voisin. } *le Chœur.*

Blaise à la parfin s'apprête
L'i-même à faire le guet ;
Du chapiau couvrant sa tête,
I s'plante au lieu du piquet.
La Belle y viant, il la happe
Par son jupon de basin,
Vous v'nez donc mordre à la grappe } *Bis avec*
Dans la vigne du voisin ? } *le Chœur.*

Voilà que Blaise en furie,
Pour la punir comme il faut,
Fait d'abord tant qu'alle crie,
Et puis qu'all' ne sonne mot.
Reste à savoir s'il la frappe....
Contentons-nous du refrain :
N'allons pas mordre à la grappe } *Bis avec*
Dans la vigne du voisin. } *le Chœur.*

Universitäts- und Landesbibliothek Halle Zweigbibliothek Europäische Aufklärung

SCENE VIII.

Les Précédens, LES BAILLIS, *suivis de leurs Sergens.*

LE PREMIER BAILLI.

AIR: *Qu'en voulez-vous dire?*

VIT-ON pareil emportement?

LE SECOND BAILLI.

Ma foi! cela tient du délire.

LE PREMIER BAILLI.

Loin de s'occuper sagement,
Ici l'on ne pense qu'à rire.
Chaque pere est si complaisant,

LE SECOND BAILLI.

Chaque tendron si séduisant,

LE PREMIER BAILLI.

Et chaque Amoureux si pressant,

LES PAYSANS.

Qu'en voulez-vous dire? *bis.*

LES BAILLIS.

Que nous allons, dès ce moment,
Mettre ordre à ce dérèglement.

LE PREMIER BAILLI.

AIR : *Ciel ! l'univers va-t-il donc se dissoudre ?*

De par Monseigneur...

COLINET.

(Qui n'en sait rien, je gage!)

LE BAILLI.

Et de par nous, fait pour vous policer,
On défend dans ce Village
De plus danser davantage;
Item, de boire et de se balancer.

LES PAYSANS.

Révoquez aujourd'hui,
Juges barbares,
Ces loix bizarres,
Ou nous mourrons, et de soif et d'ennui.

LE PREMIER BAILLI.

AIR : *J'avois à peine dix-sept ans.*

Soyez certain que notre arrêt
A l'équité pour base,
Et que le public intérêt
Seul ici nous embrase.
Bacchus endormant la raison
Par sa liqueur traîtresse,
A bien souvent sur le gazon
Renversé la sagesse.

LE SECOND BAILLI.

Même air.

Il n'est point de jeux innocens,
Fût-ce même au village;

Dès qu'on badine avec les sens,
La vertu déménage.
Quand la danseuse a des appas,
En vain elle est cruelle,
On ne veut point perdre les pas
Qu'on a faits auprès d'elle.

LE PREMIER BAILLI.

Méme air.

La balançoire à la santé
Ne sauroit être utile;
Car plus le corps est agité,
Moins le cœur est tranquille.
L'honneur est alors en suspens,
Et si la corde casse,
Ce n'est jamais qu'à vos dépens
Que l'amour vous ramasse.

LE SECOND BAILLI.

AIR: *M. le Prévôt des Marchands.*

Confisquons-nous le tambourin,
Et la corde, et sur-tout le vin?

LE PREMIER BAILLI.

Ne confisquons rien, mon Compere,
Le Paysan n'est pas humain;
Et plus il a l'air de se taire,
Plus il a la parole en main.

LE SECOND BAILLI.

AIR: *Souvenez-vous-en.*

Si donnons en mandement
A tout Huissier ou Sergent,

D'afficher ce Jugement,
Souvenez-vous-en ; *bis.*
Et coffrez incontinent,
Le premier contrevenant.

(*On affiche sur la porte du Cabaret, des défenses manuscrites, de danser, de boire & de se balancer.*)

SCENE IX.

Tous les VENDANGEURS et les VENDANGEUSES, LUCETTE, COLINET, le Pere LA JOIE.

CHŒUR DE VENDANGEURS.

AIR : *Après ma mort, vous pleurerez, je jure.*

A CET arrêt devions-nous nous attendre ?
Pourquoi changer notre danse en soupirs ?
Ah ! si pour vous c'est un besoin de prendre,
Prenez nos biens, mais laissez nos plaisirs.

PREMIER VENDANGEUR.

AIR : *Quel état douloureux !*

Quel état douloureux ! amis, doit-on les croire ?
Bravons leur édit rigoureux.
S'ils ont quelque droit sur nos jeux,
Croyons qu'ils n'en ont pas pour défendre de boire.

Pour moi je me ris de leur menace,
Et je vais chasser un chagrin insensé. (*Il boit.*)
Qu'il passe...
Il est passé.

Le Pere LA JOIE.

AIR : *Lise demande son portrait.*

Amis, c'est moi que tout ce train
Doit rendre le plus triste:
Car comment vendrai-je mon vin,
Si cet ordre subsiste?
Au Bailli du canton voisin,
Ma foi, donnons Lucette,
Puisqu'il m'en a fait ce matin,
La demande secrette.

LUCETTE.

AIR : *Nous sommes Précepteurs d'amour.*

Le Bailli de ce canton-ci,
Je vous jure, à la même envie;
Afin de m'en conter, ici
Ce vieux m'a presque poursuivie.

Le Pere LA JOIE.

AIR : *Un Chevalier, deux Chevaliers.*

Comment! un Bailli, deux Baillis,
La trouvent si gentille!
Cela me fait changer d'avis,
Et mon œil se décille,
L'un d'eux dans ma famille
Demain entrera:

(A Colinet.)

Touchez-là ;
Vous n'aurez pas ma fille.

COLINET.

AIR : *Des Bergeres du Hameau.*

Des Bergeres du Hameau
Je ne prisois que Lucette,
Et son pere me rejette
Pour un Prétendu nouveau.
Mais quand d'un couple qui s'aime,
L'intérêt brise les nœuds,
Ils sont tous deux
Bien malheureux,
Et l'époux est le troisieme.

LUCETTE.

AIR : *Un matin brusquement.* (de M. Piccini.)

Cher Amant,
Ton tourment
N'est pas égal à ma peine ;
Tu me vois
Par ces loix
Contraint à faire un autre choix.
De ta vie exempte de gêne,
Colinet, quel que soit le cours,
Si tu m'aimes pour toujours,
Tu pourras, conservant ta chaîne,
Mourir fidele à nos amours.

SECOND VENDANGEUR.

AIR : *Réveillez-vous, belle endormie.*

Dans ta maison il faut qu'on aille,
Laissons ces amoureux transis ;
Et pour en avoir un qui vaille,
Mettons ensemble nos avis.

SCENE X.

COLINET, LUCETTE.

LUCETTE.

AIR : *Alexis depuis deux ans.*

PAR le malheur entraînés,
Retirons l'un l'autre,
Ce qu'en Amant fortunés
Nous nous étions donnés.

COLINET.

Nous y serons toujours du nôtre,
Un cœur ne se rend jamais bien.

LUCETTE.

Reprenez-moi d'abord le vôtre.

COLINET.

Reprends-moi, si tu peux, le tien.

LUCETTE.

Même air.

Tenez, voilà le ruban
Que sur mon corsage

Vous mîtes dernierement
D'un air si séduisant.

COLINET.

Piqués d'un pareil badinage,
D'autres le reprendroient, je crois;
Mais vous en avez fait usage,
C'est un présent que je reçois.

LUCETTE.

AIR : *Vermeille Rose.*

Voilà la Rose
Qu'hier tu vins me présenter,
Lucette n'ose
Plus la porter :
Car on doit contenter
Un pere qui s'oppose
Au plaisir que l'on veut goûter.

COLINET.

Il faut pour cause,
Puisque vous voulez me quitter,
En toute chose
Vous acquitter.

AIR : *L'avez-vous vu, mon bien-aimé?*

Rendez-le moi, il est à moi,
Ce baiser plein de flamme,
Qui fut le gage de ma foi,
Quand je vous crus ma femme.
Faut-il vous le redemander?
Qui peut encor vous retarder?

Vous

Vous avez beau me regarder:
Je ne veux plus attendre.
En vain vous voulez le garder,
Je saurai le reprendre.

SCENE XI.

Les Précédens, le Pere LA JOIE, les VENDANGEURS et VENDANGEUSES.

Le Pere LA JOIE.

AIR: *Au coin du feu.*

JUSTE ciel, on s'embrasse!
Un tel excès d'audace
Passe le jeu.
Je ne puis le permettre,
Dans vos adieux c'est mettre
Par trop de feu.

COLINET, *au Pere la Joie.*

AIR: *Jardinier, ne vois-tu pas!*

En dépit de ton serment,
Puisque tu nous sépares,
Tête-à-tête en ce moment,
Nous nous rendons tristement
Nos arrhes, nos arrhes.

Le Pere LA JOIE.

AIR : *Et non, non, non, je n'en dirai pas davantage.*

Lucette, ayez la complaisance
De me suivre promptement.

REMIER VENDANGEUR, *à Colinet, avec mystere.*

Vous, en attendant que la chance
Vienne à tourner autrement,
Gardez-vous, en homme sage,
D'approcher de cette maison;
Et non, non, non,
Je n'en dirai pas davantage.

SCENE XII.

COLINET, *seul.*

AIR : *Lisette éclipse à son aurore.*

C'EN est fait, je perds ma maîtresse;
Le mal est-il si près du bien?
Son pere, approuvant ma tendresse,
Alloit serrer ce doux lien;
Et l'on me défend de la suivre,
Quand j'étois prêt à le former.
Ah! puis-je encore aimer à vivre,
Quand je ne vis plus pour l'aimer?

Mineur.

En ces lieux tout me désespere,
J'y vois nos deux noms enlacés;

C'est à la vendange derniere
Que de ce fer, nous les avons tracés.
Lucette, hélas! peut-être un autre
En ce moment va t'obtenir,
(*Il efface avec sa serpette, son nom & celui de Lucette.*)
Et ce n'est plus avec le nôtre
Que ton nom doit ici grandir.

SCENE XIII.

LE BAILLI du Lieu, le Pere LA JOIE, tous les VENDANGEURS.

Le Pere LA JOIE, *au Bailli.*

AIR : *De tous les Capucins du monde.*

MORBLEU! souffrez qu'on vous entraîne,
Agissez avec nous sans gêne.
COLINET, *à part.*
Fuyons de ce lieu; je pressens
Que ma disgrace est trop certaine:
Voilà le Bailli de céans,
Que le pere lui-même amene. (*Il sort.*)

Le Pere LA JOIE.

AIR : *Il n'est pas de bonne fête.*

Mais en fait d'amourette,
Vous ignorez donc les loix?

D'une gente fillette
Quand un galant a fait choix,
Auprès du pere en bon drille,
Il doit aller son chemin,
Pour arriver à la fille
Le lendemain.

LE BAILLI, *donnant dans le panneau.*

AIR : *Charmante Gabrielle.*

Dans le fond je regrette
D'avoir lancé l'édit.

Le Pere LA JOIE.

Je vous promets Lucette,
Moyennant un dédit.

LE BAILLI.

Vous me rendez traitable,
Par cet espoir.
Je ne suis pas si diable,
Que je suis noir.

Le Pere LA JOIE.

AIR : *Un Chanoine de l'Auxerrois.*

Laissez-vous tout-à-fait aller,
Cela s'appelle bien parler;
Mais je ne puis vous croire,
Que vous n'ayez dans ma maison,
Avec nous chanté sans façon,
Et bon, bon, bon,
Que le vin est bon!
On est libre d'en boire.

LE BAILLI.

AIR : *Vive le vin, vive l'amour.*

Vous ne me pressez pas en vain,
Et puisque sans sabler du vin,
Un gendre ne sauroit vous plaire,
Qu'on mette Lucette à l'enchere,
Et, de mes rivaux peu jaloux,
Chez vous,
Je prétends sur eux tous,
L'emporter à grands coups
De verre.

(*Le Pere la Joie fait entrer le Bailli dans son Cabaret, et tous les Vendangeurs l'y suivent.*)

PREMIER VENDANGEUR.

AIR : *Mari, qui voulez fuir l'affront.*

Mais, quoi! tandis qu'en nos filets
Ce pauvre Bailli s'engage,
L'autre va tomber dans les rets
Des filles de ce Village.
Elles sont en dansant
Cent
Pour le séduire!
Il n'en faut pas pourtant
Tant
Pour le réduire.

(*Il entre aussi dans le Cabaret.*)

SCENE XIV.

LE BAILLI du voisinage, LUCETTE, les VENDANGEUSES.

LUCETTE.

AIR : *Ah! maman, que je l'ai échappé belle!*

De me plaire il vous est très-facile;
A vous balancer,
Puis à danser
Soyez docile:
Rarement
Quand l'amant
Est tranquille,
Peut-il inspirer
Le feu qu'il sait trop concentrer?
A propos il faut que je vous gronde:
Ne savez-vous point, comme en ce point
Agit le monde?
Espérez-vous que je vous réponde
En briguant ma foi,
De mon pere et non pas de moi?
Puis voyez un peu la mal-adresse
Pour un Amoureux,
D'ôter les jeux
A la jeunesse:
Il faut les rétablir, cela presse;

Sans quoi je promets
De ne vous écouter jamais.

LE BAILLI.

AIR : *Lisette est faite pour Colin.*

Mais vous aimiez ce Colinet,
M'avoit dit votre pere?

LUCETTE.

Pouvois-je prévoir, en effet,
Que j'avois su vous plaire?
Devois-je, avouant mes amours,
Choquer les bienséances:
C'est à votre sexe toujours
A faire les avances.

LE BAILLI.

AIR : *Que j'avions d'impatience;* (de l'Amoureux de quinze ans.)

Epousons-nous donc, ma Reine,
Le plutôt qu'il se pourra;
Et j'enleverai sans peine...
La, la, la, la,
L'Affiche que voilà
Là.

Second Couplet.

Si-tôt que la même chaîne
Pour jamais nous unira:
D'un rigaudon par semaine...
La, la, la, la,
Belle, on vous régalera.

LUCETTE.

AIR : *Du pot au lait.*

Pourquoi toujours tant de délais?
Si votre ardeur étoit extrême,
Sans hésiter je vous verrois
M'obéir dans le moment même.
Et puis je voudrois franchement
Danser avec vous par avance ;
C'est en dansant avec l'Amant,
Qu'on sait comment le mari danse.

LE BAILLI.

AIR : *Vous l'ordonnez.*

Vous l'ordonnez, ma charmante Maîtresse,
Si votre main me conduit pas à pas,
Vous allez voir que de jeunes appas
Donnent au vieux un retour de jeunesse.
(*Il fait plusieurs pas grotesques.*)

AIR : *Ma Commere, quand je danse.*

Ce Colinet que l'on vante,
Fait-il ses pas aussi bien ?
Je n'en crois rien. *bis.*
Nul entrechat n'épouvante
Un jarret tel que le mien.

LUCETTE.

AIR : *Etes-vous de ce Pays ?*

Vous balancez-vous aussi?

LE BAILLI.

Vraiment, ma Lucette,
Oui.

LUCETTE.

C'est bien ce que je projette.

LES VENDANGEUSES.

La fête sera complette.

LUCETTE.

Approchez, Bailli.

LE BAILLI.

AIR : *Jupin dès le matin.*

Arrêtez-vous un peu,
Ecoutez, morbleu!
Savez-vous bien ce jeu?
Avant tout, voyons prudemment
Si, solidement,
Cette corde se tend.
Allez bien doucement
En commençant.
Puis doublez maintenant
Le mouvement,
En arriere, en avant,
Egalement;
Sachez me donner ensemble l'élan(*).
Mais d'où vient ce transport?
C'est par trop fort:
Faut-il fendre ainsi l'air,
Comme un éclair?
Recevez mes adieux,
Voulez-vous m'envoyer dans les Cieux?

(*) *L'on remonte la Balançoire, en sorte que le Bailli se trouve à dix pieds, ou environ de terre.*

AIR : *Lubin dit qu'il vous aime.*

Descendez-moi de grace.
LUCETTE et LE CHŒUR.
Non, Monsieur le Bailli.
LE BAILLI.
Mais la nuit nous menace.
LE CHŒUR.
Oui, Monsieur le Bailli.
LE BAILLI.
Faut-il qu'à cette place...
LE CHŒUR.
Oui, Monsieur le Bailli.
LE BAILLI.
Seul ici je la passe ?
LE CHŒUR.
Oui, Monsieur le Bailli.

SCENE XV.

Les Précédens ; le Pere LA JOIE, les VENDANGEURS.

Le Pere LA JOYE.

AIR : *Il étoit une fille.*

QUEL bonheur est le nôtre !
Sans beaucoup de débats,
Ce Bailli s'est pris dans nos lacs.
Mais où donc est le vôtre ?

LUCETTE.

Ne cherchez point si bas,
Ne le voyez-vous pas?

LES VENDANGEURS et VENDANGEUSES.

Ah!

Le Pere LA JOIE.

AIR : *Adieu donc, Dame Françoise.*

Rassemblons en diligence
Les Huissiers
Et les Messiers;
Vous serez suppliciés,
Aux termes de l'Ordonnance,
Qu'en rigoureux Justiciers,
Dans l'instant vous lanciez.

avec le Chœur. Rassemblons, &c.

LE BAILLI.

AIR : *Du haut en bas.*

Du haut en bas,
Je me jette dans ma colere
Du haut en bas.

LUCETTE, *à part.*

Quant à nous, allons de ce pas,
Chercher Colinet que mon pere
A traité, pour se satisfaire,
Du haut en bas.

SCENE XVI.

LE SECOND BAILLI, *seul, & d'un ton de complainte.*

AIR : *De la Palisse.*

JE voudrois bien détaler,
Dans l'ennui qui me dévore;
Mais ne pouvant m'en aller...
Il faut que je reste encore.

Après tout, je ne crains rien
Que de me mettre en canelle:
Et je descendrois fort bien...
Pourvu que j'eusse une échelle.

Quelqu'un tourne ici ses pas.
C'est le Bailli mon Confrere:
Pour qu'il ne m'entende pas...
Il faut prudemment me taire.

SCENE XVII.

Les deux BAILLIS.

LE BAILLI du Lieu, *entre deux vins.*

AIR : *Menuet d'Exaudet.*

DE ce vin
Le venin
Est extrême,
Je ne puis marcher ; eh quoi !
J'irois de travers, moi !
Moi, la droiture même ?
Décampons...
Echappons
A la glose.
Je sens foiblir mes genoux,
Eh ! vîte, asseyons-nous
Pour cause.

(*Il va s'asseoir au pied de l'arbre où est attachée la Balançoire.*)

Mais d'où vient ce trouble étrange ?
De place à mes yeux tout change.
Je suis pris,
Je suis gris
Dans les formes.
Quel bond

Fait chaque maison !
Je vois danser en rond
Les ormes.

Un Savant
Bien souvent
S'inquiete,
Et demande à son pareil
Qui tourne du Soleil,
Ou de notre Planete ?
Sans sursis,
J'éclaircis
Ce mystere ;
Car j'éprouve évidemment,
Que c'est en ce moment
La Terre.

AIR : *Sans cesse à la ville, à la cour.*

Mes yeux se ferment à demi,
Me voilà, je pense, endormi...
Le vin dont je suis entiché
Viendroit-il déranger mon somme ?...
Je parîrois, ainsi couché...
Que j'apperçois un homme.

AIR : *En jupon court, en blanc corset.*

D'effroi ce fantôme me glace....
Sommeil ! si je rêve en effet,
Fais-moi voir Lucette à sa place
En jupon court, en blanc corset.

LE SECOND BAILLI.

AIR : *La Magnotte a mal au pied.*

Grands Dieux ! à cet objet charmant,
Cet ivrogne veut plaire !

LE PREMIER BAILLI.

Je meurs de peur, mais un moment.
Parbleu ! c'est mon Confrere.

LE SECOND BAILLI.

Ah! que ne suis-je descendu
Pour te laver la tête ?

LE PREMIER BAILLI.

Ce n'est pas tout d'être pendu,
Faut encore être honnête.

SCENE XVIII et derniere.

Le Pere LA JOIE, COLINET, LUCETTE, les deux BAILLIS, VENDANGEURS et VENDANGEUSES, MESSIERS, &c.

Le Pere LA JOIE.

AIR : *Souvenez-vous-en.*

Vous avez derniérement
Entendu distinctement
Leur terrible Jugement ;
Souvenez-vous-en, *bis.*
Et sans nul ménagement,
Coffrez tout contrevenant.

COLINET.

AIR : *Du pas redoublé de l'Infanterie.*

Arrêtez, Messieurs les Sergens,
Ce n'est pas là mon compte ;
Nous les rendrons plus obligeans,
En leur sauvant la honte.

LUCETTE.

Et moi, de fort bon cœur aussi,
Je demande leur grace,
S'ils veulent bien remettre ici
Chaque chose à sa place.

LE SECOND BAILLI.

AIR : *Des simples jeux de son enfance.*

Mais je ne suis pas assez libre
Pour vous obéir pleinement;
Quand le corps est en équilibre,
Peut-on asseoir son Jugement ?

Le Pere LA JOIE.

Allons donc, c'est un badinage,
Que votre désaveu soit clair.
On sait qu'un Bailli de Village } *Bis avec*
Prononce assez souvent en l'air. } *le Chœur.*

LE PREMIER BAILLI.

AIR : *Du Vaudeville d'Epicure.*

Confrere, un peu de complaisance
Dans la détresse où nous voilà.

LE SECOND BAILLI.

Ayons recours à l'indulgence,
Puisqu'il faut en passer par-là.

LE PREMIER BAILLI.

Nous donc, Bailli de ce Village,

LE SECOND BAILLI.

Libre de corps.

LE PREMIER BAILLI.

Et sain d'esprit,
Au Greffier du présent Bailliage
Avons dicté ce qui s'ensuit.

LES DEUX BAILLIS.

AIR : *Chantez, dansez* (*).

Buvez, dansez, balancez-vous,
Sans qu'aucun chagrin vous arrête;
Et que Colinet soit l'époux
De la trop fidelle Lucette.

(*On arrache l'affiche des défenses.*)

LE PERE LA JOIE.

A demain donc votre lien.

LE CHŒUR.

Tout étoit mal, et tout est bien.

(*) *Pendant ce Couplet, on descend le Bailli.*

VAUDEVILLE.

COLINET.

AIR : *Viens dans mes bras, mon aimable Créole.*

C'EST donc demain
Que j'aurai ma Lucette !

LUCETTE.

C'est donc demain
Qu'on me promet ta main !

ENSEMBLE.

Demain ! demain !

COLINET.

O Dieu d'amour !
Pour hâter sa défaite,
O Dieu d'amour,
Rends-moi plus vieux d'un jour.

UNE VIEILLE.

Des jeunes gens
Voilà bien le langage :
Les jeunes gens
Sont prodigues du tems.
Attends, attends ;
Car des desirs,
Le bonheur est l'ouvrage,
Et les desirs
Sont aussi des plaisirs.

LE SECOND BAILLI.

Malgré l'affront d'une scene pareille,
Si ton flambeau nous brûloit quelque jour.

LES DEUX BAILLIS.

Amour, amour,
Pour le plus court,
Dans le jus de la treille,
Tu nous verrois l'éteindre tour-à-tour.

Le Pere LA JOIE, *au Public.*

Un peu trop tard
Nous vendangeons peut-être,
Après Panard,
Et d'autres noms en art.
Sans fard, sans fard,
Daignez, Messieurs, nous faire ici connoître,
Qu'en grappillant, on trouve encor sa part.

COLINET et LE CHŒUR.

AIR : *D'un Tambourin de Province.*

Çà, çà, qu'on recommence
Un rigaudon d'un mouvement badin,
Enfin, enfin
La danse
Succede au chagrin;
Sautons jusqu'à demain,
Sautons jusqu'à demain matin.
La nuit vient en vain,
Quand on est mis en train
Par un tambourin.

PREMIER VENDANGEUR et LE CHŒUR.

Pour nous dans la fougere
Faisons rire le vin nouveau,

Il nous faut du beau-pere
Vuider le caveau.
Quel doux tin tin ! *(On trinque.)*
Quel doux tin tin !
Quand un buveur peut en refrain
Accorder son verre
Au tambourin.

SECOND VENDANGEUR et LE CHŒUR.

Honneur à la balançoire,
C'est de tous les jeux
Le plus joyeux ;
Après le plaisir de boire
Est-il rien de mieux ?
Balançons-nous,
Rien n'est si doux,
Quand on a mis la corde en train,
Et que la main
Suit en chemin
Le tambourin.

FIN.

CASSANDRE
ASTROLOGUE,
OU
LE PRÉJUGÉ
DE LA SYMPATHIE,
COMÉDIE-PARADE,

En un Acte et en Vaudevilles ;

Représentée, pour la premiere fois, à Brunoi, devant MONSIEUR, *Frere du Roi, le Jeudi 23 Novembre 1780 ; à Paris, le Mardi 5 Décembre suivant ; et à Versailles, devant* LEURS MAJESTÉS, *le Vendredi 16 Mars 1781, par les Comédiens Italiens Ordinaires du Roi.*

PERSONNAGES.

CASSANDRE, Tuteur d'Isabelle, et Astrologue.

ISABELLE, Pupille de Cassandre.

LÉANDRE, Amant d'Isabelle.

PIERROT, Valet de Cassandre.

COLOMBINE, Voisine et amie d'Isabelle.

La Scene est dans la maison de Cassandre.

CASSANDRE
ASTROLOGUE,
OU
LE PRÉJUGÉ
DE LA SYMPATHIE,
COMÉDIE-PARADE.

Le Théâtre représente un Sallon et un Cabinet sur le devant de la Scene, disposé de façon à laisser voir au Public ce qui s'y passe.

SCENE PREMIERE.

PIERROT et COLOMBINE.

PIERROT.

AIR : *Pierrot dit à Magdeleine.*

LA voisine
Colombine
Auroit-elle du souci ?

COLOMBINE.

De crainte,
A parler sans feinte,
Pierrot, j'ai le cœur transi.
Ta Maîtresse
A mon adresse
S'en rapporta ce matin;
Loin de remettre
Sa lettre,
Je l'ai perdue en chemin.

PIERROT.

AIR: *Je ne suis plus dans l'ignorance.*

Si bien donc que le beau Léandre
Manque un rendez-vous précieux;
Car, tandis que Saturne aux Cieux
Fixe les yeux
Du vieux
Cassandre,
Vénus l'attendoit en ces lieux.

COLOMBINE.

AIR: *D'un mouvement de curiosité.*

Léandre ici n'en doit pas moins se rendre;
De vive voix je l'ai sollicité:
J'avois, Pierrot, comme tu peux comprendre,
Lu ce billet presque décacheté.
Femme en ce cas ne sauroit se défendre
D'un mouvement de curiosité.

PIERROT.

PIERROT.

AIR : *Babet, que t'es gentille !*

Me voilà rassuré
Sur les feux d'Isabelle ;
Mais, tiens ; c'est à mon gré,
S'occuper assez d'elle.

COLOMBINE.

Je te vois venir,
Veux-tu bien finir ?
Treve à la bagatelle.

PIERROT.

Tandis que mon Maître est absent,
Profitons aussi du moment,
Pour nous jurer conjointement
Une ardeur éternelle.

COLOMBINE.

AIR : *Jardinier, ne vois-tu pas !*

Zéphyr leste et complaisant
Qui voles près des Belles,
Souviens-toi qu'en m'épousant
L'Hymen te rogne à présent
Les ailes.

COLOMBINE et PIERROT.

AIR : *Tandis que tout sommeille ;* (de l'Amant Jaloux.)

O vous, oiseaux fideles,
Qui sans aucun détour
Roucoulez nuit et jour,

Actives sentinelles,
Au bord des toits de ce séjour;
Petites Tourterelles,
On vous prenoit jusqu'à ce jour
Pour le symbole de l'Amour !
Vous nous verrez; à votre tour
Vous aurez des modeles.

SCENE II.

LÉANDRE, PIERROT et COLOMBINE.

LÉANDRE.

AIR : *C'est ici que Rose respire.*

Est-ce ici chez Monsieur Cassandre?
(*Il embrasse Colombine qu'il prend pour Isabelle.*)
C'est vous ? moment délicieux !

PIERROT, *avec jalousie.*

Quel transport !

LÉANDRE.

J'ai pu me méprendre;
Que fait Colombine en ces lieux ?

PIERROT.

Sans rabattre,

COLOMBINE.

Sans rabattre

COLOMBINE et PIERROT.

Rien de nos feux,
Nous serons quatre *bis.*
Au lieu d'être deux.

LÉANDRE.

AIR : *Dans nos hameaux.*

Jusques à quand la Beauté que j'adore
Tardera-t-elle à se montrer ici ?

PIERROT.

A sa parure elle s'occupe encore,
Et va bientôt bannir votre souci.

LÉANDRE.

Quand verrons-nous une Amante inquiete,
Comme l'amant qui lui fait les yeux doux,
Voler le tems qu'on perd à la toilette,
Pour alonger celui du rendez-vous ?

AIR : *Dans ma cabane obscure.*

Dis à mon Isabelle
Que je prétends la voir ;
L'ornement d'une belle,
Est de n'en point avoir.
Quand on a sa figure,
A-t-on besoin de fard ?
C'est tricher la Nature,
Que d'emprunter à l'art.

COLOMBINE.

AIR : *O Mahomet ! ton Paradis des femmes.*

De ce délai qui cause vos alarmes,
Devriez-vous, Monsieur, être étonné ?

Contre vous tous nous employons nos charmes,
Comme un poltron au combat entraîné;
Si fort qu'il soit dans le métier des armes,
Il est plus sûr quand il est plastroné.

LÉANDRE.

AIR : *D'Isabelle et Gertrude.*

Isabelle.

SCENE III.

ISABELLE, *coëffée à l'enfant & habillée à la lévite*; LÉANDRE, PIERROT, COLOMBINE.

ISABELLE.

QUI m'appelle? . . .

LÉANDRE.

AIR : *Ah! vous dirai-je, maman!*

Quand le fer cherche l'aimant,
L'aimant semble également
Courir afin de l'atteindre;
Vous deviez donc, pour me joindre,
Vous donner obligeamment
Un peu plus de mouvement.

ISABELLE.

AIR : *Sans un petit brin d'amour.*

Sans un petit brin d'atour,
Fût-on belle comme le jour,

Sans un petit brin d'atour,
Donne-t-on de l'amour ?

COLOMBINE.

Reconnoissez dans sa simple coëffure
Celle d'un Dieu toujours enfant.

PIERROT.

Voyez plus bas flotter cette ceinture,
C'est de Vénus un ornement.

ISABELLE, COLOMBINE et PIERROT.

Sans un petit brin d'atour,
Fût-on, &c.

LÉANDRE.

AIR : *La Béquille du Pere Barnaba.*

A Cassandre, entre nous,
Par-là vous pouvez plaire ;
Aussi, j'en suis jaloux,
Quand je vous considere.
Je crains que ce vieux drille,
Pour être votre époux,
Oubliant sa béquille,
Ne vole à vos genoux.

ISABELLE.

AIR : *L'Amour, la nuit et le jour.*

Vraiment il a conçu
Cet espoir téméraire ;
Mais il n'a jamais su
Trouver le tems de faire
L'amour,
La nuit et le jour.

PIERROT.

AIR : *Charmante Pastourelle.*

Hélas! sans cesse il monte
Dans son maudit donjon;
Des étoiles qu'il compte,
Il me dit chaque nom:
Mais quand par la fenêtre
Mon œil veut voyager,
Je ne puis reconnoître
Que celle du Berger.

COLOMBINE, *montrant un grand Télescope.*

Second Couplet.

C'est avec ces lunettes
Qu'il prétend l'enseigner?

LÉANDRE.

Eh! quoi, sont-elles faites
Exprès pour éloigner?
Tourne-les donc, méchante!
Ou je vais me fâcher;
Quand le spectacle enchante,
On doit le rapprocher.

ISABELLE.

Troisieme Couplet.

Le matin il s'attache,
Aussi-tôt son réveil,
A trouver quelque tache
Sur le front du Soleil.

LÉANDRE.

S'il dirigeoit son verre
Sur vos divins appas,
Je gagerois, ma chere,
Qu'il n'en trouveroit pas.

PIERROT.

AIR : *De l'Horoscope accompli.*

Quand à travers ses télescopes
Il a regardé bien long-tems :
Pour tirer plusieurs horoscopes,
Il met à profit les instans.
Il en a même de sa plume
Ecrit un énorme volume,
Que ce réduit mystérieux
Dérobe à tous les curieux.

LÉANDRE.

AIR : *La bonne aventure au gué.*

Il ne revient que demain,
Forçons la serrure.

PIERROT.

J'ai fait en un tour de main
Sauter la serrure.

LÉANDRE.

Trouves-tu ses papiers ?

PIERROT.

Oui.

LÉANDRE.

Cherche avant celle d'autrui,
Sa bonne aventure

A lui,
Sa bonne aventure.

PIERROT.

AIR : *Lise demande son portrait.*

Le début en est curieux,
Et c'est pure sornette ;
Nous naissons, dit-il, deux à deux,
Sous la même planete.

LÉANDRE.

Contre ce système attrayant
Ne fais pas de sortie ;
(*à Isabelle.*)
Car nous devons, en les voyant,
Croire à la sympathie.

COLOMBINE.

Même air.

Je vois en tête du tableau,
Certain homme d'affaire ;
Et sous le même numéro,
La danseuse Glycere.
A son étoile il est lié,
Tellement pour la vie,
Qu'un jour il levera le pié,
Le tout par sympathie.

Même air.

Par ordre, on a placé sous lui
Un Gascon parasite,
Dont l'Astre est soumis à celui
Du richard qui l'invite.

A la diete, quand ce dernier
Est mis pour maladie,
Le Gascon jeûne en son grenier,
Le tout par sympathie.

PIERROT.

AIR : *De Joconde.*

Par son nom chacun est placé,
Si je puis bien comprendre.

LÉANDRE.

Cherche donc à la lettre C
L'article de Cassandre.

PIERROT.

Dans mon petit particulier,
Permettez-moi de rire,
D'un horoscope singulier,
Que je m'en vais vous dire.

AIR : *Du pas redoublé de l'Infanterie.*

C'est celui d'un célebre Auteur
De l'Opéra-Comique,
Qui doublé d'un Compositeur,
Fameux par sa musique,
Ne craint jamais de succomber,
Quand ce dernier sait plaire;
Mais qui, s'il venoit à tomber,
Seroit bientôt par terre.

LÉANDRE.

AIR : *Chantons les matines de Cythere.*

Encore un coup laisseras-tu, traître!
Tous ces inconnus mis deux à deux?
Passe à l'horoscope de ton maître.

PIERROT.

Ma foi ! je le tiens.

LÉANDRE.

Lis donc, si tu le peux.

PIERROT, *lit.*

HOROSCOPE
DE MONSIEUR
CASSANDRE,
Tiré par lui-même.

AIR : *Des Bossus.*

Depuis long-tems je me suis apperçu
Que mon destin tient au sort d'un Bossu ;
Lequel d'un œil aussi ne voyant pas,
A chaque instant par le moindre faux pas,
Peut avec lui m'entraîner au trépas.

Quand ce Bossu regorge de santé,
Je deviens gras aussi de mon côté ;
Si je maigris, c'est qu'il perd l'embonpoint ;
Et quoiqu'ainsi je le suive en tout point,
Pour mon malheur je ne le connois point.

LÉANDRE.

AIR : *Non, non, non, je n'en dis pas davantage.*

Puisqu'il croit que ses années,
Par l'effet
D'un pouvoir secret,
Dépendent des destinées

D'un inconnu
Borgne et Bossu,
Reprenons tous deux courage,
On peut tromper le barbon;
Et, non, non, non,
Je n'en dis pas davantage.

ISABELLE.

AIR: *Je suis un bon Soldat, ti, ta, ta.*

Mais, qu'est-ce qu'on entend?

CASSANDRE, *frappe.*

Pata pan!

LÉANDRE.

Le Diable les emporte!

COLOMBINE.

On frappe insolemment!

CASSANDRE, *redoublant.*

Pata pan!

PIERROT.

Je m'en vais à la porte.

COLOMBINE.

AIR: *Voici les Dragons.*

Grands Dieux, c'est Monsieur Cassandre...
Craignons son courroux;
Ne nous laissons pas surprendre:
Moi par là, je vais descendre;
Vous, renfermez-vous....

SCENE IV.

ISABELLE et LÉANDRE, *dans le cabinet.*
CASSANDRE et PIERROT.

CASSANDRE.

AIR : *De la Catacoua.*

Eh ! quoi, pendant une heure entiere,
Chez moi je frappe vainement.

PIERROT, *d'un air embarrassé.*

J'étois là-haut sur la goutiere,
A contempler le firmament.

CASSANDRE, *voyant remuer la porte du cabinet.*

Ouvre donc, pour me satisfaire,
Ces lieux où je soupçonne un amant.

PIERROT.

Plaît il ? Comment !
La peur me prend !
Depuis que j'ai l'honneur d'être un savant,
Ce qui se passe sur la terre,
Ne m'intéresse aucunement.

CASSANDRE.

AIR : *J'aime mieux ma mie.*

Il a raison, sur ma foi ;
Ta frayeur m'éclaire,
Et la prudence est, je croi,

Ici

Ici nécessaire :
Décampe vîte en secret ;
Et pour pincer ce muguet,
Joins un Commissaire
Au Guet,
Joins un Commissaire.

PIERROT, *s'approchant du cabinet.*

AIR : *De la Romance de Titon.*

Comme à l'intelligence
Je joins la diligence,
Demeurez là toujours,
Vous aurez du secours.

(*Pierrot sort, et Cassandre, sa petite épée à la main, se promene à grands pas dans le vestibule du salon.*)

LÉANDRE.

AIR : *Des Trembleurs.*

Si j'en croyois mon courage,
D'un grand coup dans le visage
Je lui ferois voir, je gage,
Mainte étoile en plein midi.

ISABELLE.

Mon ami, point de tapage :
Songez qu'une fille sage
A besoin qu'on la ménage ;
Ne faites point l'étourdi.

LÉANDRE.

AIR : *Comment faire ?*

Si jamais nous nous en tirons,
Et que Cassandre aux environs,

Aille encor lorgner sur la brune
Ces planetes dont il est fou,
N'oublions pas de faire un trou
A la lune.

ISABELLE.

AIR: *Il étoit une fille,*

Croyez-vous qu'une fille,
Une fille d'honneur
Puisse ainsi quitter son tuteur?

CASSANDRE.

C'est fait de moi... je grille:
Mais enfin, Dieu merci,
Je crois que les voici.

PIERROT.

Oui.

SCENE V.

COLOMBINE *en Commissaire*, PIERROT, CASSANDRE, LÉANDRE, ISABELLE.

CASSANDRE.

AIR: *Tout roule aujourd'hui dans le monde.*

MORBLEU! Monsieur le Commissaire,
Seul ici vous ne ferez rien:
Votre présence est nécessaire;
Mais un peu d'aide eût fait grand bien.

PIERROT.

Monsieur, pour faire sa capture,
A placé là-bas ses recors.

COLOMBINE, *en se cachant le visage.*

Soyez tranquille; je vous jure
Qu'on vous en répond corps pour corps.

AIR: *Jupin dès le matin.*

Je pense qu'en effet
Il faut établir, avant tout, le forfait;
Ce préliminaire étant fait,
Nous prendrons après le quidam sur le fait.
Est-ce un voleur tenté par quelqu'effet?

CASSANDRE.

Et, non, morbleu! je vais vous mettre au fait;
C'est un galant apparemment bien fait,
Qu'incognito ma pupille aura fait.
J'ai trouvé ce billet
Qu'elle avoit fait;
C'étoit un préjugé de leur méfait;
Mais dans ce cabinet,
J'en ai le témoignage parfait.

COLOMBINE, *repoussant Cassandre dans le fond du Théâtre.*

AIR: *C'est Suzon la camarde.*

Faites l'arriere-garde,
Sans vous avancer.
D'ouvrir pour peu qu'on tarde,
Je vais enfoncer.

(*Elle entre dans le cabinet.*)

PIERROT.

Mais, Monsieur, mais prenez donc garde,
On peut vous percer.

CASSANDRE.

AIR: *Je te casserai la gueule et la mâchoire.*

Approchons donc à petits pas?

PIERROT.

Et non, Monsieur, n'approchons pas;
Craignez-vous qu'il ne se dérobe?

CASSANDRE, *retenu vigoureusement par Pierrot.*

Ton homme a l'air d'être indulgent;
Et je crains qu'en ce cas urgent,
En donnant
De l'argent,
On ne s'accommode
Avec sa robe. (*)

LÉANDRE, *en Commissaire.*

AIR: *Vaudeville des Femmes vengées.*

Parbleu! ce ne sont que deux femmes;
Ouvrez les yeux, si vous en doutez.

COLOMBINE et ISABELLE.

Ah! fi! quels procédés infâmes!
Par où les avons-nous mérités?

(*) *Pendant ce Couplet, Colombine passe sa robe dans les bras de Léandre, et Isabelle l'aide.*

LÉANDRE.

La jalousie et le caprice
Ont bien pu vous rendre aveugle : mais,
Avant d'appeller la Justice,
Il y faut regarder de près.

SCENE VI.

CASSANDRE, ISABELLE, COLOMBINE, PIERROT.

CASSANDRE.

AIR : *Des billets doux.*

JE ne reviens pas de cela ;
Mais le billet que je tiens là,
Voyons, que veut-il dire ?

COLOMBINE.

Ne s'adresse-t-il pas à moi ?
Pour mettre fin à votre effroi,
Daignez donc le relire.

CASSANDRE *lit.*

AIR : *Vous m'entendez bien.*

Mon tuteur s'absente aujourd'hui ;
Tenez, pour calmer mon ennui...

ISABELLE.

C'est tout ce que ma lettre
Contient :

COLOMBINE.

Avec *j'ai l'honneur d'être*,
Vous m'entendez bien.

CASSANDRE.

AIR : *Tout au beau milieu des Ardennes.*

Mais pourquoi forcer cette porte,
Et fuir ainsi devant votre tuteur ?

ISABELLE.

Vous avez frappé d'une sorte !
Nous avons cru que c'étoit un voleur.
Dans la frayeur
Qui serra notre cœur,
Nous fîmes ce malheur ;
Encor même en-dedans avions-nous peur.

COLOMBINE.

AIR : *Quoi ! ma voisine, es-tu fâchée ?*

Ma voisine, je suis fâchée
De ce tracas,
Car je vous suis fort attachée ;
Mais en tout cas
(*à Cassandre.*)
Vous devez à présent, bon-homme,
Baiser ses pas,
(*à Isabelle.*)
Et vous, plaignez un Astronome
Qui n'y voit pas.

SCENE VII.

CASSANDRE et ISABELLE.

CASSANDRE.

AIR : *De la Confession.*

JE veux devant vous,
A deux genoux,
Demander grace,
Et de mon soupçon
Attendre la punition.

ISABELLE.

Levez-vous ; cette fois je le passe ;
Mais plus de menace.

CASSANDRE.

Oui, plus de transport,
Car je me mets à votre place :
C'est pis qu'une mort,
D'être grondé sans avoir tort.

AIR : *Nous nous marierons Dimanche.*

Pour sceller ma paix
Au fond je voudrois
Conclure notre hyménée ;
Mais fais-moi quartier
Pour Décembre entier,
Jusqu'à la nouvelle année.
Matthieu Lansberg, dont ma mémoire s'orne,

Et dont la vogue est à Liege sans borne,
Dit qu'il n'est pas sain de se marier
Au signe du Capricorne.

ISABELLE.

AIR : *De mon Berger volage.*

Votre raison sans doute
A quelque fondement ;
Mais loin que je la goûte,
J'en pleure amerement ;
Car plus je vous écoute,
Et plus en ce moment
Je sens ce qu'il en coûte
D'attendre son Amant.

(*Pierrot paroît dans le fond de la Scene, et fait signe à Isabelle que Léandre va venir.*)

Second Couplet.

Mais comme à la science
J'ai livré mon esprit,
Dans mon impatience
L'avenir me sourit ;
De vos talens insignes
Je tiens l'art d'observer,
Et je lis dans les Signes
Ce qui doit arriver.

SCENE VIII.

PIERROT, CASSANDRE, ISABELLE.

PIERROT.

AIR : *Un Cordelier d'une riche encolure.*

CErtain bossu qui voudroit vous connoître,
Demande mon Maître,
S'il pourroit avoir
Le bonheur de vous voir.

CASSANDRE.

Certain bossu ! fais vîte entrer, pécore.

PIERROT.

Il est borgne encore.

CASSANDRE, *extasié.*

Ah ! c'est mon destin
Qui me l'amene enfin.

SCENE IX.

LÉANDRE *bossu et borgne*, ISABELLE, CASSANDRE et PIERROT.

LÉANDRE.

AIR : *Moi de même*, (de l'Amoureux de quinze ans.)

Votre serviteur;

CASSANDRE.

Moi de même;

LÉANDRE.

Moi de même;

ISABELLE, *à part.*

Moi de même.

LÉANDRE.

J'éprouve une joie extrême;

CASSANDRE.

Moi de même;

ISABELLE, *à part.*

Moi de même.

LÉANDRE.

Quel bonheur
C'est de voir ce qu'on aime !
C'est de tout mon cœur;

CASSANDRE et ISABELLE, *à part.*

Moi de même.

LÉANDRE.

Un instinct secret
M'y portoit ;

CASSANDRE.

Moi de même.

LÉANDRE.

Je prends à vous grand intérêt ;

CASSANDRE.

Moi de même.

LÉANDRE.

Je suis enchanté ;

CASSANDRE.

Et moi de même ;

LÉANDRE.

Je suis transporté ;

CASSANDRE.

Et moi de même ;

LÉANDRE.

Que j'ai de plaisir !

CASSANDRE.

Moi de même ;

LÉANDRE.

De nous réunir,

CASSANDRE et ISABELLE, *à part.*

Moi de même.

LÉANDRE.

AIR : *J'aime une ingrate Beauté.*

Je viens pour vous consulter,
Comme un fameux Astrologue.

CASSANDRE.

Vraiment, sans trop me vanter,
J'ai toujours eu de la vogue :
Mais avant d'agiter
Le point qui nous rassemble,
Il faut, sans hésiter,
Que nous dînions ensemble.

PIERROT.

AIR : *Nous quitterons-nous sans boire ?*

Monsieur, je vais mettre la table.

LÉANDRE.

J'accepte votre offre agréable;
Car ici petit à petit,
Je sens croître mon appétit.

AIR : *Je suis Carmélite, moi.*

Mais à propos, est-il vrai qu'on annonce
Une éclipse en ce mois ?

CASSANDRE.

Assurément, Monsieur, et je prononce
Que c'est pour le vingt-trois;
Mais elle n'est, ma foi,
Qu'orientale.

PIERROT, *en cachant les deux amans à Cassandre avec le dessus de la table.*

Je la crois totale,
Moi,
Je la crois totale.

LÉANDRE

LÉANDRE.

AIR : *Vantez-vous-en.*

Votre valet est un compere.

CASSANDRE.

Mais, vraiment il connoît la Sphere;
Bientôt il sera dans le cas
De composer des Almanachs.

PIERROT.

Oh ! ne vous embarrassez pas,
Car si je me mêlois d'en faire,
On n'y verroit que du beau tems,
Vantez-vous-en.

CASSANDRE.

AIR : *O gué lan la, lanlaire.*

Pierrot, sers-nous, de grace,
Diligemment.

PIERROT.

Monsieur, je me surpasse
En mouvement;
Mais placez-vous en attendant.

CASSANDRE.

Passez.

LÉANDRE.

Non, vraiment.

CASSANDRE.

Après vous, morbleu !
C'est l'Etranger qu'on place
Dans le milieu.

LÉANDRE.

AIR : *Du fleuve d'Oubli.*

Ah ! l'excellent potage !

CASSANDRE, *à part.*

Il n'en a plus déja,
Ah, ah, ah, ah !

LÉANDRE.

Donnez-m'en davantage.

CASSANDRE.

Cela vous gonflera.

LÉANDRE.

Ah, ah, ah, ah !
Mais si j'ai bonne mémoire,

(*Il fait semblant de sabler plusieurs bouteilles que Pierrot lui tend successivement.*)

Pour appuyer cela
Il faut boire.

(*L'Orchestre seul exécute l'air de la Fricassée, afin qu'on ait le tems de dîner.*)

CASSANDRE, *à part.*

AIR : *De la Fricassée.*

Ah ! que cet homme est gourmand !
Que maudit soit l'affreux destin qui nous lie!
Ah ! que cet homme est gourmand !
Ne sauroit-il manger sobrement ?

LÉANDRE.

Passez-moi de l'entremets ?

CASSANDRE, *à part.*

Il ne finira jamais;
C'est fait de moi désormais,
Pour peu qu'il expédie
Encor deux ou trois mets.
Ah! que cet homme est gourmand!
Comme à toute heure il expose ailleurs ma vie:
Ah! que cet homme est gourmand!
J'en pâtirai nécessairement.

LÉANDRE.

Passez-moi donc le rôti?

CASSANDRE, *à part.*

Nous l'allons voir englouti,
Je demeure anéanti.
Faut-il me voir à sa planete
Assujetti?
(*haut.*)
Mais, Monsieur, par amitié,
Souffrez un peu qu'à l'instant je vous arrête.

LÉANDRE.

Ah! quelle injuste pitié!
Je n'ai, Monsieur, dîné qu'à moitié.

CASSANDRE.

Pierrot, tous deux de concert,
Otons vîte le couvert.

LÉANDRE.

J'ai l'appétit trop ouvert,
Pour faire aucune grace
A ces plats de dessert.

CASSANDRE, *effrayé.*

Vîte il faut me desserrer:
Gargantua ne fut jamais si vorace;

Et je ne puis digérer
Ce que cet homme ose dévorer.

LÉANDRE.

AIR : *Nous autres bons Villageois.*

J'ai mangé trop goulument.

CASSANDRE.

Comme je partage ses craintes !

LÉANDRE.

Ouf ! la colique me prend.

CASSANDRE.

J'en éprouve aussi des atteintes.

LÉANDRE.

Peut-être qu'un doigt de liqueur
Apaisera cette douleur :
Allons, c'est à votre santé.

CASSANDRE, *avec humeur.*

Vous avez bien de la bonté.

LÉANDRE.

AIR : *Le tems passe.*

Cela passe,
Quel merveilleux soulagement ! *bis.*

CASSANDRE.

Je suis guéri pareillement.

LÉANDRE.

Mais je voudrois bien, de grace,
Vous consulter secrétement.

ISABELLE.

Quand je resterois, qu'importe ?
Monsieur, c'est fort mal fait à vous :

N'exigez pas que je sorte;
J'aime à voir mon futur époux. } *bis.*

CASSANDRE, *à Isabelle.*

Allons: passe
Dans le prochain appartement,
Tu reviendras dans un moment.

SCENE X.

LÉANDRE et CASSANDRE.

LÉANDRE, *tirant Cassandre sur le bord de la Scene, avec un air de confidence.*

AIR: *V'là ce que c'est que d'aller au bois.*

TEL que vous me voyez ici,
Je suis bien portant, Dieu merci:
Mais je cours risque d'être occi:
Car au fond de l'ame
J'adore une femme,
Qu'un certain amoureux transi
Se fait fort d'obtenir aussi.

Second Couplet.

Or, nous avons un rendez-vous...
Tout près d'ici.

CASSANDRE, *pâlissant graduellement.*

Que dites-vous?

LÉANDRE.

La vérité : mais, entre nous,
Avant ce désastre,
Lisez dans mon astre
Si je dois être son époux,
Ou bien si j'aurai le dessous.

CASSANDRE, *tout trouble.*

Troisieme Couplet.

A quoi bon consulter les cieux?
Ami, demeurez dans ces lieux.

LÉANDRE, *tirant sa montre.*

Nenni : le tems m'est précieux,
Cessez vos prieres.

CASSANDRE.

Ces sortes d'affaires
N'ont jamais eu le sens commun,
On y va deux, on n'en revient qu'un.

LÉANDRE.

AIR : *De la Pierre fitoise.*

Puisqu'enfin vous ne m'apprenez pas
Si je dois échapper au trépas,
C'en est fait ; je vous quitte à grands pas,
Car je suis de tous vos hélas
Las.

CASSANDRE.

Quoi! vous sortiriez contre mon gré?

LÉANDRE.

Oui, je partirai,
Je m'y rendrai,
Je m'y battrai.

CASSANDRE.

Je suis mort : ah ! quel terrible assaut !
Vîte, accourez tôt,
Ma chere Isabelle et Pierrot...
(*Isabelle et Pierrot accourent à l'instant.*)
Courez vîte, attrapez mon bossu :
Pour se battre avec un inconnu,
A deux pas je le crois descendu.
Partez,
Et mettez
Le holà
Là.
(*Isabelle et Pierrot sortent en riant.*)

SCENE XI.

CASSANDRE *seul.*

AIR : *du Libera de la Bourbonnoise.*

QUELS traits le sort me darde !
Ce cartel me poignarde ; *bis.*
Je sens ma vue hagarde :
Qu'est-ce que je vois-là ?
Ah, ah, ah !
Chacun d'eux se regarde
En tirant sa rouillarde,
Et tous les deux en garde } *bis.*
A mes yeux les voilà.

Mais comme la fin tarde,
Si j'appellois la Garde... *bis.*
Mais non, prenons-y garde,
Le Prévôt les pendra.
Ah, ah, ah!
Mon bossu goguenarde,
Mais l'autre se hasarde,
Et par tierce il le larde;
Le coup m'a percé là,
Ah, ah, ah!
Et par tierce il le larde, } *bis.*
Le coup m'a percé là. }

(*Cassandre parodie, en chantant ce morceau, les gestes également ridicules et minutieux que se permettent les Italiens dans leurs Récitatifs.*)

SCENE XII et derniere.

CASSANDRE, LÉANDRE, *blessé en apparence*; ISABELLE, PIERROT et COLOMBINE *en Médecin.*

COLOMBINE, *soutenant Léandre,*

AIR: *Magdelon, qu'avez-vous donc?*

J'AI près d'ici vu ce blessé;
Son état m'a fait peine:
Hors, avant tout je l'ai pansé;
Maintenant je l'amene.

LÉANDRE.

Ah, ah!

CASSANDRE.

Ah, ah!

COLOMBINE.

Asseyons-le là.

CASSANDRE.

Ciel! que vois-je là?
Il est blessé là?
Croyez-vous qu'il en revienne?

LÉANDRE.

Non, je n'en veux pas revenir,
Puisque j'ai perdu ma belle.

CASSANDRE.

Pour vous empêcher de mourir,
S'il ne falloit qu'Isabelle?

LÉANDRE.

Ah, ah!

CASSANDRE.

Passons-en par-là.
Tenez, la voilà,
Considérez-la:
Tâchez de l'obtenir d'elle.

ISABELLE.

Moi, vouloir d'un mari pareil!
Oh! nenni, je vous le jure.

LÉANDRE.

Eh bien, j'arrache l'appareil
Qu'on a mis sur ma blessure:

CASSANDRE.

Ah, ah, ah...
Qu'il soit ton époux;

Cassandre à genoux *bis.*
Lui-même t'en conjure.

ISABELLE.

AIR : *Il a voulu, il n'a pas pu.*

Vous m'étonnez,
Vous l'ordonnez :
Je cede à votre envie.

CASSANDRE.

Comment vous sentez-vous le cœur?

LÉANDRE.

Il a recouvré sa vigueur.

ENSEMBLE.

Ah, quel bonheur!

PIERROT.

Je crois, Monsieur, que nous reprenons vie.

COLOMBINE.

AIR : *Le briquet frappe la pierre.*

Ainsi que vous tous j'admire,
Sans en trouver la raison,
Sa parfaite guérison.
Son teint commence à reluire;
En regardant ce tendron,
Voyez comme il a l'œil bon. *bis.*
Je conviens, Monsieur Cassandre,
Que son pouls dur comme un roc,
Fait encor toc, toc, toc, toc;
Mais il suffira d'attendre.
Apaiser un si grand feu,
Pour l'Hymen ce n'est qu'un jeu.

LÉANDRE et ISABELLE.

DUO : *Sur un air de danse.*

Vivè l'Amour, pour nous mieux secourir
Qu'un Médecin de science profonde ;
Si quelque tems il nous laisse souffrir,
Du moins ce Dieu finit par nous guérir.

Sur sa fourrure Esculape se fonde,
Il parle haut pour mieux nous éblouir :
Mais Cupidon se fourrant à la ronde,
En parlant bas parvient à réussir.

Vive l'Amour, &c.

Sans le hasard, qui parfois la seconde,
La Faculté nous feroit tous périr.
Quoiqu'à tâtons l'Amour traite son monde,
On ne voit pas le malade en mourir.

Vive l'Amour, &c.

N'espérez pas qu'un Docteur vous réponde,
S'il ne croit pas avec vous s'enrichir :
Mais ennemi de l'intérêt qu'il fronde,
Le tendre Amour ne vend pas le plaisir.

Vive l'Amour, &c.

CASSANDRE, *à Isabelle.*

AIR : *Ton humeur est, Catherine.*

Oh çà, je te recommande
D'avoir soin de sa santé.

ISABELLE.

Soit : mais, tenez, j'appréhende
Que fâché de ce traité...

CASSANDRE.

S'il entre dans ma mémoire
De rompre des nœuds si beaux,
Je veux, sous l'Observatoire,
Etre enfermé sans flambeaux.

VAUDEVILLE.

LÉANDRE, *ôtant sa bosse postiche, et l'emplâtre qu'il avoit sur l'œil.*

AIR : *Du Vaudeville de Sancho.*

Premier Couplet.

Pardon, Monsieur, si de vous on se gausse :
Le plus certain est d'éviter l'éclat.
En vous forçant à donner dans la bosse,
Il falloit bien qu'on vous désabusât.
L'Amour se masque avant la noce;
Mais l'Hymen, quand vient le contrat,
Ennemi des métamorphoses,
Remet les choses
Dans leur état.

COLOMBINE, *ôtant sa robe de Médecin.*

Second Couplet.

En Commissaire, hélas! sans nul scrupule,
J'ai su tantôt seconder leur dessein;
Je vous ai fait avaler la pilule

En empruntant l'habit de Médecin.
Mais il seroit trop ridicule
Que Pierrot ainsi m'épousât ;
Remettons sans métamorphoses
Toutes les choses
Dans leur état.

PIERROT.

Troisieme Couplet.

Oui, c'en est fait, Monsieur le Pédagogue,
Ici, de vous, j'exige mon congé :
Vous m'aviez pris pour garçon Astrologue ;
De ces travaux me voilà dégagé.
A quoi bon, dans un catalogue,
Calculer beau tems et frimat ?
(*Il prend la main de Colombine.*)
Pour moi, sans en prévoir les causes,
Je prends les choses
Dans leur état.

CASSANDRE.

Quatrieme Couplet.

Esclave né du Sexe portant jupe,
Comme on en est trompé quand on est vieux!
Du quatuor dont chacun d'eux s'occupe,
Je devrois bien rompre ici tous les nœuds ;
Mais je serois encor plus dupe,
Si j'abjurois le célibat.
De crainte des métamorphoses,
(*Portant la main à son front.*)
Laissons les choses
Dans leur état.

ISABELLE.

Cinquieme Couplet.

Le Vaudeville a regné sur la Scene ;
Mais la Musique improuvant ses ébats,
A haute voix un jour en Souveraine,
Lui dit tout net de lui céder le pas ;
Mais si la gaîté le ramene,
Messieurs, servez-lui d'Avocats ;
Qu'il puisse deux fois par semaine
Rentrer sans peine
Dans ses Etats.

(On reprend en Chœur ce Couplet.)

FIN.

LES ÉTRENNES
DE MERCURE,
OU
LE BONNET MAGIQUE,
OPÉRA COMIQUE,

En trois Actes et en Vaudevilles ;

Représenté, pour la premiere fois, le Lundi premier Janvier 1781, par les Comédiens Italiens Ordinaires du Roi.

PERSONNAGES.

GÉRONTE.
Madame GÉRONTE.
SOPHIE.
LE DOCTEUR.
PHILINTE, Ami de la maison, et Gascon.
LÉANDRE.
UN TRAITEUR.
TRIVELIN, Valet de Géronte.
MERCURE.

La Scene est dans la maison de M. Géronte.
Le Théâtre représente un Sallon.

LES ÉTRENNES DE MERCURE, OU LE BONNET MAGIQUE, OPÉRA COMIQUE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

M. et Madame GÉRONTE, SOPHIE, LE DOCTEUR, PHILINTE, LE TRAITEUR et TRIVELIN.

(*On est prêt à sortir de table ; Sophie chante, et le Docteur l'accompagne.*)

SOPHIE.

AIR : *Triste raison, j'abjure ton empire.*

LISE, à douze ans, demanda ses étrennes,
Et sa maman lui donna des rubans ;
C'étoit bien peu, mais chaque âge a les siennes ;
C'étoit bien peu, mais Lise avoit douze ans.

Second Couplet.

Lise, à treize ans, demanda des étrennes,
On lui donna des Almanachs chantans;
Du Dieu d'amour elle y vit les fredaines,
Elle en sourit, car Lise avoit treize ans.

Troisieme Couplet.

A quatorze ans, Lise pour ses étrennes,
Choisit Colin, la perle des amans:
Mais sa maman se moquoit de ses peines,
En lui disant, tu n'as que quatorze ans.

Quatrieme Couplet.

Lise, à quinze ans, ne reçut point d'étrennes,
Mais l'Hymen vint apaiser ses tourmens;
Il etoit tems qu'elle donnât les siennes,
Et son époux eut un cœur de quinze ans.

Madame GÉRONTE.

AIR: *De la Guitare.*

A ces accens,
Docteur, de vos sens,
Je vois que le plaisir s'empare;
Je veux demain
Que de ma main
Vous teniez un objet aussi rare.

LE DOCTEUR, *à part.*

Que son cœur au mien
S'accorde aussi bien,
Que sa voix s'accorde à ma guitare.

GÉRONTE.

AIR: *Paris est au Roi.*

Allons au Palais,
C'est ici tout près;
Mes chevaux sont-ils prêts?
Je n'attends qu'après.

Madame GÉRONTE.

Allons au Palais;
Pour moi je voudrois
Des pompons, des bonnets,
Des colifichets.

LE DOCTEUR.

La parole,
Tant par rôle,
Tout le jour souvent,
S'y vend.

PHILINTE.

Mais la mode
S'accommode
Du soir seulement,
Pour vendre au chaland
Dans le jour de l'an,
Ces riens d'agrement
Dont le Sexe charmant
Fait son ornément.

GÉRONTE.

Allons au Palais,
C'est ici tout près.

TRIVELIN.

Monsieur, j'accours exprès,
Vos chevaux sont prêts.

Madame GÉRONTE.

AIR : *Lise demande son portrait.*

Philinte m'accompagnera,
Comme c'est son usage.
Pour ma fille, elle restera
Pour veiller au ménage,
Et j'espere qu'elle sera
Par cet apprentissage,
Quand le Docteur l'épousera,
Toute faite au ménage.

PHILINTE, *en s'en allant.*

AIR : *Du Vaudeville de Florine.*

Sandis ! puisqu'il s'agit d'emplettes,
A pétits pas esquivons-nous.
Ma migraine est des plus complettes,
Jé né puis rester avé vous :
Jé mé fais bésoin, sur mon ame,
D'aller mé réposer soudain ;
Mais pour vous étrenner, Madame,
Jé m'en lévérai plus matin.

SCENE II.

SOPHIE, *sur le devant du Théâtre*, et LE TRAITEUR, *au fond.*

SOPHIE.

AIR : *Savez-vous d'où vient qu'Ovide.*

Qu'il est cruel de dépendre !
Mon pere, pour mon malheur,
Dans huit jours, sans plus attendre,
Donne ma main au Docteur ;
Mais il n'aura pas, car il est tout à Léandre,
Mais il n'aura pas mon cœur.

LE TRAITEUR.

AIR : *Ah ! ah ! quel dommage !*

Vous semblez, ma Reine,
Avoir du souci ;
Qu'à cela ne tienne,
J'en ai bien aussi.
Ah ! ah ! quelle gêne !

SOPHIE.

Qu'avez-vous donc, mon ami ?

LE TRAITEUR.

Chacun a sa peine.

SOPHIE.

AIR : *Ma farira dondaine.*

Mon cher, d'où provient
Un soupir si tendre?
LE TRAITEUR.
Vraiment il ne tient
Qu'à vous de me rendre
Gai;
Car pour votre Amant intrigué,
Je sonde ici le gué.

SOPHIE.

AIR : *Pour héritage.*

Que veux-tu dire?
LE TRAITEUR.
Léandre au désespoir,
De l'introduire
Ma supplié ce soir.
Il m'a promis d'excellentes étrennes,
S'il pouvoit avoir
Pour les siennes,
L'honneur de vous voir.

SOPHIE.

Second Couplet.

D'un soin propice
Ne vas pas l'obliger.
LE TRAITEUR.
Las! dans l'office
Il a su se loger.

Depuis qu'à table en cet endroit vous êtes,
Il jeûne entre les deux tablettes
Du garde-manger.

SOPHIE.

AIR : *Des folies d'Espagne.*

Ah ! puisqu'il ose ainsi me compromettre,
Et qu'il ménage aussi peu mon honneur,
Hors du logis, cours à l'instant le mettre,
Et moi, je vais le bannir de mon cœur.

AIR : *Tôt, tôt, tôt, battez chaud.*

Grands Dieux ! quel funeste embarras !
Non, non, je ne le verrai pas ;
Pourtant, si j'avois le courage
De le recevoir froidement,
En le grondant sévérement,
Je m'en vengerois davantage. ...

SCENE III.

LÉANDRE, LE TRAITEUR et SOPHIE.

LE TRAITEUR, *à Léandre.*

TOT, tôt, tôt, passez tôt. ..

LÉANDRE.

Quel dommage!

LE TRAITEUR.

Ne détournez pas le visage.

LÉANDRE.

Second Couplet.

Sophie ai-je donc mérité
Ce trait d'insensibilité ?
Quand je cherche à vous rendre hommage...

LE TRAITEUR, *confidemment à Sophie.*

Craignez qu'il ne vous touche aussi ;
Tel que vous me voyez ici,
Il m'a séduit par son langage.

LÉANDRE, *à Sophie.*

Rien qu'un mot, un seul mot...

SOPHIE.

Un seul mot...

LE TRAITEUR, *à Léandre.*

Bon courage.

(*à Sophie.*)
Je n'en réponds pas davantage.

LÉANDRE.

AIR : *Ça fait toujours plaisir.*

D'avoir usé d'adresse
Pour vous entretenir,
Oh ! ma chere Maîtresse,
Pourriez vous me punir ?
Quand une main traîtresse
Cherche à nous désunir,
Mêlons notre tristesse,
Ça fait toujours plaisir.

SOPHIE,

SOPHIE.

AIR : *Qu'il tarde à ma tendresse !*

On a l'ame trop bonne
Pour gronder un Amant.
Allez, je vous pardonne...
Mais quel bruit on entend !
Se peut-il qu'on revienne ?
L'effroi vient me saisir.
Que nous aurons de peine
Pour si peu de plaisir !

LE TRAITEUR.

AIR : *Et puis ils prirent le cochon.*

Vous perdez la tête aisément,
Mais la mienne me reste;
Et vîte, à tout événement,
Il vous faut mettre en veste...
Prenez ce bonnet de coton,
De mon tablier ceignez le cordon;
Vous avez fort bonne façon,
Mon mignon !
On vous prendra pour mon garçon,
Tout de bon.

SCENE IV.

GÉRONTE, Madame GÉRONTE, SOPHIE, LE TRAITEUR et LÉANDRE, *en Garçon d'Office.*

LE TRAITEUR.

AIR : *Lisette est faite pour Colin.*

MONSIEUR n'a rien à m'ordonner?
GÉRONTE.
A demain le mémoire.
LE TRAITEUR.
Pour la noce, à quand le dîner?
Madame GÉRONTE.
Dans le tems tu peux croire
Que tu fourniras le banquet.
SOPHIE.
C'est lui rendre justice.
LE TRAITEUR.
Je vois que Mademoiselle est
Contente du service.

LÉANDRE.

AIR : *Chanson, chanson.*

Si vous m'avez trouvé du zele,
Et si le devoir me rappelle
Dans la maison,

Je mets dans ma petite clause,
Que vous donnerez quelque chose
Pour le Garçon.

LE TRAITEUR.

AIR : *Ah ! mon Dieu, que de jolies Dames nous voyons ici !*

Remportons à la ville
Ce grand panier-ci...
(*à Léandre.*)
De peur qu'il ne vacille,
Tiens-le donc ainsi.
On diroit que cet imbécille
Veut coucher ici.

SCENE V.

GÉRONTE, Madame GÉRONTE et SOPHIE.

GÉRONTE.

AIR : *On compteroit les diamans.*

AH çà, dans son appartement,
Que chacun de vous se retire;
J'ai des lettres de jour de l'an,
Que ce soir je voudrois écrire.
Madame GÉRONTE, *à Sophie.*
Pour ne pas troubler son loisir,
Obéissons sans plus attendre.

SOPHIE, *à part.*

Songeons au Docteur pour dormir;
Mais ne rêvons que de Léandre.

SCENE VI.

GÉRONTE, *seul et assis devant une table.*

AIR: *Toujours va qui danse.*

ECRIVONS... mais, hélas! demain,
Que d'amis parasites
S'en viendront me serrer la main
Dans de longues visites...
Ah! que le carnaval est grand
Chez ce peuple fantasque!
C'est à dater du jour de l'an,
Que l'on y prend le masque.

Second Couplet.

En recevant les complimens
Des hommes et des femmes,
Si l'on pouvoit, en ces momens,
Lire au fond de leurs ames!
Mais si là-haut c'est pour les Dieux
Un agrément sensible;
Pour un habitant de ces lieux,
C'est la chose impossible.

AIR : *De la Palisse.*

Qu'entends-je ? et quelle frayeur
A circulé dans mes veines ?
Ah ! c'est sans doute un voleur,
Qui vient chercher ses étrennes.

SCENE VII.

MERCURE et GÉRONTE.

MERCURE.

AIR : *Je suis Carmélite, moi.*

RETIENS un peu ta langue sacrilege,
Sans crier aux voleurs :
C'est simplement le Dieu qui les protege,
Mercure...

GÉRONTE.

Ah ! je me meurs.

MERCURE, *lui frappant sur l'épaule.*

Bannis l'effroi
Pour ouir des merveilles.

GÉRONTE.

Je suis tout oreilles,
Moi,
Je suis tout oreilles.

MERCURE.

AIR : *Du pas redoublé d'Infanterie.*

Si bien donc que dans ces momens,
D'une humeur acharnée,
Tu frondois tous les complimens
De la nouvelle année :
Or, Jupin qui sourit de voir
A quel point tu t'emportes...

GÉRONTE, *à part.*

Comment diable a-t-il pu savoir,
Sans écouter aux portes ?

MERCURE.

AIR : *Jupin, dès le matin.*

Jupin
M'a, ce matin,
Dit de te remettre un présent de sa main.

GÉRONTE.

Ah ! pardon,
Asseyez-vous donc ;
Jupin est bien bon
De m'envoyer un don.
Je suis fâché, morbleu !
D'être sans feu ;
Mais j'allois sans répit,
Me mettre au lit,
Après avoir écrit
Jusqu'à minuit.

MERCURE, *à part.*

Le caquet de ce maraud m'étourdit.

GÉRONTE.

C'est sans doute un présent digne d'un Dieu ;
Un Dieu ne doit garder aucun milieu ,
Pour lui ce n'est qu'un jeu ,
Le plus grand don lui coûte si peu !

MERCURE.

AIR : *Quand un Tendron vient dans ces lieux.*

Interrompras-tu donc toujours
Le Dieu de l'Eloquence ?

GÉRONTE.

Laissez d'avance
Un libre cours
A ma reconnoissance.

MERCURE.

Encore un coup , treve à cela ,
Approche ici , tiens , le voilà ,
Là , là.
(*Il lui donne un bonnet jaune.*)

GÉRONTE.

Oh ! oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah !
Le joli cadeau que c'est-là , là , là.
Oh ! oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah !
Falloit pas v'nir d'si-haut pour ça ,
Là , là.

MERCURE.

AIR : *Ah , ah , ah , Monsieur le Magister !*

Va , va , va , tu n'es qu'un benêt ;
Mais je t'en avertis , tout net ,
Crains , quoique ce soit un bonnet ,

Que Jupin ne mette,
En te voyant prendre ces airs,
Le sien de travers.

GÉRONTE, *tâtant le bonnet.*

AIR : *En revenant de la Ville.*

Ce n'est pas que je ne sente
Tout le prix de ce cadeau :
J'en crois l'étoffe excellente
Pour les rhumes de cerveau :
C'est quelque Déesse habile
Qui l'a filé dans les Cieux ;
Mais sur la terre on en file
Dont la couleur me plaît mieux.

MERCURE.

AIR : *Sans le savoir.*

Ce bonnet de peu d'apparence
Est cent fois plus de conséquence
Que tu ne pourrois le prévoir :
Mets-le sans nulle défiance,
Aussi-tôt qu'on viendra te voir ;
Et l'on te dira ce qu'on pense,
Sans le savoir.

GÉRONTE.

AIR : *Eh ! mais, oui-dà !*

Quelle plaisanterie !

MERCURE.

Si tu ne finis pas,
Jupiter en furie....

GÉRONTE.

Eh bien ! parlons tout bas ;
Comme cela,
Croyez-vous que Jupiter entendra ?

Second Couplet.

Même air.

Quoi ! tout de bon, ma femme,
Si j'ai ce bonnet-là . . .

MERCURE.

Ne saura, sur mon ame,
Ce qu'elle te dira.

GÉRONTE.

Eh ! mais, oui-dà,
Il ne falloit pas de bonnet pour ça.

MERCURE.

AIR : *N'avez-vous pas vu Fanchette ?*

Mais de ce bonnet magique
A peine auras-tu tâté,
Qu'amis, parens, domestique,
Te diront la vérité.

GÉRONTE.

Ah ! Seigneur Mercure,
Avec ma coëffure,
Je suis donc, ma foi !
Bien plus heureux qu'un Roi.

AIR : *Pour un maudit péché.*

Mais comme on doit graisser,
Si j'ai bonne mémoire,

La patte au Messager,
Qui vient nous étrenner,
Je vais dans cette armoire...

MERCURE.

Quel mépris pour un Dieu!

GÉRONTE.

Du moins prenez pour boire.

MERCURE.

Adieu.

(*Mercure s'en va du côté de l'appartement de Madame Géronte.*)

GÉRONTE.

AIR : *Vous m'entendez bien.*

Eh! mais, où diable allez-vous donc?
Vous voulez sortir, à quoi bon
Traverser mon ménage?

MERCURE.

Eh bien!

GÉRONTE.

Ce n'est pas un passage;
Vous m'entendez bien.

AIR : *Ah! le bel oiseau, Maman.*

Son caducée à la main,
Il s'en alloit chez ma femme;
Son caducée à la main,
Il en prenoit le chemin.

MERCURE.

Chut! revenons sur nos pas,
C'est-là que loge Madame.
On dit qu'elle a des appas.

GÉRONTE.

Il n'en est rien, sur mon ame.
Son caducée à la main, &c.

MERCURE.

AIR : *Accompagné de plusieurs autres.*

Jupin se faisoit un devoir
De venir en pompe la voir.

GÉRONTE.

Fi donc, quels propos sont les vôtres !

MERCURE.

Un peu moins de prévention ;
Suis l'exemple d'Amphitrion,
Accompagné de plusieurs autres.

GÉRONTE.

AIR : *Des visites du jour de l'an.*

Mais ma femme est sans attraits,
Je vous le répete.

MERCURE.

C'est qu'avec lui je viendrois
Sans nulle étiquette.

GÉRONTE.

Oh ! mais, *bis.*
On ne la trouve jamais.

MERCURE.

AIR : *Tout roule aujourd'hui dans le monde.*

Va, Jupiter n'aime qu'à rire.

GÉRONTE.

Oui, mais s'il passoit, sur ma foi,
Qu'à ma porte il se fasse écrire,

C'est bien assez d'honneur pour moi.
Allez, que le Ciel vous conserve;
Mais en arrivant, au surplus,
Donnez le bon jour à Minerve,
Et la bonne nuit à Vénus.

SCENE VIII.

GÉRONTE, *seul.*

AIR : *Allons, mon Cousin, l'allure.*

CE diable de Mercure
Est un Dieu
Dont je hais la figure :
Je gage à sa tournure,
Pardieu !
Qu'il cherchoit aventure
Dans ce lieu.
Mon Dieu, la vilaine allure
Pour un Dieu !
Mon Dieu, la vilaine allure !

Fin de l'air : *Dérouillons, ma Commere.*

Sur tout ceci
J'ai du souci;
Verrouillons, verrouillons notre porte,
De peur qu'il ne revienne ici.

AIR :

AIR : *Dodo, l'enfant do.*

Peut-on attendre quelque fruit
D'un bonnet construit
De la sorte ?
L'effet qu'on soutient qu'il produit,
Est faux, ou le diable m'emporte :
Au reste, en l'essayant sans bruit,
Demain je serai plus instruit ;
Mais il est minuit,
N'en faisons qu'un bonnet de nuit.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

GÉRONTE, *seul.*

AIR : *J'ai rêvé toute la nuit.*

DANS la tête et dans l'esprit,
Ce petit bonnet maudit
M'a trotté toute la nuit :
Mais je doute encor, tant je suis têtu,
Qu'il puisse être revêtu
D'une aussi grande vertu.

AIR : *Chacun à son tour.*

J'en ferai l'épreuve complette
Sur tous ceux qui me font la cour.
Mais ma fille est à sa toilette,
Et chez ma femme il n'est pas jour.
Trivelin jouera le premier rôle,
Puisqu'il paroît dans ce séjour.
Chacun à son tour,
Ce sera drôle ;
Chacun à son tour.
(*Il met le bonnet.*)

SCENE II.

GÉRONTE et TRIVELIN.

GÉRONTE.

AIR : *Des Pendus.*

A TON air honnête et câlin,
Je te devine, Trivelin,
Il est naturel que tu viennes
Le premier chercher tes étrennes.

TRIVELIN.

Ah ! Monsieur, pour le plus certain,
Je les ai prises ce matin.

GÉRONTE, *à part.*

AIR : *A coups de pied, à coups de poing.*

Le bonnet opéreroit-il ?

TRIVELIN.

J'ai visité d'un œil subtil,
La cave où la liqueur se serre.

GÉRONTE.

Mais je la ferme avec grand soin.

TRIVELIN.

Aussi de force ai-je eu besoin :
Deux coups de pied, trois coups de poing,
En ont mis la ferrure à terre.

AIR : *Qu'il pleuve, qu'il vante, qu'il tonne.*

Puis j'ai trouvé dans ma revue,
Du Tokai qui flattoit la vue.

GÉRONTE.

Eh bien ! quels détails superflus ?

TRIVELIN.

Eh bien ! vous ne le verrez plus.

AIR : *Rantam plan, tire lire.*

Mais j'ai pris assurément
Un bon plan.
Au lieu d'en sabler à l'instant,
Je l'ai serré finement
Pour le boire à mesure:
Mais voici, je vous jure,
Le bon de l'aventure.
Pour que vous donniez dedans
En plein plan,
Sans soupçonner nul de vos gens,
Au soupirail, par devant,
J'ai fait une ouverture.

GÉRONTE, *à part.*

Quel savoir me procure
Ce bonnet de Mercure !

(*Il prend une canne & frappe Trivelin avec tant d'action que le bonnet tombe.*)

Çà, rends-le-moi sur le champ
En plein plan.

TRIVELIN.

Si j'avois ce jonc seulement,
Je vous le rendrois vraiment,
Et même avec usure.

AIR : *Ne v'là-t-il pas que j'aime !*

Hélas ! je suis meurtri par-tout !
Ah ! grands Dieux, que de peines !
GÉRONTE.
Ivrogne, tu n'es pas au bout.
TRIVELIN.
Sont-ce là mes étrennes ?
(*à part.*)

AIR : *Comment faire !*

Comment diable a-t-il pu savoir ?
GÉRONTE.
Çà, décampe, ou nous allons voir.
TRIVELIN.
Traite-t-on les gens de la sorte ?
C'est avoir le cœur endurci.
GÉRONTE.
Tu n'as plus rien à prendre ici,
Que la porte.
TRIVELIN.

AIR : *Du Vaudeville des Nymphes de Diane.*

Non, je ne sortirai pas.
GÉRONTE.
Mais voyez le drôle !
TRIVELIN.
Je veux mes certificats.
GÉRONTE.
Oh ! parbleu, tu les auras
Par-dessus l'épaule. *bis.*

SCENE III.

GÉRONTE, *seul, après avoir ramassé le bonnet.*

AIR : *Monsieur Charlot dessus le Pont-au-Change.*

AH, quel bonnet ! sans être magnifique,
D'une vertu magique
Il est, ma foi, rempli :
Qu'il est gentil ! qu'il est joli !
C'est un bonnet unique,
Un bonnet accompli.

SCENE IV.

GÉRONTE et Madame GÉRONTE.

GÉRONTE.

AIR : *Pierrot revenant du moulin.*

JE vois ma femme en ce moment.

Madame GÉRONTE.

Embrassons-nous bien tendrement.
Quand l'esprit est par trop content,
Il rend très-mal tout ce que le cœur sent.

Mais un doux baiser que l'on se prend
Le jour de l'an,
Vaut franchement
Le meilleur compliment.

AIR : *Prends, ma Philis, prends ton verre.*

En vain mon amour l'assiége ;
Il échappe de mes bras.

GÉRONTE, *tournant le bonnet entre ses mains.*

Le mettrai-je ?
Ou ne le mettrai-je pas ?

AIR : *Des portraits à la mode.*

Tout bien réfléchi, quel doute est donc le mien ?
Couvrons-nous sans peur, ma femme m'aime bien.

Madame GÉRONTE.

Oui, mon cher ami, ne te gêne sur rien,
C'est là la bonne méthode.

(*Géronte met son bonnet.*)

Sais-tu qu'en bonnet je te trouve bien laid ?

GÉRONTE.

C'est qu'apparemment la couleur t'en déplaît ;
Mais c'est un cadeau qu'aujourd'hui l'on m'a fait.

Madame GÉRONTE.

Voilà les bonnets à la mode.

AIR : *Le premier jour qu'on aime.*

Si je te caresse aujourd'hui,
C'est pour suivre l'usage ;
Car tu me fais mourir d'ennui.

GÉRONTE.

Quel est donc ce langage ?

Madame GÉRONTE.

Je ne vois dans notre lien,
Qu'un frein que je dévore;
Je t'aimois autrefois. ...

GÉRONTE, *ôtant son bonnet.*

Eh! bien!

Madame GÉRONTE.

Aujourd'hui je t'adore.

GÉRONTE.

AIR: *Servantes, quittez vos paniers.*

Comme j'avois mal entendu!
Je reviens de ma transe.
(*Il remet son bonnet.*)

Madame GÉRONTE.

Perfide! tu n'as jamais eu
Pour moi de complaisance.

GÉRONTE, *à part.*

De quel coup je suis poignardé!

Madame GÉRONTE.

De ton manque de procédé,
Mon cœur enfin s'est décidé
A faire confidence.

GÉRONTE.

AIR: *Quoi! ma voisine es-tu fâchée?*

C'est à ta mere, à tes cousines,
Que tu te plains?

Madame GÉRONTE.

Oh que non!

GÉRONTE.

C'est donc aux voisines,

Madame GÉRONTE.

C'est aux voisins ;
Et même ils m'ont, avec instance,
Tous répondu,
Que j'en devois tirer vengeance.

GÉRONTE.

Je suis perdu.

Madame GÉRONTE.

AIR : *Du fleuve d'Oubli.*

Mais quel regard terrible !
Quel mal vous prend donc là ?

GÉRONTE.

Ah ! ah ! ah !

Madame GÉRONTE.

Je suis tendre et sensible.

GÉRONTE.

Vous ne l'êtes que trop,
Oh, oh, oh !
Mais après ceci je grille
De voir ma fille
Ici.

Madame GÉRONTE, *ironiquement.*

Votre fille ! *bis.*

GÉRONTE, *ôtant son bonnet.*

Oui, ma fille.

Madame GÉRONTE.

AIR : *Jardinier, ne vois-tu pas ?*

N'allez pas, mon cher ami,
Lui faire un accueil morne.

SCENE V.

GÉRONTE, *seul.*

JE ne suis donc qu'un mari,
Moi, qui me croyois chéri
Sans borne. *ter.*

AIR : *Ah ! le bel oiseau, Maman !*

Ah ! le funeste bonnet !
Ce n'est
Qu'un vrai trouble-fête :
Ah ! le funeste bonnet !
Il fait
Trop bien son effet.
Tandis qu'elle m'étrennoit
D'une réprimande honnête,
J'ai senti qu'il me gênoit :
J'en ai par-dessus la tête.

Ah ! le funeste bonnet ! &c.

SCENE VI.

GÉRONTE et LE TRAITEUR.

LE TRAITEUR.

AIR : *L'Amour est un chien de vaurien.*

Je suis, Monsieur, votre Traiteur,
Et de plus votre serviteur :
Si j'ai bonne mémoire,
Vous m'avez dit hier
D'apporter mon mémoire,
Et je l'ai mis au clair.

GÉRONTE, *à part.*

AIR : *Vous avez bien de la bonté.*

Voyons si sa probité
A juste titre est reconnue.

LE TRAITEUR.

C'est pour sa commodité,
Que Monsieur reste tête nue :
C'est trop d'honneur, en vérité,
Pour quelqu'un de ma qualité.

GÉRONTE.

Allons, lisez votre arrêté.

LE TRAITEUR.

Vous avez bien de la bonté.

GÉRONTE.

AIR : *Bon, bon, que le vin est bon.*

D'abord vous espérez en vain
Me passer l'article du vin ;
Le prix m'en épouvante.

LE TRAITEUR.

Monsieur, je ne l'aurois pas cru ;
C'est le meilleur vin de mon crû ;
Chacun m'en complimente.

GÉRONTE, *mettant son bonnet.*

Ma foi ! c'est le cas, ou jamais.

LE TRAITEUR.

Si je le fais
A peu de frais,
Il est du moins aussi mauvais
A quarante
Qu'à trente.

GÉRONTE.

AIR : *Qui peut donc retarder ton zele !*

Fripon ! quand un Traiteur sait faire
Des mémoires d'Apothicaire,
Voilà qui les acquitte au mieux.
(*Il le menace de sa canne.*)

LE TRAITEUR.

Par bonheur, hier j'ai su prendre
Cet argent de Monsieur Léandre,
Pour lui procurer dans ces lieux,
Un rendez-vous mystérieux
Avec votre fille.

GÉRONTE.

GÉRONTE.

Ah ! grands Dieux !

LE TRAITEUR.

AIR : *Dans les Gardes Françoises.*

Je ne crois pas qu'on puisse
Se montrer plus madré ;
Jugez de l'artifice !
Quand vous êtes rentré,
Vîte en Garçon d'Office
Nous l'avons accoutré ;
Quoique neuf au service,
Il s'en est bien tiré.

GÉRONTE, *ôtant son bonnet.*

AIR : *Il est toujours le même.*

Il faut ici que le pendard périsse.

LE TRAITEUR.

Qu'avez-vous donc ? vous paroissez taquin ;
Payez-moi mon souper.

GÉRONTE.

Que l'enfer t'engloutisse.

LE TRAITEUR.

Je vais au Commissaire.

GÉRONTE.

Ah ! le plaisant coquin !

LE TRAITEUR.

Coquin, ou non, c'est lui qui rend justice.

SCENE VII.

GÉRONTE, *seul.*

AIR : *Des billets doux.*

APPROFONDISSONS tout cela,
L'excellent bonnet que c'est-là
Pour un chef de famille !
Ma foi ! ce bonnet vaut de l'or :
Mais il va me servir encor,
Car j'apperçois ma fille.

SCENE VIII.

GÉRONTE, Madame GÉRONTE et SOPHIE.

Madame GÉRONTE.

AIR : *Ah ! il m'en souviendra du Curé de Pomponne.*

AGRÉEZ de nos sentimens
Une nouvelle preuve.
GÉRONTE, *à part.*
Je ne puis la revoir céans,
Sans que mon cœur s'émeuve.
Ah ! il m'en souviendra bien long-tems
De ma premiere épreuve.

AIR : *Allez-vous-en, gens de la noce.*

De grace, permettez, Madame,
Que ma fille reste avec moi.

Madame GÉRONTE.

Je ne sais ce qu'il a dans l'ame ;
Je n'aurois jamais cru, sur ma foi,
Qu'il viendroit un tems où sa femme
Lui pourroit causer de l'effroi.

GÉRONTE.

AIR : *Il a voulu.*

Dans cet instant,
Restez pourtant,
Si cela vous désole ;
Mais promettez-moi strictement
De vous taire complettement.

Madame GÉRONTE.

Femme qui fait un tel serment,
Ne tient pas sa parole.

GÉRONTE, *à part.*

AIR : *De la Romance de Daphné.*

En ce cas je dois, pour cause,
Ici prudemment agir ;
Que le bonnet se repose :
Mais voyons si ma fille ose
Me regarder sans rougir.

SOPHIE.

AIR : *Non, je ne ferai pas.*

Mon cher pere, en ce jour, où la nouvelle année
Resserre avec maman votre doux hymenée...

Madame GÉRONTE.

Ecoutez donc ces vers par l'Amour inspirés.

GÉRONTE.

Parbleu ! voilà des nœuds joliment resserrés.

SOPHIE.

Second Couplet.

Souffrez...

GÉRONTE.

Eh non, morbleu ! je souffre de t'entendre.

SOPHIE.

Souffrez que votre fille...

GÉRONTE.

Ah ! c'est trop bien s'y prendre;
Et si l'on m'a trouvé trop bon jusqu'à présent,
Je ne prétends pas être un pere complaisant.

Madame GÉRONTE.

AIR : *De la béquille.*

Il faut l'être bien peu,
Quand on vous complimente,
Pour gronder avec feu
Cette jeune innocente.

GÉRONTE.

Oui, c'est par innocence,
Et je le crois aussi,
Qu'elle a dans notre absence
Reçu Léandre ici.

AIR: *Qu'en voulez-vous dire?*

C'étoit hier, après soupé.

SOPHIE, *à part.*

Grands Dieux! je souffre le martyre.

GÉRONTE.

Vous croyez donc m'avoir trompé?

SOPHIE.

On a trop bien su vous instruire.

GÉRONTE.

Le Traiteur m'a développé,
Comme il a participé
A ce complot qui m'a dupé.

Madame GÉRONTE.

Que voulez-vous dire? *bis.*

SOPHIE.

Dans ce rendez-vous usurpé,
C'est malgré moi que j'ai trempé.

Madame GÉRONTE.

AIR: *Que j'avois d'impatience.*

Ah! ma fille! quelle affaire!
Suivez-vous donc en cela
L'exemple de votre mere?

GÉRONTE.

Ta, la, la, la.
N'agitons pas ce point là.

DUO.

Mad. GÉRONTE. SOPHIE, *à part.*

AIR : *Quel désespoir !*

Quel désespoir !
Quoi ! toujours m'insulter en face :
Quel désespoir !
Expliquez un propos si noir.

Quel désespoir !
Ce Traiteur auroit eu l'audace....
Quel désespoir !
Oui, Léandre va le savoir.

GÉRONTE, *à sa femme.*

Cessez, cessez, de grace :
Ces pleurs ne sont que grimace :
En suivant votre trace,
Ma fille enfreindroit son devoir !

Mad. GÉRONTE. SOPHIE, *à part.*

Quel désespoir !

Quel désespoir !

GÉRONTE.

Ah ! parbleu ! je quitte la place.

Ce Traiteur auroit eu l'audace...

Mad. GÉRONTE.

Je veux savoir...

Quel désespoir !

GÉRONTE.

Et moi je crains d'en trop savoir.

Oui, Léandre va le savoir.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

GÉRONTE, PHILINTE.

GÉRONTE.

AIR: *Ah ! il n'est pas de fête.*

QUAND on est, comme vous l'êtes,
Un ami de la maison,
Ces façons qu'ici vous faites,
Sont, je crois, hors de saison.

PHILINTE.

Ma résistance importune
Vous céde à la fin lé pas :
(*à part.*)
Ah !
Lorsque jé déjûne,
Moi, jé né dîné pas.

(*Ils s'asseyent tous deux devant une table où le café se trouve tout servi.*)

GÉRONTE.

AIR: *Vaudeville des deux Avares.*

C'est, je crois, le moka le plus rare.

PHILINTE.

On lé sent quand vous lé versez ;
Comme vous n'êtes point avare,
Jé né dis jamais : c'est assez.

AIR : *Les Bourgeois de Chartres.*

Sandis ! quel bon visage !

GÉRONTE.

On me l'a soutenu.

PHILINTE.

Qué d'esprit en partage !

GÉRONTE.

Je ne l'ai jamais cru.

PHILINTE.

Comme on est prévénu
Par votre destinée !
On voudroit vous complimenter ;
On n'a rien à vous souhaiter
Pour la nouvelle année.

GÉRONTE, *à part, et en éternuant plusieurs fois de suite pendant ce couplet.*

AIR : *Je ne suis plus dans l'ignorance.*

Ah ! c'est un ami véridique,
Qui s'intéresse à mon destin ;
Pour le coup, rien n'est plus certain ;
Aujourd'hui mon bonnet magique
Perdroit avec lui son latin.

PHILINTE.

AIR : *Que Pantin seroit content.*

Ah ! qué j'ai lé cœur content ;
Mais d'où vient donc, je vous prie,
Ce fréquent éternument
Qui vous prend
Subitément ?
Né séroit-ce pas lé vent ?
Jé suis un grand imprudent,
Puisqu'en arrivant j'oublie
Dé fermer votre appartément.

GÉRONTE.

Agissons plus simplement ;
C'est trop de cérémonie :
Ne vous gênez nullement ;
C'est l'affaire d'un moment.

PHILINTE, *appercevant le bonnet magique sur une chaise.*

AIR : *Quand on est deux et quand on s'aime.*

Eh quoi ! vous êtes sans bonnet,
Tandis qu'il fait un froid extrême ?
Jé mé fais uné loi suprême
Dé veiller à votre intérêt.
Dé peur d'enrhumer cé qué j'aime,

(*Philinte pose légérement le bonnet sur la tête de Géronte.*)

Jé prétends vous coëffer moi-même.

GÉRONTE.

AIR : *Où est-il le petit nouveau né?*

Mais de prendre un air distrait,
Souffrez que je vous blâme.
Vous avez quelque projet
Qui vous passe dans l'ame :
Que cherchez-vous d'un œil inquiet?

PHILINTE.

Où donc est votré femme ?

GÉRONTE.

AIR : *Va-t-en voir s'ils viennent.*

Elle est chez elle, et pourquoi ?

PHILINTE.

La démande est vaine :
Pour té voir, en bonné foi,
Toute la sémaine,
Crois tu qué jé vienne,
Moi,
Crois-tu qué jé vienne ?

GÉRONTE, *à part.*

AIR : *Vivons comme le voisin vit.*

Le voilà donc ce cher voisin,
A qui, sans nulle gêne,
Ma femme au fort de son chagrin,
Va découvrir sa peine,

PHILINTE.

AIR : *Ça fait plaisir au pauvre monde.*

En vérité,
Dé ta sérénité
Jé né puis m'empêcher dé rire;
Tu n'as donc point
Senti comme en tout point
En erreur jé cherchois à t'induire.
Dans ton manoir,
Lé soir,
Si pour lé jeu,
Morbleu,
Tu mé fais voir la plus pétite envie,
Soudain jettant les as
A bas,
Je suis pic et répic
Par tic,
Et jé perds galamment la partie.

Second Couplet.

Si par hasard
Il s'éleve un brouillard
Sur votré conjugale flamme,
Moi tout d'abord,
Eusses-tu même tort,
Devant toi jé blâme
Madame.
C'est chaqué jour
Un tour:
Comme avec toi,
Ma foi,

Jé né suis pas tout-à-fait dans mon centre,
Entré nous franchément,
Souvent
Quand tu viens dé déhors
Jé sors,
Et quand tu sors, c'est alors
Qué j'entre.

GÉRONTE.

AIR : *Ah ! Maman, que je l'échappai belle !*

Ah ! grands Dieux ! que j'en apprends de belles !
Après tout cela, croyez donc aux amis fideles.
Ah ! grands Dieux ! que j'en apprends de belles !
Mais où courez-vous ?

PHILINTE.

Dépuis quand sériez-vous jaloux ?
Un mari qui voit cés bagatelles
Doit d'un front sérein
Toujours sé mettre au-dessus d'elles ;
Quand l'Hymen té couvre dé ses ailes,
C'est vivre à démi,
Qué dé rédouter son ami.

GÉRONTE.

Ah ! grands Dieux ! &c.

PHILINTE.

AIR : *Où le mettrons-nous, ma Commere ?*

Mais voici quelqu'un, sur mon ame,
Qui démande votré entrétien ;
Céla mé fournit lé moyen,

Vous

Vous m'entendez bien,
Vous mé comprenez bien,
Dé faire ma cour à Madame.

GÉRONTE.

Je vous suis pour qu'il n'en soit rien.

SCENE II.

LÉANDRE, *seul.*

AIR : *Quelque chemin que tu prennes ;* (de Florine.)

DE la lettre de ma Belle,
Grands Dieux, que je suis surpris !
Pour mon cœur quelle nouvelle !
Quoi ! son pere a tout appris !
Par une adresse continue
Joignons l'amour au devoir ;
Excusons-nous de l'avoir vue,
En cherchant toujours à la voir.

SCENE III.

LÉANDRE et GÉRONTE.

GÉRONTE, *toujours le bonnet sur sa tête.*

AIR : *De tous les Capucins du monde.*

Je ne crois pas qu'il y revienne ;
Je l'ai chassé pour son étrenne :
Le diable soit de tels amis !

LÉANDRE, *à part.*

Ah ! je vois trop à sa colere,
Que ce Traiteur m'a compromis,
En dévoilant tout ce mystere.

AIR : *C'est une excuse.*

Agité par un vrai remord,
Ici, Monsieur, de tout mon tort,
Souffrez que je m'accuse ;
Mais si j'ai commis cet écart,
Votre fille n'a point de part...

GÉRONTE.

Mauvaise excuse !

SCENE IV.

LE DOCTEUR et les Précédens.

LÉANDRE.

AIR: *Vaudeville des Femmes vengées.*

AH! Monsieur, j'adore Sophie;
Mais je possede aussi son cœur:
Faut-il donc qu'on la sacrifie,
En la mariant au Docteur?

LE DOCTEUR.

Avec quelle insolence il ose.

LÉANDRE.

Vous savez beaucoup sans doute; mais
Vous ne savez pas une chose,
C'est que nous nous verrons de près. *bis.*

LE DOCTEUR.

AIR: *De la Confession.*

Comment en repos
Souffrez-vous ces propos
En face?

GÉRONTE.

Mon cher, entre nous,
Cela ne s'adresse qu'à vous.

LE DOCTEUR.

C'est chez vous que l'insulte se passe ;
Prévenez l'audace.

GÉRONTE.

Vous avez raison ;
Mais tenez, de grace,
A ma place,
Faites sans façon,
Tous les honneurs de ma maison.

LÉANDRE.

AIR : *Pour la Baronne.*

De tes oreilles,
Puisqu'enfin tu m'entends si mal,
Demain j'ai peur, si tu t'éveilles,
Que ce ne soit mon cher rival,
Sans tes oreilles.

LE DOCTEUR.

AIR : *Du Vaudeville des Chasseurs.*

Est-ce ainsi que l'on traite un Maître,
Dont les talens sont avérés ?
Le plus grand Médecin peut-être...

LÉANDRE.

Ah ! tant mieux, vous vous panserez.

LE DOCTEUR.

Le plus habile Géographe....

LÉANDRE.

Choisissez donc votre terrein.

LE DOCTEUR.

Qui fait des vers d'un goût divin. . .

LÉANDRE.

Eh bien ! faites votre épitaphe.

GÉRONTE, *mettant son bonnet pour les séparer.*

AIR : *Ton humeur est, Catherine.*

Votre humeur, Monsieur Léandre,
N'est point du tout de mon goût.
J'ai commencé par attendre ;
Mais vous me poussez à bout.
Epargnez-vous cet esclandre ;
J'ai droit d'empêcher, je croi,
Qu'on insulte ainsi mon gendre,
Sur-tout quand il est chez moi.

LE DOCTEUR.

AIR : *Ma Mere m'a mariée.*

J'allois, dans ma furie,
Me battre comme il faut.

GÉRONTE.

Ah ! qu'il aime Sophie !

LE DOCTEUR.

Eh ! non, voici le mot.
Je n'exposois ma vie,
Que pour avoir sa dot.

GÉRONTE.

Ciel ! qu'entends-je ?

LÉANDRE.

Ciel ! qu'entends-je ?
Permettez que je vous venge.

LE DOCTEUR.

A l'aide ! au meurtre ! holà !
Il me tuera.

SCENE V.

Madame GÉRONTE, SOPHIE, et les Précédens.

SOPHIE.

AIR : *Il n'est pire eau que l'eau qui dort.*

Dans quel état je vois ici Léandre ! . . .

LÉANDRE.

A votre aspect je deviens plus humain ;
Mais votre cœur, que j'ai voulu défendre,
M'a mis les armes à la main.

Madame GÉRONTE.

AIR : *Lison dormoit.*

C'est sans doute quelque sottise,
Que dans son délire imprudent,
Mon époux se sera permise,
Pour commencer le nouvel an.

Après avoir chassé Philinte,
Dans quelle scene le voilà !

GÉRONTE.

Laissons cela. *bis.*

Madame GÉRONTE.

C'est sans cesse nouvelle plainte. . .

GÉRONTE.

Laissons cela,
Et terminons ces débats-là.

LÉANDRE.

AIR : *Mon petit cœur.*

Je vous le répete encor,
Votre fille a su me plaire ;
Mais s'il faut que ce trésor
Passe à ce cœur mercenaire,
Dans mon amoureux transport,
A mes jours je ne tiens guere,
Je terminerai mon sort.

GÉRONTE.

La mort,
C'est un peu fort.

SOPHIE.

Second Couplet.

J'ai fait un pénible effort
Jusqu'à présent pour me taire ;
Mais pourtant, malgré son tort,
Votre fille vous est chere ;
Si vous unissez son sort

Au Docteur qui ne l'aime guere,
L'ennui la tueroit d'abord.

GÉRONTE.

La mort,
C'est un peu fort.

LE DOCTEUR.

Troisieme Couplet.

Si, quand nous serons d'accord,
Vous ne vous hâtez, beau-pere,
De rendre presque d'abord
Ma femme votre héritiere;
Comme Docteur, sans remord,
Cela ne nous coûte guere,
Je vous signe un passe-port.

GÉRONTE.

La mort,
C'est un peu fort.

Madame GÉRONTE.

AIR : *Non, non, non, je n'en dis pas davantage.*

Si vous faites encor tapage,
En vous livrant à vos soupçons,
Si vous n'avez pas en ménage,
Désormais de bonnes façons,
Des amis du voisinage
N'écoutant que la leçon...

GÉRONTE.

Eh! non, non, non,
N'en dites pas davantage.

(*Il ôte son bonnet.*)

AIR : *Des Trembleurs.*

Docteur, je vous congédie ;
Vous n'aurez point ma Sophie,
Ni mon argent, ni ma vie.

LE DOCTEUR.

D'où vient donc ce changement !

GÉRONTE.

Sors, ou je te fais connoître,
Que la porte, pour un traître,
N'est souvent que la fenêtre.

LE DOCTEUR.

Il est fou certainement.

SCENE VI et derniere.

GÉRONTE, Madame GÉRONTE, SOPHIE et LÉANDRE.

GÉRONTE.

Second Couplet et même Air.

(*à Léandre.*)

QUANT à vous, restez en vie ;
Et toi, ne meurs pas, Sophie :
Tous les deux je vous marie.

LÉANDRE et SOPHIE.

Ah ! que ces momens sont doux !

GÉRONTE, *à sa femme.*

Toi, je saurai te surprendre
Par une amitié si tendre,
Que tu ne voudras plus prendre
D'autre ami que ton époux.

VAUDEVILLE.

GÉRONTE.

AIR : *Il n'est pas de bonne fête sans lendemain.*

CE bonnet que Mercure
M'a, cette nuit, apporté,
A travers l'imposture,
Fait percer la vérité;
Maintenant il m'embarrasse.
Çà, mon gendre, s'il vous plaît,
Essayez vîte à ma place,
De ce bonnet.

LÉANDRE.

Encor bien que l'épreuve
M'assurât de son amour,
Je veux chérir sans preuve
Celle qui vous doit le jour.
Du petit Dieu de Cythere,
C'est le bandeau qui me plaît;
Comme époux je le préfere
A ce bonnet.

Madame GÉRONTE.

Donnez, donnez, de grace.
Puisqu'en mes mains le voilà,
Il va prendre la place
De celui que j'ôte-là.
(*On voit s'enlever le bonnet de Mercure.*)
Mais quelles forces nouvelles
Le font partir comme un trait !
Mercure a prêté ses ailes
A son bonnet.

SOPHIE, *au Public.*

Messieurs, si ces Etrennes
Vous ont fait rire un moment,
L'Auteur attend les siennes,
Et l'Acteur également ;
Car c'est pour eux une fête,
En cherchant ce qui vous plaît,
De ne faire qu'une tête
Dans un bonnet.

FIN.

LA

LA MATINÉE ET LA VEILLÉE VILLAGEOISES, OU LE SABOT PERDU, DIVERTISSEMENT

En deux Actes et en Vaudevilles;

Représenté, pour la premiere fois, à Paris, le Mardi 27 Mars 1781; et à Marly, devant LEURS MAJESTÉS, *le Vendredi 27 Avril suivant, par les Comédiens Italiens Ordinaires du Roi.*

PERSONNAGES.

Le Pere THOMAS.
La Mere THOMAS.
BABET.
COLIN.
LE MAGISTER.
MICHAU.
ALAIN.
LUCAS.
MADELAINE.
THÉRESE.
ISABEAU.
CATEAU.
Troupe de Paysans et Paysannes de tout âge.

LA MATINEE ET LA VEILLÉE VILLAGEOISES, OU LE SABOT PERDU, DIVERTISSEMENT.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente une Place de Village; il est à peine jour, et il a neigé toute la nuit.

SCENE PREMIERE.

COLIN, *seul.*

AIR : *Qu'il pleuve, qu'il vente, qu'il tonne.*

Qu'i pleuve, qu'i vente, qu'i neige,
Quand la nuit est longue, on l'abrege;
Conduit en ces lieux par l'Amour,
J'y varrons clair comme en plein jour.

AIR: *Ne dérangez pas le monde.*

Pisque mon espoir se fonde
Sur ce rendais-vous secret,
Dans not' amoureuse ronde,
Tâchons, en Amant discret,
De n'être pas vu du monde,
Et de l'être de Babet.

Ce demi-jour me seconde;
C'est-là que demeur' Babet!
Queu voluptai sans seconde!
Tendre Aurore, s'i vous plaît,
N'éclairais pas plus le monde,
Laissais le Ciel comme il est.

Crions pour qu'alle réponde,
Babet! ma chere Babet!

SCENE II.

COLIN, BABET.

BABET, *à la fenêtre.*

Vous voulais donc que je gronde...
Un peu plus bas, s'i vous plaît,
Tout doit dormir dans le monde,
Hormis Colin et Babet.

COLIN.

AIR: *Ne m'entendez-vous pas?*

On peut parlai plus bas,
Mon aimable Bergere,

On peut même mieux faire
Sans parlai ; mais, hélas !
Ne descendais-vous pas ?

AIR : *Ah, ah, ah, ce n'est pas cela.*

Qui peut donc retenir vos pas ?

BABET, *à part.*

La cruelle aventure !

COLIN.

Seroit-ce la peur des frimats ?
Seroit-ce la froidure ?

BABET.

Ah, ah, ah, ah,
Ce n'est pas cela,
Colin, c'est me faire injure !

AIR : *Quoi, ma voisine, es-tu fâchée !*

Premierement, ma mere emporte,
Drès qu'i fait noir,
La grosse clef de notre porte,
Quand viant le soir,
Et pis mes sabiaux all' renfarme.
C'est qu'all' a peur
Qu'i n'marriv', si j'sortions d'la farme,
Queuque malheur.

COLIN.

AIR : *Que ne suis-je la fougere !*

Quoi, Babet, c'est donc à dire
Que je s'rons venu pour rian ?
Non, morguen', n'y a pas d' quoi rire,
Mais j'avise un bon moyan :

J'vons montai, ne vous déplaise,
Su' c't orm' qui là m'semble mis,
Pour qu'j'y déniche à mon aise
Le baisai qu' tu m'as promis.

BABET.

AIR : *Babet, que t'es gentille !*

C't âbre est trop loin du mur ;
Quelle ardeur te transporte ?
Colin, tu n'es pas sûr,
En y montant d'la sorte,
D'pouvoir apaisai
Par un doux baisai
Le biau feu qui nous grille.

COLIN.

Va, ça m's'ra toujoux bian gracieux ;
Car j'plan'rai su' toi d'tous mes yeux,
Et par ainsi j'en varrons mieux,
Babet, que t'es gentille.

(*Colin monte sur l'arbre, et ils font l'un et l'autre des efforts inutiles pour s'embrasser.*)

AIR : *De la ronde de Lucile.*

Avance-toi comm' ça,
Qu'ta main puisse atteindre à la mienne,
Avance-toi comm' ça.

BABET.

Tu m'fait peur en t'risquant tant qu'ça.
V'là ma main dans la tienne,
Contentons-nous de ça.

COLIN.

Non, morguenne!
Faut que j'prenne
Un baiser par-d'ssus ça.

BABET.

J'sommes trop loin pour ça.

BABET et COLIN.

Mais jarni, comm' ça fait de la peine
De renoncer à ça,
Quand i ne s'en faut que de ça!

BABET.

AIR *Languedocien.*

Attends
Queuques instans,
Car je prétends
Par un tartagême,
Qu'avant biaucoup de tems
Si tu descends,
Nous soyons contens.

COLIN, *descendant de l'arbre.*

L'avis m'plaît
Tout comme à toi-même;
Mais queu secret,
Pour un cœur qui t'aime,
Babet!
J's'is inquiet
D'savoir tout dret
Queul est ton projet.

Hélas!
Je n'l'entends pas...

Morgué, qu'en bas
All' tarde à paroître!
Quand j'vian d'baisai sa main,
S'roit-il humain
De m'laisser en ch'min?
Jusqu'à ce point son cœur s'roit-i traître?
C'badinage est biaucoup peut-être
Pour toi;
Mais su' ma foi,
J'sens, jarniguoi,
Qu' c'est trop peu pour moi.

Sans ça
J's'rois resté là
Comme un oisiau parché su' la branche.
(*Babet sort de la maison.*)
Mais j'crois
Que j'l'apperçois,
Embrassons-la vît' en tapinois.

BABET.

Dans l'plaisir où qu'ton cœur s'épanche,
C'n'est pas agi' d'eun' maniere franche;
Comment te pardonnai
De m'prendre ainsi c'que j't'allions donnai?

COLIN.

AIR: *Du Vaudeville des Sabots.*

Ta plainte me désespere;
Mais par queux moyans nouviaux
As-tu donc trouvai, ma chere,
Ce remede à tous nos maux?

BABET.

Quand on aime, tout prospere,
J'ons pris la clef de mon pere,
Et de ma mere à propos
J'ons trouvai les vieux sabiaux.

COLIN.
T'as trouvai les vieux sabiaux ? } *Ensemble.*
BABET.
J'ons trouvai les vieux sabiaux. }

COLIN.

AIR : *De Florine.*

Morgué ! qu' ta mere est bian sauvage ;
Son himeur croît de jour en jour.

BABET.

C'est que l'Magister du village
L'i a parlai pour moi d'amour ;
Mais je ne s'is pas si folle
Que d'écoutai c'vieux malin,
Et d'être maîtresse d'école,
Quand je la s'is de Colin.

COLIN.

Pour qu' sa prétention soit bannie,
J'veux qu' ton per' connoiss' ma passion.
Quand c'soir la Veillai s'ra finie,
J'l'i frons ma déclaration.
Il est joyeux, et dans son ame
J'trouv'rons sûr'ment un appui,
En l'i prouvant qu' pour toi ma flamme
Egal' ton amour pour lui.

BABET.

AIR : *Pierrot sur le bord d'un ruisseau.*

Il est vrai qu' mon pere est si bon
Qu'tu peux sans crainte,
Lui portai cett' atteinte ;
Mais d'certain bruit j'ons queuqu' soupçon.
Laiss'-moi rentrai dans la maison.

COLIN.

Un mot encor : laiss'-là ta crainte.

BABET.

Et non, Colin, c'est l'Magister que v'là !
(*Ils s'enfuient tous deux, chacun de son côté.*)
J'sens, en courant, mon sabiau qui s'en va....
Ah ! ah ! j'crois qu'il y restera.

SCENE III.

LE MAGISTER, *dans le fond du Théâtre.*

AIR : *Ah, ah, ah, Monsieur le Magister !*

AH, ah, ah ! faut-il que l'amour
Me tourmente ainsi nuit et jour ?
Par cent argumens tour-à-tour,
Je combats ma flamme,
Mais la raison
N'a pas raison
En comparaison.

Ah, ah, ah! c'est pour toi, Babet,
Que je brûle d'un feu secret.
Depuis que ton minois me plaît,
Je sens dans mon ame
Un plus grand Magister que moi
Qui me fait la loi.

AIR : *Lison dormoit.*

O Ciel! que vois-je sur la neige?
Des pieds par-ci, d'autres par-là.
Pour découvrir tout ce manege,
Mettons les miens dans ces grands-là.
Chez le Galant de ma Bergere
Cette trace me conduira.
Suivons cela,
Oui, c'est par-là.
Je suis perdu! la chose est claire;
Car, c'est Colin qui loge là.
C'est donc pour lui qu'elle en tient là.

Oui, Babet, d'après mes remarques,
Au rendez-vous ne couroit pas.
Mais, Colin, si j'en crois ces marques,
Alongeoit grandement le pas.
Plus je calcule ces distances,
Et plus je vois que c'est de là,
Oui, c'est de là *bis.*
Qu'ils se sont fait des révérences.
Oui, cest de là. *bis.*
En seroient-ils donc restés là?

Allons. . . que mes soupçons s'éloignent;
Mais cependant, attention;
Ici, dans leurs pas qui se joignent,
Je vois de l'opposition.

Elle n'est donc pas si sauvage!
Je lui passois tout jusque-là.
Il me faudra
La planter là.
Ils se sont embrassés, je gage,
Colin par-ci, Babet par-là;
On n'est pas plus près que cela.
(*Il apperçoit le sabot de Babet.*)

AIR : *De la découpure.*

O destin! voilà de tes coups!
Que vois-je par terre?...
Le sabot d'une Bergere...
Ah! Babet, seroit-il à vous?
Je ne le crois pas, mais loin de filer doux,
Dépêchons, dépêchons, dépêchons-nous
D'apprendre au village
Ce trait de libertinage,
Dépêchons, dépêchons, dépêchons-nous:
Qui perd son sabot, ne sauroit être absous.

Mais où m'entraîne un feu jaloux?
Prenons des mesures
Pour avoir des preuves sûres.
Emportons chez moi là-dessous
Ce muet témoin d'un affreux rendez-vous.
Modérons, modérons, modérons-nous:
N'en parlons aux meres
Qu'après le départ des peres.
Modérons, modérons, modérons-nous:
Elles peuvent seules servir mon courroux.

(*Il rentre, et on entend dans le lointain une bande de Paysans, à la tête desquels est Colin qui vient réveiller ceux de ce quartier-là.*)

SCENE IV.

SCENE IV.

COLIN, et autres PAYSANS et PAYSANNES.

COLIN.

AIR: *De la Chasse du Roi et le Fermier.*

ALLONS, allons au bois,
Rassemblais-vous tous à ma voix.
LE CHŒUR.
Allons, allons au bois,
Rassemblons-nous tous à sa voix.
COLIN.
La neig' blanchit nos toits;
Mais i faut bravai les grands froids,
Que j'crois;
L'soleil et l'villageois
Devont se lever à-la fois.
LE CHŒUR.
La neig' blanchit, &c.

COLIN, *frappant à la porte du pere Thomas.*

AIR: *Réveillez-vous, belle endormie.*

Pisqu'à partir on se dispose,
On n'attend plus qu'vous, Per' Thomas.
THOMAS, *en dedans.*
I me manque encor queuque chose.
Attendais-moi: je n'tard'rai pas.

ALAIN.

AIR : *Il n'est point de bonne fête.*

Aveuc toi, Madelaine,
Comm' j'travaill'rons, jarniguoi !
La fatigu' sera vaine,
Drès qu'tu t'associe' à moi.
Mais afin qu'tout' la journée
J'soyons gais comm' des pinçons,
Désallourdis ma coignée
Par des chansons.

MADELAINE.

AIR : *Du Gondolier Vénitien.*

Si ma voix peut t'distraire,
Tu peux compter, Alain,
Que j'chant'rons pour te plaire
Toujours queuque refrain ;
Mais croi qu'ta Madelaine
N'pourra pas trop s'réjoui
De t'voir prend' tout' la peine,
Et d'l'i laissai l'plaisi.

LUCAS.

AIR : *Il n'est pas de bonne fête.*

Tian, ma chere Tharaise,
Maugré que j'soy' bian joyeux,
Si tu veux rend' plus aise
C'tilà qu'est ton amoureux ;
Ne reste pas éloignée
De l'âbre que j'choisissons.

Rian n'fait entrai ma coignée,
Comm' tes chansons.

THÉRESE.

AIR : *Du Gondolier Vénitien.*

Y a queuqu' chose qui m'tracasse :
C'est qu'tu sais bian, Lucas,
Qu'Amour, queuqu'tems qu'i fasse,
Veut queuqu'fois parlai bas ;
Et quand g'ny a pas d'feuillage,
On d'meur' tout interdit,
De c'que le voisinage
A vu ce qu'on c'est dit.

MICHAU.

AIR : *Il n'est point de bonne fête.*

Pour me mettre à l'ouvrage,
I n'faut pas moins qu'Isabiau.
Car dans la forêt, j'gage,
Qu'i n'fait pas encor trop biau.
I gel' tant la matinée,
Que je j'trions, sans façons,
Le manche après la coignée,
Sans tes chansons.

ISABEAU.

AIR : *Du Gondolier Vénitien.*

Y'a queuqu'chose qui m'chagraine ;
C'est qu'dans l'fond des forêts
Y a toujours par douzaine
D'ces échos indiscrets.

Et drès qu' j't'appell', j'enrage
Qu'ton nom soit répété,
J'croi qu' d'aut' fill' du village
T'ap'lont de leu côté.

SCENE V.

Les Précédens, le Pere et la Mere THOMAS.

La Mere THOMAS.

AIR *d'une Allemande.*

OH ! qu'nenni dà, Thomas,
Je n'veux pas
Qu'ma fill' fasse un seul pas
Sans que j'veille ses appas ;
Car dans ce siecle, hélas !
Combian ne met-on pas
D'familles dans l'embarras ?

Le Pere THOMAS.

Eh bian, n'en parlons pas ;
Cri' plus bas,
Fais comme tu voudras ;
Mais tu nous verseras,
Ainsi qu'à ces bons gâs,
De quoi nous met' dans l'cas
D'y aller à tour de bras.

(*Chacun pose sa coignée, et boit un coup.*)

AIR : *Au coin du feu.*

L'bon Seigneur d'not' village
A pitié d'chaqu' ménage
Dans ces grands froids.
I nous parmet qu'en troupe
J'allions faire une coupe
Au fond du bois.

De la morte ramée,
Comme à l'accoutumée,
Faisons un choix.
Qu'au travail les bras s'montent,
Et qu'les fagots se comptent
Au fond du bois.

Pourtant s'i nous arrive,
D'donnai sur queuqu' branche vive
En tapinois,
N'en coupons qu'un p'tit nombre,
C't'été nous faudra d'l'ombre
Au fond du bois.

(*Aux filles.*)

Mais croyais qu'il est sage
De se mett' à l'ouvrage
Aux mêm's endroits,
Car pour peu qu'on s'dérange,
Dans c'tems-ci l'loup vous mange
Au fond du bois.

(*On reprend en chœur la fin, en s'en allant.*)

SCENE VI.

LE MAGISTER.

AIR : *Nous sommes Précepteurs d'Amour.*

Enfin, les voilà donc partis !
Saisissons l'instant favorable ;
Faisons passer dans les esprits
Le trouble affreux qui nous accable.

AIR : *Du Port Mahon.*

Dans le feu qui m'emporte,
Frappons, frappons, frappons à la porte
Des Vieilles, qu'il m'importe
De mettre du secret.

LES MERES, *à la fenêtre, et l'une après l'autre.*

Qu'est-c'que c'est ? qu'est-c'que c'est ? qu'est-c'que c'est ?

LE MAGISTER.

L'honneur est en défaut :
Sachez qu'ici tantôt,
Fillette du village
Qui n'est, qui n'est, qui n'est pas trop sage,
A perdu, quel dommage !
A perdu son sabot.

LES MERES.

Son sabot ! son sabot ! son sabot !

LE MAGISTER.

Il faut
Sur ce sabot,
Surseoir
Jusqu'à ce soir,
Une enquête exemplaire.
En attendant, chez moi je le serre;
Mais je crois nécessaire
Que vous le visitiez.

LES MERES.

Volontiers, volontiers, volontiers.

(*Elles descendent.*)

La Mere THOMAS, *restant à la fenêtre.*

AIR: *Des Pendus.*

Cheuz vous je ne peux nullement
Allai prend' de renseignement,
Parc'que j'laiss'rois Babet seulette,
Et qu'l'amour qui sans cess' la guette,
Si j'm'absentois un seul moment,
Prendroit cheux elle un droit d'logement.

AIR: *Monsieur le Prévôt des Marchands.*

Et puis drès que la nuit paroît,
Comm' j'enferm' les sabiaux de Babet,
Je n'crois pas qu' c'tilà soit d'ma fille;
Mais au rest' à la veillai c'soir,
Pour le repos de la famille,
Cheux moi vous pourrais me l'fair' voir.

(*Elle rentre, et les autres Meres paroissent dans le fond de la Scene.*)

CHŒUR DES VIEILLES.

AIR : *Vive l'Amour pour nous mieux secourir.*

Que ce sabiau soit par nous vérifié,
J'en tirerons au moins queuqu' conjecture,
Et pour nos fill' sans aucune pitié,
D'not' indulgenc' rabattons la moitié.

LE MAGISTER.

Concevez-vous la cruelle aventure
De ce tendron qu'on n'a point épié?
Fille qui perd une fois sa chaussure,
Ne trouve plus de chaussure à son pié.

CHŒUR DES VIEILLES.

Que ce sabiau, &c.

(*Elles entrent dans la maison du Magister, avec lui.*)

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le Théâtre représente l'intérieur d'une Chambre rustique éclairée par des Lampes. Toutes les femmes sont occupées à filer, les vieilles d'un côté, et les jeunes de l'autre.

SCENE PREMIERE.

La Mere THOMAS, BABET et toutes les PAYSANNES.

La Mere THOMAS.

AIR: *Mon p'tit cœur, vous n'm'aimez guere.*

IL N'EST pas d'pir revenant
Qu' c'tilà qui r'viant dans l'Village:
Quoiqu'il ait form' d'un enfant,
I n'en fait pas moins d'ravage.
Mais les fill' qu'ont maintenant
Pus d'courage
Qu'en mon jeune âge,
En l'sentant v'nir pas à pas,
Hélas!
Ne tremblont pas.

Dans les bois i rod' souvent ;
Et quand on cueill' les violettes,
I s'entend
Avec le vent,
Pour soul'ver les collerettes.
Mais les fill', &c.

Par la ch'minée i descend
Dans la chambr' où l'on sommeille,
Tir' les rideaux brusquement
Jusqu'à tant qu'on se réveille.
Mais les fill', &c.

D'aut'tes fois comm' un chat-huant,
Avec ses ail' déployées,
On l'a vu maleignement
Soufflai la lampe aux veillées.
Mais les fill', &c.

Enfin, on sait qu'un r'venant
Traîn' ses chaînes à la ronde ;
Et c'tilà, qu'est pus méchant,
Les fait porter à tout l'monde.
Mais les fill', &c.

BABET.

AIR : *Chanson, chanson.*

Pisque l'amour est si tarrible,
Et qu' c'est un fantôm' si nuisible,
Je crois, Maman,
Qu'eune fille doit au plus vîte
Prendre un mari pour mettre en fuite
Ce revenant.

La Mere THOMAS.

AIR : *Chacun à son tour.*

Taisai-vous, petite arrogante.
Qu'est-c' qui vous parle ici d'amour ?

ISABEAU.

V'la'ti pas qu'eun' querell' naissante
Veut bannir la joi' de c'séjour :
Par le r' frain d'queuqu'air qui nous contente,
Empêchons-la d'sortir en ce jour.
Chacun à son tour,
I faut qu'on chante,
Chacun à son tour.

BABET.

AIR : *Des Bergeres du Hameau.*

Qu'est-c' qui sait cet air nouviau
Que Colin, avec tant d'grace,
Repet' su' son chalumeau,
Et qui courr tout le hameau :
C'est la Veillai qu'on y r'trace :
Ça vianroit bian à propos.
Alle finit, j'crois, par ces mots :
Voilà le loup qui l'embrasse.
I ne m'en reste que ces mots :
Voilà le loup qui l'embrasse.

La Mere THOMAS.

AIR : *Cahin, caha.*

Oh ! qu'non, ma fille :
C'est un point résolu,

Et par les mer' conclu,
Qu'on ne chantera plus
Ces refrains superflus
Où qu'la malice petille :
Car pendant tous ces biaux airs là,
Vos oreill' s'réjouissent,
Vos yeux d'joi' s'remplissent,
Vos mains s'ralentissent,
Vos cœurs réfléchissent,
Et vos rouets vont cah'n, caha. *bis.*

BABET, *à part.*

AIR : *Ah ! ah ! quel dommage !*

Y'a d'l'extrordinaire
Dans ces traits méchans.
Vienn' eun' fois mon pere
Aveuc les jeunes gens ;
Ah ! ah ! ah ! j'croi, ma mere,
Qu'ni vous, ni les aut'tes mamans,
Vous n'les frais pas taire.

SCENE II.

SCENE II.

Les Précédentes, le Pere THOMAS, et tous les PAYSANS.

Le Pere THOMAS.

AIR : *D'une Bourée Saintongeoise.*

CA, not' minagere,
Y'un peu de repos,
J'croyons nécessaire
D'cessai les travaux :
Les garçons du village
Sont de loisi.
L'jour est pour l'ouvrage,
L'soir pour l'plaisi.

La Mere THOMAS.

I faut qu'on dépouille,
Dut-on se fâchai,
Encore c'te quenouille,
Avant de s'couchai.

LES PAYSANS, *s'asseyant tous aux pieds des Paysannes.*

Aidons notre amante,
Ce s'ra tôt fait.

COLIN.

Pisqu'ça se présente,
J'aid'rons Babet.

Le Pere THOMAS.

AIR : *Du Vaudeville de la Rosiere.*

Chantons tretous en travaillant,
L'plaisi qu'on goûte à nos Veillées,
Quand ces fillet' s'en vont filant.
Vous, par des chansons éveillées,
Donnais, donnais, jeunes amans,
Du fil' à r'tordr' à leux mamans.

COLIN.

Tâchais d'rencontrai deux beaux yeux
Tandis qu' les mains sont à l'ouvrage,
Et de vos propos amoureux,
En suivant l'fil' aveuc courage,
Donnais, donnais, &c.

Le Pere THOMAS.

Tandis que l'rouet en f'sant son tour,
Ramass' l'chanvre avec vîtesse,
En filant le parfait amour
Aux pieds d'vos gentilles maîtresses,
Donnais, donnais, &c.

COLIN.

Si l'chanvre alloit s'casser en deux,
En l'ratachant soyons utiles;
C'est sur-tout à serrai des nœuds,
Qu'i faut montrai qu' nous somm's habiles.
Donnais, donnais, &c.

La Mere THOMAS.

AIR : *Dodo, l'enfant do.*

La belle chanson que voilà
Pour enseignai tout' c'te jeunesse !

Dans le village, après cela,
Qu'on cherche donc de la sagesse.
Oh ! quand l'Magister entrera,
Comm' chaqu' fille déchantera !
Mais pisqu'i n'viant pas,
Courons le cherchai de ce pas.

(*Toutes les meres sortent.*)

Le Pere THOMAS.

Même air.

Qu'est-c' qu'on parl' donc du Magister ?
Et quoi qu' leu sortie
Signifie ?

BABET.

Pendant tout l'jour all's ont eu l'air
D'entrai contre nous en furie.

Le Pere THOMAS.

Tant qu' vos plaisirs s'ront innocents,
Vous pourrais rir' mangré leux dents.
Mamans,
Il est tems
D'laissai chantai vos enfans.

Avec les Payfans, à la cantonnade.

SCENE III.

Le Pere THOMAS, les PAYSANS et les FILLES.

MICHAU.

AIR : *Toujours seule, disoit Nina.*

VENTREGUENNE ! est-c' qu'on s'en ira
Sans jouer à la main-chaude ?

Le Pere THOMAS.

Nenni, car v'là Colin déja
Sur les genoux de Claude.

COLIN.

Savoir si chaqu' fill' en joûra ?

Le Pere THOMAS.

Eh ! ouidà ;
Tout l'mond' en sera :
On en dira
Ce qu'on voudra.

COLIN.

En c'cas, Papa,
M'y voilà.

BABET, *en lui frappant dans la main.*

Clà.

COLIN.

AIR : *Sous un ormeau.*

Quant à c'qu'est d'ça,
J'ons connoissanc' de c'te main là.
C'est Mamsell' qui va
Me remplaçai.

BABET.

M'y voilà.

Le Pere THOMAS.

Cla.

BABET.

J'm'attendois que c'coup-là
Partiroit d'eun' aut' main que c'tell'-là.
R'gardons par-ci, par-là.
Ça n'viant pas des figur' que j'vois là;
Eh mais oui dà.
Qu'est-c' donc qui s'cach' dans ce coin là?
Ah! c'est mon Papa.
Vous m'remplac'rais.

Le Pere THOMAS.

M'y voilà.

UN PAYSAN, *en le frappant rudement.*

Cla.

Le Pere THOMAS.

AIR : *Des Trembleurs.*

Ah! jarniguoi! queu taloche!
M'est avis qu'i m'pousse eun' cloche;
Mais c'est assez que j'l'empoche,
Et je m'retire à l'écart.

COLIN.

N'êtes-vous pas ici l'maître ?
Pisque vous trouvez c'jeu traître,
On s'ra bian pus gai peut-être,
En jouant à colin-maillard.

Le Pere THOMAS.

AIR: *V'là c'que c'est qu' d'aller aux bois !*

Oui, j'aim' bian mieux qu' vous fassiez choix
D'un jeu qui n'soit pas tant sournois.

COLIN, *à part.*

Ne nous f'sons pas priai deux fois.
(*Haut.*)
Çà, qu'on s'évertue ;
Qu'on m'cache la vue :
(*à part.*)
Et nous, tâchons, en fin matois,
D'avoir nos yeux au bout d'nos doigts.

Le Pere THOMAS.

AIR: *C'est la fille à la mere Simone.*

Çà, parmi vous, qu'es-c' qui s'apprête
A nous donner un bavolet ?

LES FILLES.

D'vant des garçons s'roit-il honnête
D'en dégarni notre collet ?

BABET.

Ecoutais-moi. Vous savais bian, mon pere,
Que depuis queuque tems ma mere
M'en met jusqu'à trois ;
Et c'est, je crois,

Peur des grand froids.
J'l'i prêt'rai c'lui de d'sus
De ces fichus.
J'l'i prêt'rai c'lui de d'sus.

COLIN, *au pere Thomas qui lui bande la vue.*

AIR : *De l'Amour quêteur.*

C'est assez serré pour c'te fois.

Le Pere THOMAS.

Est-c' qu'i faut qu'un garçon s'acoute ?

BABET.

C'est qu' vous l'i fait' du mal sans doute.

Le Pere THOMAS.

Bon ! ma fille, est-c' que tu l'crois ?
Maintenant d'vant qu'i s'mette en route,
F'sons-l'i tous queuqu' signe des doigts.
Çà, Colin, qu'est-c' que tu vois ; *bis.*

COLIN.

J'voyons que j'n'y vois goutte. *bis.*

Le Pere THOMAS.

AIR : *La Garde passe, il est minuit.*

Au beau milieu le v'là conduit ;
Qu'on s'en éloigne, et plus de bruit.
Fillettes, qu'il charche à tâtons,
Esquivais-vous en diligence ;
Et si ça s'peut, faites silence.
Quant à c'qu'est des garçons,
J'en réponds.
Mais comme i prend un long circuit !

COLIN, *à part.*
Apparament qu'alle me fuit.

TOUS.
Plus de bruit. *bis.*

COLIN, *à part.*
Ah ! si j'savois par où
Babet se sauve en diligence,
J'la saisirions sans qu'alle y pense.

BABET, *avec crainte,*
Le v'là tout prêt d'un trou :

TOUS.
Casse-cou.

COLIN, *reculant.*

AIR : *Courez vîte, et prenez le Patron.*

Courons vîte, attrapons, sans façon,
C'que j'pourrons, ou fillette, ou garçon.

SCENE IV et derniere.

Les Précédens, le MAGISTER et les MERES.

LE MAGISTER, *aux Meres.*

OH ! parbleu, vous en aurez raison.

COLIN, *prenant le Magister par son manteau.*
M'est avis que j'tians un jupon.
Bon!

(*En ôtant son bandeau.*)
Puisque nous nous sommes rencontrais,
Vous y passerais.

LES PAYSANS.

Vous y jouerais ;
Vous le serais.

LES MERES, *en colere.*

Pouvais-vous ainsi vous récréer
A vous donner l'air,
De plaisanter
Un Magister ?

LE MAGISTER.

Je ne viens pas vous déranger ; mais
Dans ces lieux j'arrive tout exprès,
Pour révéler de très-grands secrets
Qui touchent les peres de près.

Le Pere THOMAS.

Paix !

La Mere THOMAS.

AIR : *Courons de la Brune à la Blonde.*

Oui : l'Magister d'not' village,
Qui n'en est que trop certain,
Va vous rendre témoignage
D'un fait arrivé c'matin.
Ça va vous mettre en colere,
Et vous conviendrais soudain,
Qu'eun' mer' qui veut être exemplaire,
Doit, au lieu d'sommeillai,
Toujours veillai,
Surveillai,
Chamaillai ;

Vérouillai
Et grillai
Fille en âge de plaire.

LE MAGISTER.

Fillette est propriétaire
D'un cœur prompt à s'enchaîner;
Mais c'est pardevant Notaire
Que ce cœur doit se donner;
Et j'ai la preuve infaillible,
Qu'à quelque jeune vaurien,
Un tendron d'humeur trop sensible,
D'avance a livré le sien.

TOUTES LES FILLES.

Moi, j'ai le mien.

LE MAGISTER.

Cela n'est pas possible.
En vain je me donne au diable;
Je regarde en vain cent fois,
Pour deviner la coupable
Parmi ces jolis minois.

La Mere THOMAS.

Sans aucune retenue,
Usais des derniers moyens.

LE MAGISTER, *gravement.*

Elle va rougir à la vue
Du sabot que je tiens.

TOUTES LES FILLES.

Moi, j'ai les miens.

Le Pere THOMAS.

Faites-en la revue.

La Mere THOMAS.

AIR : *Vous voulez me faire chanter.*

Employais,
Si vous m'en croyais,
Eun' épreuve plus sûre,
En les forçant
D'un ton m'naçant,
De mettre c'te chaussure ;
Par ainsi chacun d'nous saura
La fin de l'aventure ;
Car le pied coupable emplira
Tour juste la mesure.

LE MAGISTER.

AIR : *Allons donc, Mesdemoiselles.*

Puisqu'ici l'on me seconde,
Toutes tant que vous voilà,
Je vais vous faire, à la ronde,
Essayer ce sabot-là ;
Et l'on reconnoîtra celle
Qui court avec les garçons.

(*à Babet.*)

Allons donc, Mademoiselle,
Vous faites bien des façons !

BABET.

AIR : *De la Pantoufle.*

C'n'est pas mon sabiau ;
J'y suis par trop à mon aise :
C'nest pas mon sabiau :
C'est p'têt' celui de Catiau.

CATEAU.

C'n'est pas mon sabiau ;
C'est p'têt' celui de Thérese.

THÉRESE.

C'n'est pas mon sabiau ;
C'est p'têt' celui de Gogau.

GOGAU.

C'n'est pas mon sabiau ;
Vous voyais bian qu'il me gêne :
C'n'est pas mon sabiau ;
C'est p'têt' à la sœur d'Michau.

SUSON.

C'n'est pas mon sabiau ;
C'est p'têt' celui d'Madeleine.

MADELEINE.

C'n'est pas mon sabiau ;
C'est plutôt
Celui d'Margot.

MARGOT.

C'n'est pas mon sabiau ;
C'est p'têt' celui d'Fanchette.

LE MAGISTER.

Otons mon manteau
Pour un examen nouveau.
Je suis tout en eau.
A vous, Lison et Nanette.

LISON et NANETTE.

C'n'est pas not' sabiau.

LE MAGISTER.

C'est donc celui d'Isabeau.

ISABEAU.

ISABEAU.

C'n'est pas mon sabiau,
Quoique j'soyons la derniere.

Le Pere THOMAS.

C'n'est pas son sabiau !
J'creve à part moi dans ma piau.
C'n'est pas son sabiau !
S'roit-ce celui d'eun' minagere ?
C'nest pas son sabiau !
Tout ça n'promet rian d'trop biau.

LES PAYSANS.

AIR : *Quand Biron voulut danser.*

M'est avis qu'i faut vengeai
Ces fill' qu'on viant d'outrageai.

Le Pere THOMAS.

Ce sabiau me trouble l'ame,
J'veux l'essayer à ma femme ;
Et tout' les vôt's en rond
Aussi le chausseront.

LES PERES.

Et tout' les nôt's en rond,
Aussi le chausseront.

BABET.

AIR : *De sa modeste Mere.*

N'rendais pas à nos meres
L'affront qu'all' nous ont fait.

Le Pere THOMAS.

I m'faut des raisons claires
Su' c'sabiau qui m'déplaît:
Fill' peut l'laisser en route,
En fuyant l's amoureux;
Mais vieill' ne l'perd sans doute,
Qu'en courant après eux.

La Mere THOMAS.

AIR : *Quand un Tendron vient dans ces lieux.*

Eh, quoi! tout de bon, mon époux,
Vous auriais l'insolence?

Le Pere THOMAS.

Oui-dà, j'commencerons par vous.
Ayais la complaisance.
Et mais! jarni, quoiqu' c'est donc qu'ça!
Voilà l'vrai moul' de c'sabiau là,
La, là!
Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!
J'n'auroïs jamais cru celui-là.

LES FILLES.

Le bel exemple que voilà.

LES PERES.

Nous v'là tranquill' de c'côté là. *Ensemble.*

LE MAGISTER.

Quel chef-d'œuvre j'ai donc fait là?

BABET.

I faut éclaircir tout cela.

AIR : *Vous dites toujours, Maman.*

Ne soupçonnais pas Maman,
J'allons vous expliquai comment

Son cœur est innocent
Dans c't'événement
Qui vous surprend.
C'matin, pour me plaire,
Colin rodoit aveuc mystere.
Pour voir mon amant,
J'pris finement
La clef d'mon pere,
Et les vieux sabiaux d'Maman :
Mais v'là't'i pas qu'ça s'trouve trop grand,
V'là't'i pas qu'en r'venant,
J'en perds un sott'ment. . .
C'est tout vraiment.

La Mere THOMAS.

AIR : *Allez vous-en gens de la noce.*

Allais-vous-en, petite fille,
Allais-vous-en loin de ces lieux.

Le Pere THOMAS.

I faut convenir, jarnonbille !
Que l'trait est un peu malicieux.

LE MAGISTER.

C'est moi qui veux. . .

COLIN.

C'est moi qui veux. . . .

ENSEMBLE.

En entrant dans votre famille,
Réparer son tort à vos yeux.

LE MAGISTER.

AIR: *Si je le gronde quelquefois.*

Pardevant moi j'ai du comptant.

COLIN.

J'ons deux bras et du cœur, j'espere.

LE MAGISTER.

J'ai l'aveu sûr de sa Maman.

COLIN.

J'aurons peut-êt' celui du pere.
Je somm' Barger de ces cantons.

LE MAGISTER.

Qu'on le renvoye à ses moutons.
Je montre l'art de la parole...

COLIN.

L'Amour vous renvoye à l'école. *bis.*

LE MAGISTER.

Méme air.

D'après mes argumens certains,

COLIN.

Pour prix de mes raisons certaines,

LE MAGISTER.

Qu'on la remette entre mes mains.

COLIN.

Croyais qu'all' s'ra mieux dans les miennes.

LE MAGISTER.

Tu n'es pas si savant que nous.

COLIN.

En fait d'amour, j'en sais pus qu'vous.

LE MAGISTER.

Pour elle ma flamme est extrême.

COLIN.

J'ons un droit de plus ; c'est qu'all' m'aime.

LES PAYSANS.

C'est un droit de plus ; pisqu'all' l'aime.

Le Pere THOMAS.

AIR : *Du pas redoublé de l'infanterie.*

Si pour égarai son sabiau,
Eun' fill' est diffamée,
C'en est fait, Babet au Hameau
N'a pus sa renommée :
Par ainsi, Monsieu l'Magister,
Qu'auriais-vous à prétendre?
Colin l'i a fait pardre ; il est clair
Qu' l'i seul peut la l'i rendre.

BABET.

AIR : *Le long d'un bois Colin passoit.*

A cet aveu si doux, Maman,
Joignois votre consentement.

La Mere THOMAS, *à Colin, qui l'embrasse.*

Qu'il est séduisant !
Je cede à not' attendrissement.
Colin et vous, mon enfant,
Fait' bon ménage.

LE MAGISTER.

Allons nous-en :
Dans ce moment
Je ferois un vilain personnage.

LE CHŒUR.

Adieu donc ; bon voyage :
Vous pouvais faire usage
Du sabiau qu'on vous rend.

VAUDEVILLE.

AIR : *Sus, amis, qu'on se réveille.*

Le Pere THOMAS.

Premier Couplet.

Sus, amis qu'on s'mett' en nage
En dansant jusqu'au matin,
Pour chommai le mariage
De Babet et de Colin.
Si queuq' Maman difficile
Trouv' l'amus'ment trop agile
Et n'veut pas rir' aveuc nous ;
Du moins qu'alle file, file, file,
Du moins qu'alle file doux.

CATEAU.

Second Couplet.

Au commenc'ment de la danse,
Fill' observ' un froid maintien,
All' ne suit que la cadance ;
Le plasi n'y entre pour rien ;

Mais quand l'Amour s'y faufile,
Et qu'i sarr' les mains de file
En signe de rendais-vous,
Not' gravité file, file, file,
Not' gravité file doux.

La Mere THOMAS.

Troisieme Couplet.

Des amans, quand on est vieille,
L'aspect nous met en courroux.
On se laiss' tirai l'oreille
Pour en faire des époux;
Mais quand ce couple est habile,
Et qu'i viant d'un air docile
Pour embrassai nos genoux,
I faut que l'on file, file, file,
I faut que l'on file doux.

BABET.

Cinquieme Couplet.

Les uns dis' qu'un' minagere,
A l'époux doit commander;
D'aut'es disont au contraire,
Qu'all' doit toujours l'i céder;
Mais pour qu'hymen soit tranquille,
Au Hameau comme à la Ville,
Des deux côtés, voyais-vous,
I faut que l'on file, file, file,
I faut que l'on file doux.

COLIN, *au Public.*

Cinqnieme et dernier Couplet.

Messieurs, de vous faire rire,
En vain serions-nous jaloux,
Si d'une amere satyre
Nous allions sentir les coups :
Notre hommage au Vaudeville
Doit-il exciter sa bile?
Ah ! si vous êtes pour nous,
Il faut qu'elle file, file, file,
Il faut qu'elle file doux.

(On reprend en Chœur le dernier Couplet, et la Piece finit par un Ballet analogue.)

FIN.

COMPLIMENT

PRONONCÉ

A LA CLOTURE

DU

THÉATRE ITALIEN,

Le Samedi 31 *Mars* 1781,

A la suite de LA MATINÉE ET LA VEILLÉE VILLAGEOISES.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-44824/fragment/page=0283

COMPLIMENT.

Les Acteurs sont les mêmes que ceux de la Piece.

Le Pere THOMAS, *au Magister qui rentre.*

AIR : *C'étoit un biau jour de Printems.*

QUE veut encor le Magister,
Lui qu'est sorti comm' un éclair ?
Faut'il donc qu'i revienne ?
Ah ! je lis dans son air
Que pour nous fair' d'la peine,
Y a queuqu'autr' chos' en l'air.

LE MAGISTER

Vraiment, vous ne savez donc pas
Ce qui ramene ici mes pas ?
J'ai, dans son équipage,
Vu, de mes propres yeux,
Le Seigneur du village
Abandonner ces lieux.

LE CHŒUR.

AIR : *Ah ! le bel oiseau, Maman.*

Ah ! le funeste départ !
Vous qu'ét' fort su' la parole,
Vous deviais p'utôt qu' p'u' tard
L'i fair' des adieux d'not' part.

LE MAGISTER.

Après avoir à l'écart

Un peu préparé mon rôle,
Je m'approche du brancard,
Mais déja la chaise vole....

LE CHŒUR.

Ah! le funeste départ!
Vous qu'ét' fort su' la parole,
Vous deviais p'utôt qu' pu' tard
L'i fair' des adieux d'not' part.

Le Pere THOMAS.

AIR: *Comment faire!*

V'la qu' pour trois s'main' il est absent;
De prendre congé d'lui pourtant,
J'croyons qu'il étoit nécessaire;
Mais, pisqu'il est loin maintenant,
Pour qu'il reçoiv' not' Compliment...

LE CHŒUR.

Comment faire?

LE MAGISTER.

AIR: *De la petite Poste de Paris.*

A Monseigneur, à Monseigneur,
En qualité de seul Docteur,
C'est moi qui veux avoir l'honneur
D'adresser un écrit flatteur.
Qui mieux que moi sait la couleur
Qui convient à votre douleur?

Le Pere THOMAS.

AIR: *Du Prévôt des Marchands.*

Vous faites ben l'officieux.

LE MAGISTER.

Palsenbleu, mon ami, tant mieux!

L'Officieux

L'*Officieux* (1) a droit de plaire ;
Puisqu'il veut le bien chaque jour,
Et que c'est par ce *caractere*
Qu'à Monseigneur j'ai fait ma cour.

COLIN.

AIR : *L'avez-vous vu, mon bien-aimé ?*

Eh bien, Monsieur Lolibrijus,
Sarvez-vous d'Secrétaire ;
Mais souvenais-vous au surplus
Qu' j'écrivons à not' Pere.
N'employais pas d'mots superflus
L'esprit dans c'cas-là n'est qu'abus :
P'têt' même déja qui n'compte plus
Su' c't hommage sincere,
Mais les *Evén'mens imprévus* (2)
Sont ceux-là qu'il préfere.

LE MAGISTER.

AIR : *Des billets doux.*

Flatté de ce département,
A vos desirs en ce moment
Je suis prêt à souscrire.
Autour de moi formez le rond,
Et tous vos cœurs me dicteront
Ce que je vais écrire.

(1) Allusion à la Comédie de l'*Officieux* qui a eu un juste succès.

(2) Pareille allusion à la Piece des *Evénemens imprévus*.

Le Pere THOMAS.

AIR : *Allons donc, Mademoiselle?*

Avec l' Seigneur d' not' Village
Drès qu' j'allons communiquai,
Au beau milieu de la page
Ayais la bonté d' marquai,
Qu'au chagrin je s'is en proie
D'pis qu'il a quitté c'séjour ;
Mais que c'qui soutient la joie,
C'est l'espoir de son retour.

La Mere THOMAS.

AIR : *Sans cesse, à la Ville, à la Cour.*

Tout juste après le per' Thomas
Dit' lui dans l'article plus bas,
Que quand i porte ici ses pas,
Les ans nous semblent des journées,
Mais que l'orsqu'i n'y loge pas,
Les jours sont des années.

MADELAINE.

AIR : *Vaudeville du Sorcier.*

Quant à l'égard de Madelaine,
Témoignais lui bien tendrement
Combien i l'i a causai de peine
En partant si subitement :
Mais mandais-l'i que j' somm' cartaine
Que dans l'Village, en l'attendant,
On f'ra tant, tant, tant,

Qu'en fruits nouveaux l'anné' prochaine,
Si l' zel' fait croître le talent,
Is'ra content. *bis.*

ISABEAU.

AIR : *Triste raison.*

Mettais pour moi qu'a comptai d'son absence;
Qui viant d' jettai le deuil dans tout l'hameau,
Nous faisons vœu d' renoncer à la danse,
Et nos amans d' quitter le chalumeau.

THÉRESE.

AIR : *Robin turelure.*

Rien qu'un seul mot, en passant:
Marquais-lui, j'vous en conjure,
Qu' son r'tour pour mon p'tit talent,
S'ra, j' l'assure,
C' qu'est l'Printems à la verdure;
J' bornons là not' écriture.

BABET.

AIR : *Eh mais oui-dà !*

Je l' prions qu' les soirées,
Quand i s'ra de repos,
I vienne à nos Veillées
Animai nos travaux;
Eh mais oui da,
On n'avanc' jamais tant qu' lorsqu'il est là.

LE CHŒUR.

Eh mais, oui da,
J'allons tretous signai ce papier là.

LE MAGISTER.

AIR : *Pour animer nos chansons.*

Ça, qui de vous maintenant
Fera le message ?

LE CHŒUR.

Comme avec empressement
J' ferions le voyage !

LE MAGISTER, *donnant la lettre à Colin.*

Je veux en charger Colin ;
C'est un garçon sage.

COLIN.

Ah ! je ne rest'rai pas en chemin,
Car j'ons du courage.

LE CHŒUR *reprend.*

I n' rest'ra pas en chemin,
Tant il a de courage.

COLIN, *au Public.*

Si, là-dessus l'on n'a pas mis
L'adress' comme d'usage
C'est que j'trouv'rons dans tout Paris
L' Seigneur d' not' village.

Fin du premier Volume.

111792
5
AB 111792
(1)
DC 2455

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-44824/fragment/page=0294

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-44824/fragment/page=0295

THÉATRE
DE
M. DE PIIS,
ÉCUYER, SECRÉTAIRE INTERPRETE DE MONSEIGNEUR COMTE D'ARTOIS;
ET
DE M. BARRÉ,
AVOCAT EN PARLEMENT;

CONTENANT les Opéra-Comiques en Vaudevilles, et autres Pieces qu'ils ont composées en société, pour le Théâtre Italien, depuis 1780 jusqu'en 1783.

TOME PREMIER.

A LONDRES.

M. DCC. LXXXV.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-44824/fragment/page=0297